

2

EXAMEN  
DU DISCOURS  
SUR LA  
LIBERTÉ  
DE  
PENSER,  
ECRIT A M. D. LIG.\*\*\*  
PAR. M. DE CROUZAS.





DISCOURS  
SUR LA  
LIBERTÉ  
DE  
PENSER,

PAR MR. A. COLLINS.

Traduit de l'Anglois & augmenté d'une  
LETTRE D'UN MÉDECIN ARABE;

A V E C

*l'Examen de ces deux Ouvrages*

PAR MR. DE CROUZAS.

*Nouvelle Edition corrigée.*

T O M E S E C O N D.



A L O N D R E S.

---

M D C C L X V I.



## A V E R T I S S E M E N T.

**L**E titre seul de l'ouvrage qu'on examine a déjà allarmé bien des gens qui font consister leur Religion à dominer, & celle des autres à se soumettre. Mais une infinité de choses, qui y sont répandues, n'ont pas moins scandalisé les personnes raisonnables qui se sont formées de justes idées de la Religion, & qui l'estiment & l'aiment, comme elle le mérite; de sorte que M. \*\*\* a trouvé le secret de déplaire à tous ceux qui ne sont pas partisans des Athées & des Déistes.

On peut ranger en deux classes les matieres qui composent ce Livre. Il y prouve qu'on ne doit rien croire sans examen. C'est là un but qu'il ne déguise point, & il paroît d'abord que son Livre n'est écrit que dans cette vue. S'il avoit agi de bonne foi, & qu'en effet il ne se fût proposé d'autre but, on devroit toujours lui tenir compte de sa bonne intention, quoique ce même sujet ait déjà été mis par divers Auteurs, dans un beau-

## vi A V E R T I S S E M E N T.

coup plus grand jour. Mais dès qu'on a lu quelques pages du Discours sur la Liberté de Penſer, on ne ſauroit ſ'empêcher de ſoupgonner ſon Auteur d'avoir eu une autre vue, que celle dont il fait d'abord profeſſion. A tout moment, il poſe des principes; il fait des raifonnemens; il laiſſe échapper des réflexions qui vont à perſuader que l'examen eſt inutile, qu'il ne ſauroit aboutir à aucune certitude, & qu'il eſt comme impoſſible de ſ'affurer d'aucune Vérité. Rasſemblez ces deux Parties, voici ce que vous en conclurez: On ne doit rien croire ſans examen: L'examen ne ſauroit rien nous apprendre ſûrement: Donc il ne faut rien croire; & ſi on raiſonne, ce doit être ſimplement pour ſ'amuſer, pour ne laiſſer pas enrouiller dans une oiſive ſtupidité, la faculté qu'on a de penſer, de réfléchir, & de contredire les autres, pour goûter enfin le doux plaſir de donner carrière à ſon eſprit & à ſon imagination. Ces maximes menent à d'affreuſes conſéquences,



## A V E R T I S S E M E N T. VII

& elles ne vont pas moins qu'à bouleverser la Société, & à faire du genre humain le plus affreux cahos. S'il ne faut rien croire sans examiner, & si l'examen ne nous apprend rien avec certitude, nous ne saurions nous assurer si la Vertu & le Vice ne sont que de vains noms; si tout est permis, ou s'il y a quelque chose d'injuste. En un mot, sur les sentimens & sur la conduite, sur le présent, & sur l'avenir, en vain on consultera la raison qui n'apprend rien que de douteux. Il vaut mieux suivre sa fantaisie qui a au moins l'agrément de son côté. Les libertins pourroient les premiers se trouver mal de ces conseils. Il leur plaît de donner effor à leur esprit, & de s'égayer en regardant comme des visionnaires ceux qui ont de la Religion; mais ceux-ci se consoleront de cette injure en regardant à leur tour ceux qui la leur font, comme des insensés & des furieux.

On auroit pu séparer tout ce que ce

## VIII A V E R T I S S E M E N T.

Livre renferme de favorable au libertinage d'avec quelques réflexions sentées, qui servent de prétexte, & comme d'enveloppe à ce que bien des gens regardent comme le but principal de l'Auteur. Mais pour faire cette séparation, il auroit fallu refondre un ouvrage où d'ailleurs l'ordre ne regne pas beaucoup. Pour abréger on a pris un autre parti. On a commencé la lecture de ce livre, en mettant à part toute prévention. Ce qu'on y a trouvé de juste, on en a profité, & quelquefois on l'a appuyé par de nouvelles preuves; & ce qu'on y a rencontré de raisonnemens dangereux, on l'a relevé, & on s'est appliqué à en découvrir le foible.

On auroit pu pousser cet examen beaucoup plus loin; mais on a cru qu'il n'étoit pas nécessaire de l'étendre davantage, pour rendre sans effet tous les coups que M.\*\*\* s'est flatté de porter à la Vérité & à la Religion.

L E T T R E

L E T T R E  
D'U N  
MEDECIN ARABE

A  
UN FAMEUX PROFESSEUR  
D E  
L'UNIVERSITÉ DE HALL EN SAXE,  
S U R  
LES REPROCHES FAITS

A  
M A M O M E T,

DE SON RECOURS AUX ARMES,  
DE LA PLURALITÉ DE SES FEMMES,  
DE L'ENTRETIEN DE SES CONCUBINES,  
ET DE L'IDÉE DE SON PARADIS.

*Traduit de l'Arabe.*

Tome II.

A

LETTER

MEMORANDUM

MEMORANDUM

A



# L E T T R E

D'U N

## MEDECIN ARABE

*A un fameux Professeur de l'Université  
de Hall en Saxe, sur les Reproches  
faits à*

## MAHOMET.

**L**A curiosité naturelle que j'ai de m'instruire tant des religions & des belles lettres, que des loix & des coutumes qui sont en usage chez les Nations qui nous sont étrangères, m'a porté à quitter ma Patrie pour voyager dans toutes les parties de l'Europe, où les sciences sont cultivées avec le plus de succès; où la politique des Cours & la maniere de vivre des Peuples se perfectionnent tous les jours, où les arts, aussi nécessaires en tems de guerre qu'en tems de paix, sont portés au dernier degré de perfection, où, en un mot, on voit fleurir & régner une agréable diversité de tout ce qu'il y a de plus curieux, & de plus propre à former un habile homme.

J'avois déjà visité les Universités que je regardois comme les plus fameuses, où j'avois pris une connoissance exacte des sciences qu'on y enseigne, j'y avois même fait habitude avec ce qu'il y a de plus habiles gens:

lorsque ma bonne étoile me conduisit dans cette ville célèbre, où vous remportez à juste titre les honneurs du Parnasse sur un grand nombre de Sçavans qui font tous leurs efforts pour vous les disputer. Que si je fus trompé dans l'opinion que j'avois conçue de ce séjour de toutes les sciences, ce ne fut qu'en ce que je reconnus bientôt qu'il la passoit de beaucoup. En effet, ne fut-ce pas là que je trouvai des personnes qui joignent à un sçavoir que je puis nommer universel, les manieres les plus polies, & à une profonde érudition, une civilité charmante?

J'espère que vous me ferez cette justice de croire que ce n'est rien moins qu'un esprit de flatterie qui me fait avouer que je ne suis pas le seul qui ai vu, avec admiration, le haut rang que vous tenez, & le mérite inestimable qui vous distingue si bien dans cette illustre Académie, puisque tout le monde n'a les yeux attachés sur vous, que pour vous admirer. Vous êtes le flambeau qui par sa lumière & sa chaleur éclaire & anime tout ce corps de Sçavans; vous êtes une étoile brillante qui sert de guide aux jeunes amateurs des sciences pour les conduire à la perfection, après laquelle ils aspirent; vous êtes un oracle dont toutes les réponses sont pleines d'une solide doctrine, & dont toutes les sentences sont des principes de vérité & des préceptes de vertu. Votre nom survivra aux statues & de marbre & d'airain; que disje? sa durée égalera celle de la Nature que vous entendez si bien. Vos écrits sont du nombre de ces ou-

vrages consacrés à l'immortalité, & les inestimables productions de vos veilles sont telles, que ni la durée, ni la rage du tems qui dévore toutes choses, n'aura aucun pouvoir sur elles, & elles subsisteront jusqu'à ce que le Monde lui-même éprouve la terrible catastrophe dont un embrasement universel le menace.

Mais il faut vous découvrir quel motif me porte à vous écrire celle-ci, de la fameuse ville où je fais ma résidence pour le présent; c'est, monsieur, un desir aussi ardent que sincere de vous porter, par voie de persuasion, à embrasser le parti de la vérité que je professe. Ce n'est pas sans raison que je me promets de réussir, mon espérance est fondée sur les conversations que nous avons eues ensemble, tant sur la religion de mon pays, qu'au sujet du grand *Mahomet* qui en est le fondateur, lequel Dieu bénisse de ses plus précieuses bénédictions.

Vous m'avouâtes, avec votre candeur naturelle, que vous connoissiez toute la fausseté, & des reproches qu'on fait ordinairement à notre prophete, & des calomnies dont on se sert pour décrier sa religion; vous reconnûtes, & leur futilité, & combien elles sont mal fondées; cependant il y avoit, si je m'en souviens bien, certains points qui vous tenoient extrêmement au cœur, & par rapport auxquels vous ne pouviez vous guérir des préjugés de votre éducation.

Vous ne pouviez approuver la conduite de *Mahomet*, que vous regardiez comme un u-



surpateurs des terres de ses voisins, & cette maniere d'établir sa religion à la pointe de l'épée: cet usage d'épouser plusieurs femmes: celui d'avoir des concubines; enfin les promesses que notre prophete fait à ses sectateurs d'un paradis qu'il fait consister dans toutes sortes de délices, nonseulement spirituelles mais même sensuelles, étoient quatre points, sur-tout, qui vous révoltoient contre notre sainte religion. Ne sont-ce pas, disiez-vous, autant de preuves invincibles qui démontrent, & la fausseté, & l'impureté de la religion de Mahomet, & n'en peut-on pas conclure que ce Prophete a été un infame Imposteur?

Je ne puis vous exprimer quelle est ma joie d'avoir affaire à une personne de votre sincérité, de votre pénétration & de votre savoir, qui a fondé les secrets les plus cachés de la Nature; & qui connoît à fonds les loix & les religions de tous les Peuples: car ces beaux endroits, qui sont le plus grand ornement de l'esprit humain, me font espérer que je n'aurai que peu ou point de peine à surmonter vos difficultés, à résoudre vos doutes, à répondre à vos objections, à dissiper vos scrupules, & par conséquent, à vous convaincre de la vérité.

Premièrement, pour ce qui regarde la conduite qu'a tenu notre Prophete en attaquant ses voisins; on peut, ce me semble, la justifier; puisque son dessein, lorsqu'il prit les armes, étoit seulement de recouvrer le Chérifiat de la ville de la Meque & la charge de Grand Prêtre de la mosquée de ce lieu; &



c'étoit avec justice, puisque ses ancêtres ayant été pendant plusieurs générations, en possession de ces dignités, elles lui appartenoient de droit divin & humain. Ce titre, sur lequel il fonde ses prétentions, n'étoit-il pas aussi juste que peut être celui d'aucun Prince, qui, comme héritier de ses ancêtres, réclame les dominations qui lui reviennent par droit d'héritage? Sa conduite a-t-elle donc quelque chose de si surprenant & de si extraordinaire, parce que, se voyant le pouvoir en main, il a usé de représailles sur les Princes ses voisins, & sur les autres, qui, ayant le plus d'autorité, s'étoient opposés à la vigoureuse résolution, qu'il avoit prise, de rentrer en possession de ce qu'il n'avoit perdu, que parce qu'il étoit resté orphelin?

En second lieu, ne faut-il pas avouer que ceux-là font bien voir que ce n'est que la partialité & la passion qui les anime, qui, d'un côté, exaltent un Alexandre, un César, un Guillaume le Conquérant, un Louis le Grand, ou quelqu'autre que ce soit, qui ne se font rendu fameux que par leurs usurpations ou par leurs conquêtes qui ont eu d'heureux succès; & qui, de l'autre, condamnent Mahomet, qui, n'ayant commencé qu'avec de très-foibles espérances, & ne se confiant qu'en son bon droit & en la justice qu'il avoit de son côté, a cependant jetté les fondemens de trois des plus étendus & des plus florissans Empires qui subsistent aujourd'hui dans le Monde.

Mon troisieme moyen de justification est, que toute personne qui croit qu'il est per-

mis de se servir de la force en matiere de religion, a tort de condamner Mahomet, sur ce qu'il auroit étendu la sienne par cette voie-là; d'autant plus même, que notre saint Prophète n'a jamais mis personne à mort purement à cause de sa religion: car il est certain qu'il se contentoit d'imposer un tribut, qui n'étoit pas même exorbitant, à ceux qui ne vouloient pas embrasser sa loi: Et vous m'avouerez qu'il s'est montré en cela infiniment plus humain, & plus équitable qu'aucune secte de Chrétiens, qui ne s'est pas plutôt vue dans un état de splendeur & de puissance, qu'elle a déployé toute sa sévérité; ce qu'on appelle appliquer des remedes salutaires sur ceux qui ont des sentimens différens des nôtres; quand même ce ne seroit que parce que leurs habits ont quelque chose de différent des autres.

En effet, n'a-t-on pas vu dans une Eglise qui porte les beaux noms d'ortodoxe & de réformée, n'a-t-on pas vu, dis-je, les esprits s'échauffer jusqu'à l'excès, & porter même leur zèle jusqu'à la persécution contre ceux d'un autre parti? & pourroit-on croire que tout le différend consistoit à savoir si leurs Prêtres porteroient une robe ou un manteau; & une chemise dessus aussi-bien que dessous leurs habits?

Ne sçait-on pas que c'est, au moins, avec autant de chaleur que d'érudition, que quelques curieux théologiens ont agité l'importante question, si le vaisseau, qui s'ouvre ordinairement lors qu'une femme met un enfant au monde s'ouvrit aussi, lorsque la Vierge

met au monde son Fils Jesus-Christ; ou plutôt, si la membrane, qui est le signe de la virginité, & qui doit absolument se rompre dans l'enfantement, resta dans son entier.

Un semblable emportement, pour ne rien dire davantage, n'éclata-t-il pas dans une assemblée du clergé de la primitive Eglise, où l'on agitoit la question si on feroit de la Vierge Marie ou du St. Esprit une troisième personne de votre Trinité. Je pourrois même avancer sans témérité qu'il n'y a eu dans l'Eglise chrétienne, ni persécutions, ni contestations qui n'aient eu leur source, ou de quelque dispute de néant, ou de quelque vaine imagination. Il est vrai que vous avez aujourd'hui tout sujet de bénir Dieu de ce que cette méthode d'étendre le regne de l'Evangile, est à présent tout-à-fait hors d'usage parmi les bons Protestans; tous ceux qui connoissent l'Esprit de votre Religion, savent combien il est opposé à cette conduite: il est néanmoins constant que plusieurs docteurs & peres de l'Eglise ont prêché hautement pour autoriser cette pratique; & ils ont été suivis en cela par quelques modernes, dont le nombre n'est pas petit; je veux cependant croire en leur faveur, qu'ils n'ont donné dans cette illusion que par un excès de respect pour le noms de ces anciens & vénérables peres.

De tous ces modernes, je ne vous en veux citer qu'un, c'est le savant & orthodoxe Mr. Jurieu, qui est de votre communion, & qui fait la remarque suivante, en traitant des droits des Souverains. „ Quelqu'un peut-il



„ nier, dit-il, que le Paganisme n'ait été  
 „ détruit par l'autorité des Empereurs Ro-  
 „ mains? Nous pouvons même avancer libre-  
 „ ment que le Paganisme subsisteroit encore,  
 „ & que les trois quarts de l'Europe seroient  
 „ restés Payens si Constantin & ses successeurs  
 „ n'eussent employé leur autorité pour abolir cet-  
 „ te religion. „ Et il dit encore en un autre  
 „ endroit. „ Les Empereurs Chrétiens ont extir-  
 „ pé la Paganisme en faisant jeter par terre  
 „ ses temples, renverser ses images, défendant  
 „ le culte des faux Dieux, établissant des pré-  
 „ dicateurs de l'Evangile en la place des faux  
 „ prophètes, supprimant leurs livres, & don-  
 „ nant cours à ceux qui contenoient une sai-  
 „ ne doctrine. „

Le même Mr. Jurieu, en parlant, dans  
 son *Apologie pour la Réformation*, des horri-  
 bles cruautés des Papistes, semble nous ju-  
 stifier, en quelque maniere, de la persécu-  
 tion, & de la violence dont on nous accuse  
 de nous servir pour la propagation de notre  
 secte. Voici ses propres termes; (1) „ On  
 „ peut dire avec vérité qu'il n'y a point du tout  
 „ de comparaison entre la cruauté des Sarrazins  
 „ contre le Chrétiens, & celle du Papisme con-  
 „ tre les vrais fideles. En peu d'années de guer-  
 „ res contre les Vaudois, ou même dans les seuls  
 „ massacres de la St. Barthelemy, on a répan-  
 „ du plus de sang, pour cause de religion, que  
 „ les Sarrazins n'en ont répandu dans toutes  
 „ leurs persécutions contre les Chrétiens. Il

(1) Page 114. de la 3me partie de l'Edition in 12.



„ est bon qu'on soit désabusé de ce préjugé,  
 „ que le Mahométisme est une secte cruelle, qui  
 „ s'est établie en donnant le choix de la mort  
 „ ou de l'abjuration du Christianisme : cela  
 „ n'est point, & la conduite des Sarrazins a  
 „ été une débonnairé évangélique en comparai-  
 „ son de celle du Papisme qui a surpassé la  
 „ cruauté des Cannibales. ”

Faut-il quelque chose de plus pour convaincre le monde de la fausseté de ce préjugé, que le Mahométisme est une secte cruelle qui ne s'est accrue qu'en réduisant les hommes à la dure nécessité, ou de choisir la mort, ou d'abjurer le Christianisme? Ne serois-je pas fondé en raison, en avançant que la conduite des Sarrazins a donné des preuves d'une douceur évangélique, en comparaison du procédé des Papistes, dont la cruauté excède celle des Antropophages : (vous pourrez en conclure en même tems que les hommes n'agissent que rarement par principe;) car, d'un côté, il est de notoriété publique que les Mahométans tolèrent toute sorte de religions, quoique leur Alcoran semble les encourager à persécuter ceux qu'ils nomment infidèles; il est vrai qu'il peut recevoir une interprétation plus favorable, & notre constante pratique le prouve suffisamment : D'un autre côté, tous les Chrétiens aiment à persécuter, sur-tout dans les lieux, où la puissance du Clergé l'emporte sur celle du Magistrat, & où leurs décrets sont regardés comme sacrés, & comme des oracles infallibles; néanmoins leur

*Evangile* leur défend expressement de persécuter en quelque manière que ce soit pour les choses qui regardent la conscience.

De cet aveu, que j'ai rapporté du théologien de votre communion, & de plusieurs autres que je pourrois citer, j'en tire cette conséquence : Que la doctrine, qui favorise la persécution, & qui enseigne aux hommes à se servir de l'épée & des haches, du feu & des fagots pour la propagation de ce qu'ils appellent la Foi de notre Mere Ste. Eglise, ne vient pas du crû des Mahométans, mais qu'elle doit son origine au zèle indiscret de ces faux dévots qui se disent Chrétiens & ne le sont pas.

Je passe à la pluralité des femmes & à la liberté d'entretenir plusieurs concubines : deux points qui ont attiré de si grands reproches à notre Prophète, & dont vous-même êtes si scandalisé avec tout le monde chrétien. Quant à moi je ne vois point comment on peut trouver en cela un juste sujet de scandale ; en effet, la coutume de prendre plusieurs femmes, & d'avoir en même tems des concubines, n'avoit-elle pas régné de tems immémorial chez les Orientaux ? Lamek n'épousa-t-il pas deux femmes peu de tems après la création du Monde ? c'est-à-dire dès qu'il y eut quelques femmes plus qu'il n'y avoit d'hommes ; cependant a-t-il été censuré de Dieu pour une telle conduite, & si c'eût été un crime, ne l'auroit-il pas été même très-sévèrement, pour imprimer de la terreur aux au-

tres, & les empêcher de suivre l'exemple criminel de celui qui auroit le premier transgressé la loi, ou en auroit fait une nouvelle ? Le patriarche Jacob ne prit-il pas en mariage les deux sœurs qui furent l'une & l'autre ses femmes en même tems, & il avoit outre cela des concubines ? David, cet homme selon le cœur de Dieu, n'eut-il pas environ une douzaine de femmes sans compter ses concubines, & une jeune beauté, qu'il prit dans sa vieillesse ? Ne peut-on pas dire, sans outrer la réflexion, qu'il n'avoit ce grand nombre de femmes que pour trouver dans le changement de quoi satisfaire & en même tems irriter de nouveau son appetit, & n'est-ce pas, sur-tout, l'usage qu'il pouvoit faire d'un morceau aussi délicat que la dernière. Et Salomon, le plus sage des mortels, Roi du Peuple chéri, par un ordre exprès de Dieu ; Salomon, en un mot, inspiré de Dieu pour composer les écrits qui, aussi-bien que ceux de son pere, sont aujourd'hui, chez les Juifs, partie du canon des livres sacrés, ce Salomon fut-il blâmé d'avoir eu, j'oserois dire, un régiment de femmes & de concubines, puisque leur nombre montoit jusqu'à mille ? non : mais il le fut parce qu'il s'étoit laissé porter par elles à adorer de fausses Divinités ; ce qui auroit pu lui arriver de même ; quand il n'en auroit eu qu'une qui eût été idolâtre.

Toutes ces autorités démontrent évidemment que la Poligamie, & l'entretien des concubines, ont été de tout tems des cho-



ses permises. Je pourrois encore employer un moyen de défense, si je croyois que vous le reçussiez, c'est que notre St. Prophète avoit une permission particuliere de Dieu, de prendre autant de concubines qu'il lui plairoit outre toutes ses femmes, afin d'engendrer un plus grand nombre de jeunes prophètes, & de multiplier sa génération, qui devoit servir à étendre de plus en plus sa religion: car chaque Tribu, dans laquelle il choisissoit une femme, embrassoit aussi-tôt sa loi.

Nous sommes parvenus au dernier point qui concerne les plaisirs qu'il promet, dans son paradis, à ceux qui recevront sa loi, & qui conformeront leur vie aux préceptes qu'elle renferme. Ces plaisirs, Monsieur, n'auront rien pour vous ni de si déraisonnable ni de si absurde, qu'on se l'imagine d'ordinaire parmi vous autres, si vous réfléchissez que nos corps prendront à la résurrection une forme si parfaite, qu'elle surpassera tout ce que nous pouvons concevoir; les Chrétiens tombent d'accord avec nous de ce système, & que nos *sens* deviendront d'une activité & d'une vigueur si extraordinaire, qu'ils seront capables des plaisirs les plus grands, chacun selon la différence de leurs objets. En effet, si l'on ôte à ces facultés leur propre exercice, si on les prive des objets propres à leur plaire & à les satisfaire, n'est-ce pas supposer qu'elles ont été données non-seulement inutilement, mais encore pour nous faire de la peine & nous ex-



poser à un supplice continuel. Car enfin en supposant que l'ouïe , le goût , l'odorat , le toucher , & la vue nous seront rendus , comme il faut nécessairement que cela arrive pour rendre nos corps parfaits , je ne vois pas sur quel fondement on va s'imaginer , que ces sens n'aient point d'objets sur lesquels ils puissent s'exercer , pour goûter tout le plaisir qui pourroit leur en revenir. Y-a-t-il donc de la honte , du crime , de la bassesse dans la jouissance de tels plaisirs ? Et le Tout-puissant ne prit-il pas soin que les deux plus parfaites créatures , qui aient jamais été au monde , ne fussent pas privées de ce grand avantage dans leur état même d'innocence. En effet , lorsqu'il créa Adam & Eve , il les plaça dans un jardin où toute sorte de fruits agréables & délicieux abondoient , les eaux pures & claires de plusieurs rivières , qui traversoient ce lieu délicieux , couloient autant pour étancher leur soif , que pour rafraîchir les plantes & les arbres : Et s'ils portèrent leur desir sur quelque liqueur plus agréable , doutez-vous qu'il leur ait manqué de quoi en composer ? Leur Créateur sçavoit qu'ils ne pouvoient subsister sans le secours du boire & du manger , ainsi sa main bienfaisante & libérale leur fournit l'un & l'autre abondamment. Nous n'avons aucune raison de nous imaginer qu'ils ont été privés , dans cet état bienheureux , du plus charmant de tous les plaisirs , en un mot , de celui dont le but est la multiplication du genre-humain , car pour

quelle autre raison la femme auroit-elle été donnée à l'homme ? Enfin sans cela n'auroient-ils pas été privés l'un & l'autre de tout ce qui peut flatter les sens le plus agréablement, le plus délicatement, le plus délicieusement ; j'ajouterai encore que sans cela le Monde seroit resté dépourvu d'habitans. Je tire une dernière preuve de vos livres Divins, qui vous disent que les anges dans le Ciel mangent aussi bien que les hommes, puisque la manne, que le Tout-puissant fit tomber dans le désert en faveur des Juifs, qui y étoient errans, y est appelée la nourriture des anges. Toutes ces raisons, qui sont aussi claires que le jour même, doivent nous convaincre qu'il n'y a rien de bas ni de criminel dans l'action de boire & de manger, non plus que dans celle de multiplier notre espèce, dans l'état même le plus parfait qu'on puisse s'imaginer.

Ajoutons à tout cela la considération de la manière dont nos corps sont composés ; & nous trouverons qu'il est impossible qu'ils puissent subsister sans nourriture, ou, pour mieux dire, sans de nouveaux alimens qui remplacent continuellement ceux que la chaleur naturelle détruit. En effet les parties solides & fluides de tout corps animé, qui agissent réciproquement l'une sur l'autre, en font toute la composition : de sorte que le cœur ni les artères ne sauroient avoir aucun mouvement sans le secours du sang & des esprits animaux qui s'y déchargent ; & réciproquement le sang ne peut se rendre  
au

au cœur, à moins qu'il ne soit poussé & aidé par le mouvement que le cœur même & les artères lui communiquent. Lorsque ces parties, tant fluides que solides, restent en repos, & perdent leur mouvement, les fluides croupissent & causent la mort. Mais si elles font bien leurs fonctions, en quoi consiste la vie, les muscles faisant couler les humeurs, par leur battement, dans leurs vaisseaux, leur rendant le mouvement qu'elles en ont reçu, il se fait alors une consommation des alimens, dont les parties nutritives s'attachent à ces vaisseaux qui les contiennent; & le reste, qui en est séparé, ou se tourne en excréments, ou se dissipe par la transpiration qui s'en fait, au travers des intestins, du nez & de la bouche; & la quantité de ce qui se transpire, je suppose dans un air comme celui d'Italie, & dans un corps bien sain & bien vigoureux, est estimée la cinquième partie de tous les alimens qui ont été pris; selon la plus exacte supputation; qu'en a faite le sçavant Sanctorius, dans son ouvrage de *Medicina Statica*.

De plus si la nourriture n'est pas continuellement entretenue & renouvelée; les humeurs s'aigrissant & devenant picquantes, minent & mangent les solides, dont elles défont tout le tissu, qui lioit leurs parties; ce qui enfin détruit toute l'économie du corps. Rien donc ne peut empêcher que ces bienheureux & célestes corps, dont la vie consiste dans le mouvement réciproque que les so-



lides & les fluides s'impriment l'un à l'autre, n'éprouvent les mêmes effets dont nous venons de faire mention. Nous sommes donc obligés d'avouer que les alimens leur sont absolument nécessaires ; mais quels alimens ? sera-ce quelque chose de semblable au nectar ou à l'ambrosie des Dieux ? sera-ce la manne, qui est le manger des anges, ou seulement les fruits des arbres du Paradis ? c'est ce que je n'oserois déterminer, parce que notre loi & les interprétations de nos docteurs ne descendent pas jusqu'à l'examen, encore moins jusqu'à la décision de cette particularité. Il importe même très peu de savoir de quelle espece seront ces alimens, puisqu'il est très-certain qu'ils seront de celle qui conviendra le mieux à leur état & à leur constitution, & qui pourra le plus contribuer à former la plus exquise de toutes les nourritures, & à le plonger dans le plus délicieux de tous les plaisirs.

Je finis par ce point de doctrine qui a le plus choqué les ennemis de notre loi, & qu'on croit suffisant pour anéantir toute son autorité ; vous concevez bien que c'est du paradis des fideles Musulmans dont je veux parler, de ce Paradis qui sera rempli d'un nombre infini des plus belles personnes du beau sexe, avec lesquelles les véritables fideles prendront d'agréables ébats pendant toute l'éternité. C'est cette même doctrine qui nous a gagné toute seule plus de prosélytes que toutes les autres de l'Alcoran ;



doctrine, à la vérité, si revenante à l'inclination naturelle du genre-humain, qu'il étoit presque impossible qu'elle ne fût bien reçue de tout le monde en général, & particulièrement des gens-de-guerre, dont l'esprit est ordinairement tourné à la galanterie, & qui ne peuvent souhaiter une récompense plus à leur gré, après les périls & les fatigues qu'ils ont coutume d'essuyer, que les doux & ravissans embrassemens d'une beauté angélique.

Il n'est au pouvoir d'aucun mortel d'être insensible à la charmante idée de ces beautés parfaites, dont une seule raviroit tous les hommes, qui ne pourroient concevoir, sans en mourir, tout l'amour qu'elle leur inspireroit s'ils avoient le bonheur qu'elle parût ici bas sur la terre. C'est ainsi que s'en est exprimé Ikrimab au sujet de celle qu'il vit, ou plutôt, qu'il crut voir le regardant & lui souriant dans le moment qu'il étoit au fort du combat; ce qui lui inspira tant de courage & de résolution qu'il se jeta à corps perdu dans les rangs les plus épais de l'Armée ennemie, pour hâter sa mort, tant il auroit ardemment souhaité de la posséder dès ce même moment.

Dites moi, je vous prie, Monsieur, y a-t-il en cela quelque chose qui doive vous paroître si monstrueux & si ridicule, & qui puisse si fort vous choquer, que vous soyez obligé de rejeter pour cela seul, tout le

système de notre religion ? Je ne vous crois pas capable d'accorder aux préjugés autant que ceux qui ne peuvent, ou plutôt qui ne veulent pas se faire une idée de cet acte qui contribue à la propagation du genre-humain, sans y faire entrer la violente passion & la fureur de l'amour, qu'ils croient toujours accompagné, par-tout où il se trouve, d'une impureté & d'une volupté qui n'a rien que de brutal, & qui ne soit ordinaire aux bêtes. Si cependant vous êtes soumis à vos préjugés sur cette matière, jusqu'à ne pouvoir vous empêcher de croire qu'il y a dans cet aimable commerce avec le beau sexe quelque chose de trop grossier, & de trop indécent pour un état si parfait, j'espère rectifier votre jugement par deux ou trois demandes que vous pourrez résoudre vous-même à votre loisir.

Je vous demande donc si vous croyez qu'Adam connut sa femme, dans l'état d'innocence ; si cela est, supposons qu'il eût continué dans cet heureux état : or s'il y a quelque chose de honteux ou de criminel, qui soit inséparablement attaché à cette action, il auroit donc fallu que la propagation du genre-humain n'eût pu se faire dans l'état le plus parfait, sans turpitude & sans péché ; il s'ensuivra aussi que c'est un crime à un homme de connoître sa propre femme, ce que tout le monde regarde non-seulement comme une chose permise, mais même comme un devoir. Par la même raison en-

core, on ne devoit point penser, contre l'ordonnance même de Dieu, à multiplier la race des hommes, & de cette maniere, l'espece humaine prendroit bientôt fin, & la terre resteroit sans habitans. Il n'y a point d'homme raisonnable qui ne voie évidemment la nécessité de toutes ces conséquences effroyables, & conséquemment l'absurdité du principe. Mais, si vous confessez qu'il n'y a rien de mauvais dans l'acte de la propagation, pourquoi faites-vous tant de bruit & vous récriez-vous si fort contre une chose qui est de soi parfaitement innocente? pourquoi concevez-vous tant d'horreur & d'indignation à sa seule pensée, & pourquoi vouloir qu'un divertissement innocent accompagné d'un plaisir infini, soit indigne d'un lieu qui n'est le séjour que de l'innocence & de la béatitude.

C'est l'opinion de l'illuminée dévote, (2) Mademoiselle Bourignon, qu'il se fera une éternelle multiplication du genre - humain dans les Cieux: & son savant & pieux apologiste ne croit pas seulement la même chose, mais il ajoute que les bienheureux anges sont continuellement occupés à multiplier leur espece, & qu'ils feront la même chose dans toute l'éternité. Il est vrai que l'un & l'autre différent de nous, dans la maniere que cette multiplication se fera; car ils s'imaginent que ce doit être par un

(2) Voyez le Dict. de Bayle Art: *d'Adam* pag. 95.



pur acte de l'amour de Dieu , sans aucun mélange de sexe ; pure imagination , & dont nous ne pouvons nous former aucune idée ! au lieu que nous la faisons consister dans l'union des deux sexes , ce qui étant plus conforme à l'ordre des choses & à la constitution des sujets , il n'y a personne qui ne puisse le comprendre. Rien ne peut rehausser d'avantage les idées que nous avons de la grandeur & de la bonté de Dieu , que ce sentiment de la multiplication éternelle de créatures raisonnables , & de penser à cet accroissement qui se fera de sa céleste famille , qui se multipliera jusqu'à l'infini , par la génération de nouveaux habitans qui naîtront à tous momens & sans nombre les uns des autres , pour participer à une félicité qui surpasse notre imagination , & être occupés à servir & prier leur Créateur sans cesse & à jamais.

Après tout , le dessein de notre religion n'a jamais été d'exclure de notre Paradis les joies de l'ame , qui certainement surpasseront de beaucoup les plaisirs du corps : nous sommes si éloignés de cette pensée , que nous croyons que ces plaisirs spirituels seront ce qu'il y aura de plus excellent & de plus épuré dans le bonheur de notre Paradis. Tout ce que nous prétendons , c'est que notre Créateur infiniment sage & infiniment bon , conformera les délices dont nous y jouirons , à la manière dont il nous a composés , & qu'il nous donnera sujet de redoubler nos louanges pour nous avoir mis dans



la jouissance de tous les plaisirs dont, & notre ame, & notre corps étoient capables. Vous faites exclusion des derniers sans être fondé, ni sur la raison, ni même sur vos écritures, qui ne déterminent rien en particulier sur la forme de la béatitude dont vous jouirez dans les Cieux.

Puissiez-vous vivre longtems comblé de joie, de satisfaction & de bonheur en ce monde, jusques à ce que vous possédiez une félicité éternelle dans votre céleste Paradis!

*De Paris ce.....*



E X A M E N  
D U  
D I S C O U R S  
S U R L A  
L I B E R T É  
D E  
P E N S E R.  
A M \* \* \*.

QUELQUE empressement que j'eusse à lire le nouveau *Traité de la Liberté de Penser*, je n'en ai pu trouver le tems avant le commencement de nos vacances d'automne; diverses occupations dont je m'étois chargé & que je devois indispensablement remplir, avant que de penser à autre chose, ne m'ont pas permis de vous satisfaire plutôt, & de vous tracer ces réflexions que je vous ai destinées, dès le moment que vous me les avez demandées.

I. J'ai commencé la lecture de cet ouvrage dans toute cette favorable prévention que vous me connoissez pour les auteurs qui se plaignent, & sur-tout pour ceux qui gémissent sous des coups que le zèle & la bon-

ne intention ne permettent pas de modérer ; & plus l'on m'assuroit que Mr. \*\* s'étoit effectivement rendu digne de l'indignation du public, plus j'étois sur mes gardes, dans l'appréhension de lui faire tort, en me laissant emporter par le nombre des suffrages, & je me flattois agréablement de la pensée de vous plaire en me rendant l'avocat d'un auteur accablé.

Vous savez d'ailleurs que ces gens toujours prêts à se récrier sur le poison d'une lecture, dès qu'elle présente quelques idées qui n'assortissent pas assez avec leur système, ne sont pas fort de mon goût. C'est trop honorer l'erreur que de la croire si redoutable ; & de s'imaginer qu'on ne peut éviter ses pièges qu'en la fuyant. Le spectre croît à votre imagination effrayée, dès que vous lui tournez le dos : mais osez le regarder d'un œil fixe, vous verrez que ce n'est rien & vous aurez honte d'avoir eu peur. Le grand jour est contraire à une ténébreuse lueur. Mais la lumière du jour ne sauroit être obscurcie par les ténèbres, c'est à elle à les dissiper ; la confiance sied bien à une bonne cause. Un homme qui croit sur d'autres fondemens que sur l'autorité de sa nourrice, ou sur celle de quelques maîtres qui eux-mêmes n'ont jamais examiné après leur nourrice : un homme qui croit parce qu'il a cherché la vérité, & qu'il s'en est convaincu par de solides raisons, se trouve trop bien de la voie de discussion pour la redouter & pour refuser d'y entrer avec qui que ce soit.



Il me tombe peu de livres entre les mains que je ne lise encore dans le même esprit que je lisois dans ma jeunesse, uniquement en vue de m'instruire, d'apprendre quelque vérité, de découvrir quelque lumière que je n'avois pas encore apperçue, ou quelque nouvelle preuve des sentimens dont j'étois déjà persuadé; ou enfin quelque réflexion qui me tirât de quelque erreur dont il se pouvoit que je me fusse laissé surprendre. Tel est l'effet d'une longue habitude, & c'est dans cette vue que j'ai étudié le Traité de la Liberté de Penser dont le titre seul me faisoit déjà plaisir.

II. Il faut penser, il faut réfléchir pour ne pas devenir la dupe de quelques maîtres habiles, dont toutes les instructions aboutissent à profiter de notre facilité, & à nous prévenir pour ce qu'ils ont intérêt de nous faire croire. Il faut encore penser & réfléchir pour n'être pas le jouet des visionnaires, dont l'imagination échauffée ébranle, comme par contagion, celle des autres & l'entraîne dans tous ses écarts souvent sans rien alléguer qui mérite tant soit peu le nom de preuve. On comprend par la préface de l'auteur du Traité de la Liberté de Penser, qu'il s'est proposé d'écrire pour garantir son lecteur de ces deux genres d'illusions.

Il y a des gens à qui des préventions dont ils sont imbus, font rejeter des principes évidens par eux-mêmes. Des esprits d'un tel caractère donnent dans quelque imagination creuse, ou, ce qui est le plus ordinaire, se livrent aux impressions que leur donnent vo-



lontiers certains artificieux qui ont toujours quelque vue secrète; ou enfin ils suivent aveuglément quelques fanatiques, à qui les visions ont fait tourner la cervelle" (3). Pour ceux-ci, il ne se promet pas que son livre leur puisse être utile, car „ ils prendront toujours autant de plaisir à être trompés que les autres en auront à les séduire. Mais il faut aussi avouer qu'il y a de certains ignorans à qui l'on n'a jamais inculqué ces principes d'où les hommes tirent leurs connoissances, & qui cependant peuvent en acquérir quelques-unes, parce que leur ignorance ne les empêche point de se rendre à l'évidence d'une vérité, lorsqu'on la leur propose, ni de goûter les conséquences qu'on en tire." (4) On a lieu de se promettre que ceux qui sont moins dans la prévention que dans l'ignorance, profiteront de cette lecture, & se disposeront à user de leurs droits & à se dégager des liens de l'autorité, en un mot, à penser librement.

Il commence la première section par définir cette liberté de penser qu'il a en vue d'établir. C'est, dit-il, le droit de s'appliquer à découvrir le sens de ce qu'on nous dit & l'évidence des preuves par lesquelles on l'appuie, afin de n'acquiescer qu'à celles qui méritent de nous convaincre, c'est-à-dire, qui ont assez de force ou d'évidence pour produire cet effet sur un esprit attentif. *La liberté de penser, est l'usage qu'il est permis de*

(3) Discours sur la Liberté de Penser, p. 2.

(4) Là même.

*faire de son esprit , pour tâcher de découvrir le sens d'une proposition quelconque en pesant l'évidence des raisons qui l'appuient ou qui la combattent , afin d'en porter son jugement , suivant qu'elles paroissent avoir plus ou moins de force ( 5 ).*

Il faut renoncer au titre d'homme pour renoncer à ce droit , & il faut cesser de regarder les autres hommes comme tels , pour le leur contester. Un homme veut-il que je le croie pendant que je ne fais ce qu'il veut dire ? Et dès que j'ai connu son intention , dès que j'ai une fois connu de quoi il me parle , & ce qu'il souhaite que j'en croie , en vertu de quoi encore prétendrait-il que j'adoptasse ses sentimens par cela seul qu'il veut que je les adopte ? Si l'on s'en tient à cette définition , il est manifeste que le droit de penser librement c'est le droit même de penser sagement , de penser avec précaution , & ce n'est pas seulement un droit dont il nous est permis d'user , c'est une obligation qu'il ne nous est pas permis de négliger. Ce droit est si évident que les preuves par où l'auteur s'applique à l'établir le sont beaucoup moins. Je trouve même qu'il les expose d'une manière qui pourroit faire prendre le change à un lecteur peu attentif. Par exemple , quand il dit qu'il n'y a aucune vérité qu'il ne nous soit permis de rechercher ( pag. 5. ) , & qu'il seroit bon qu'on fût animé par quelque espérance à donner effort à son imagination sur

toutes sortes de sujets (p. 9.) ; pour peu qu'on perdît de vue sa définition, on soupçonneroit qu'il a eu dessein d'engager les hommes à aller au-delà du droit de penser sagement.

III. Sur quelque sujet qu'on nous entretienne, nous sommes sans contredit en droit d'exiger qu'on nous fasse entendre ce que l'on en dit, & qu'on nous prouve que ce qu'on nous en dit est vrai, si l'on veut que nous le recevions pour tel. Il n'y a point de maxime plus sage & plus nécessaire. Mais ce seroit une licence extravagante que de ne donner aucune borne à sa curiosité, de ne renfermer ses pensées dans aucun ordre, & de s'évaporer en conjectures ou en objections sur tous les sujets qui pourroient se présenter, sans consulter les forces & sans examiner si l'on est muni de tous les principes nécessaires pour en juger solidement.

IV. Je conçois qu'une extrême aversion pour la contrainte peut engager un esprit, d'ailleurs raisonnable, à se permettre plus de liberté qu'il ne devroit, car par là même qu'on hait la contrainte, on donne dans des pensées hardies, & on se laisse aller à des expressions outrées. Les sciences & les arts tiennent l'un à l'autre; il a raison de le dire, & peut-être qu'il n'y en a point dont on puisse procurer une parfaite connoissance, pendant qu'on n'aura aucune teinture des autres. Mais de conclure de-là que toutes les sciences doivent concourir à l'éclaircissement de l'Ecriture sainte, comme si Dieu à l'imitati-



on d'Homere (supposé qu'Homere ait eu le dessein que ses commentateurs lui attribuent) avoit affecté de dicter un livre, où l'élévation infinie de son intelligence fût marquée dans l'observation de l'art *d'écrire le plus exquis*; ce feroit-là attribuer au Seigneur un dessein très-indigne de lui. Un ouvrage est parfait, quand il renferme ce qui le rend propre au but auquel il est destiné; or pour mettre les hommes dans la route du salut, un livre qui renfermât énigmatiquement toutes les sciences n'étoit pas ce qu'il falloit. „ Qu'est-ce que la Bible, sinon un recueil de différens traités dictés par Dieu même en différens tems? Qui peut douter que tout ce qui y est contenu, venant d'un tel Auteur, n'y ait été couché avec la dernière perfection? Car il est impossible que Dieu, en daignant bien s'abaisser jusqu'à enseigner les hommes par la voie de l'Ecriture, eût voulu le faire d'une manière ou plus imparfaite ou plus défectueuse qu'un simple mortel; ou qu'il ait pu agir contre les règles de l'art d'écrire en n'observant point la justesse dans la description des sujets, ou en ne donnant pas à leurs parties une proportion assez juste pour nous empêcher de penser qu'il eût été capable ou d'irrégularité, ou de prendre une chose pour une autre.

Or fut-il jamais dans le monde une livre plus diversifié que la Bible? On y voit des livres historiques, qui traitent les uns de la création de ce grand Univers, & de l'affreux déluge qui submergea la terre; les



autres du gouvernement tant civil que spirituel de tout le genre humain , pendant l'espace de plus de deux mille ans , & de celui d'une nation particuliere pendant plus de huit cents.

On y apprend en différens endroits quelles ont été les loix prescrites à ce peuple privilégié , comment deux religions dont l'une devoit mettre fin à l'autre , ont été instituées ; ce qu'il y a eu de naturel ou de miraculeux dans les phénomènes qui ont paru les plus extraordinaires dans le monde ; jusqu'à quel point on a porté la magnificence des bâtimens ; en un mot on y trouve une si grande diversité de matieres , dont les unes ont rapport à l'agriculture , d'autres à la navigation , quelques-unes même à la médecine & à la pharmacie , plusieurs enfin aux mathématiques , qu'on peut dire que cet ouvrage est si universel , qu'il n'y a ni art ni science dont quelque partie n'y soit touchée.

Si ce que je viens de dire des livres sacrés est incontestable , pourra-t-on me nier cette conséquence , que pour acquérir une parfaite intelligence des sujets traités dans ce livre divin , il faut nécessairement avoir lu au moins une partie des ouvrages qui traitent de ces différentes sciences , puisque pour bien posséder l'abrégé de toutes ces sciences , il faut nécessairement avoir une juste idée de chacune d'elles ? (p. 12 - 14).

Ces paroles me paroissent renfermer des vérités parmi bien des exagérations. On

peut, sans le secours des sciences humaines, s'instruire, en lisant l'Ecriture; de plusieurs vérités & de vérités capitales, dont la persuasion remplit de confiance en Dieu & nous forme à la vertu. On peut aussi tirer des sciences humaines des secours très-utiles pour éclaircir divers endroits qui sont obscurs par des raisons que je vais rapporter. Voici donc de quelle manière je pense sur les secours qu'on peut tirer des sciences humaines, pour l'éclaircissement de l'Ecriture sainte.

L'homme est sans doute obligé de faire usage des facultés qu'il a reçues de son Créateur. Dieu nous les auroit-il données, s'il vouloit bien que nous les négligeassions, & qu'elles demeurassent inutiles? Le bon usage de nos facultés n'est donc pas une simple liberté, c'est une obligation; ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir. Dieu nous a rendus capables d'acquérir des connoissances, le soin que nous prenons de nous instruire marque que nous sommes sensibles à cette faveur, & nous en témoignons notre reconnoissance par notre application à en profiter. Un homme donc qui par la situation où la Providence l'a placé sur la terre, se trouve en état de cultiver sa raison, fait ce qu'il doit, & ce à quoi Dieu l'appelle, quand il se rend attentif à ses idées, qu'il les compare les unes avec les autres, qu'il sépare avec une grande circonspection, ce qu'il connoît avec évidence d'avec ce où il trouve encore de l'obscurité, de l'embarras &

& de l'incertitude. Il fait ce qu'il doit lors qu'éclairé par des principes évidens, il en tire des conséquences nécessaires, afin d'aller de lumière en lumière, de croître chaque jour en connoissance & de faire servir celles dont il est éclairé à éclairer les autres.

On a sur-tout de très-grandes obligations à ceux qui étudient en vue d'éclaircir l'Écriture Sainte, & de dissiper les obscurités que la suite des temps a répandues sur ce livre sacré, dont les instructions ont l'autorité de Dieu même pour preuve de leur vérité. On fait qu'il y a des gens qui semblent n'avoir dans la tête que le furieux dessein de s'affranchir, & d'affranchir avec eux le reste des hommes, de toute contrainte & de toute règle. Ils en veulent sur-tout à l'Écriture Sainte, & tous leurs raisonnemens tendent à la faire regarder, ou comme incertaine, faute de preuves qui établissent bien nettement sa Divinité, ou comme inutile, par son extrême obscurité. Le genre humain a des obligations infinies aux sçavans qui s'appliquent à dévoiler le pernicieux dessein de ces gens-là, à rendre inutiles tous les prétextes dont ils se servent pour le couvrir, & à dissiper tout ce qu'ils alleguent de preuves pour s'autoriser dans leurs doutes. Ceux-là donc qui travaillent, ou à établir la vérité & la divinité de l'Écriture Sainte, ou à éclaircir ce qu'on y rencontre d'obscur, me paroissent faire un si bon usage de leur tems, & s'occuper d'un dessein si



important & si utile, que si même il leur arrive quelquefois de se méprendre, loin de relever leurs fautes avec aigreur & avec emportement, (comme cela n'arrive que trop) il me semble au contraire qu'on devroit pardonner à leur zèle & à leur bonne intention. Si ceux qui travaillent à l'explication de l'Ecriture Sainte, unis de cœur, par la conformité d'un but si sage & si louable, s'aimoient & se communiquoient modestement leurs conjectures, on verroit bientôt cesser les disputes, & l'opiniâtreté céderoit au plaisir raisonnable de se prêter réciproquement leurs lumieres, & de profiter des pensées les uns des autres.

Je conviens donc que la connoissance des langues, & des coutumes anciennes, que l'étude de l'histoire, & celle des mathématiques même, peuvent répandre un grand jour sur bien des endroits qui sans cela demeureroient obscurs, & quelquefois intelligibles. Mais de se figurer, sous ce prétexte, que l'Ecriture Sainte est un livre dicté avec un art si divin, qu'il renferme un précis, de toutes les connoissances, une Encyclopédie pour l'intelligence de laquelle il faut tout savoir, c'est, ce me semble, trop abuser de la liberté de penser, c'est donner carrière à son imagination & lui permettre des conjectures sans fondement.

V. Dieu connoissant le penchant des hommes à préférer les phantômes de leur imagination à l'évidence de leurs idées, & à la lumiere du bon sens, & voyant la facilité



avec laquelle ils abusent de leur raison, & la plient en mille sens pour autoriser leurs chimères; a voulu, dans son infinie bonté, prévenir nos égaremens, par le moyen des maximes qu'il a fait répandre dans les livres sacrés; ces maximes doivent être nos regles. Quand nous parvenons, en raisonnant, aux mêmes conclusions, c'est une preuve que nous avons fait un bon usage de nos idées; mais, quand le contraire nous arrive, nous devons craindre de nous être trompés; & alors nous devons réitérer avec une attention nouvelle l'examen des principes sur lesquels nous nous sommes appuyés, & celui des conséquences que nous en avons tirées. Dieu, sur-tout pour garantir les simples, les gens du commun, qui, par l'état de leurs affaires & les bornes de leur génie, n'ont ni le tems ni les forces de faire des progrès en raisonnant; Dieu, dis-je, pour les garantir des illusions où pourroient les jeter les sophistes ou les visionnaires, a trouvé à propos de déclarer en peu de mots, & d'une manière admirablement proportionnée à leur portée, les vérités dont la connoissance leur est le plus nécessaire, & qui doivent servir de regle à leurs mœurs & de fondement à leurs espérances. Telles sont ces vérités: L'Univers a pour auteur une Intelligence Suprême digne de toutes nos adorations; Dieu prend soin des hommes par sa Providence, il veut qu'ils reglent leur conduite sur de certaines loix dont il punira le mépris & récompensera l'observation.

Les hommes ont un si grand penchant à se dispenser d'obéir, à substituer la science à la vertu & à s'imaginer que l'étendue de leur foi suppléera à l'imperfection de leur obéissance, que si Dieu avoit renfermé, dans les livres de la révélation, des mystères de Physique, & de Métaphysique, on n'auroit jamais manqué, & on se seroit même cru autorisé à faire de la théorie le capital de la religion. A peine peut-on se garantir de cette faute, malgré tout ce que la bonté de Dieu a pris soin de faire pour la prévenir.

Dieu s'est contenté de nous apprendre en peu de mots qu'en six jours il a agencé l'Univers, sans nous laisser, dans ce qu'il nous dit sur chacun de ces jours, aucun secours propre à nous faire deviner de quelle manière il lui a plu de le former, & peut-être même n'auroit-il pas fait mention de ces six jours, si cette connoissance n'avoit pas dû servir de fondement à l'institution du Sabbat, monument de la Création, que le tems, qui détruit tous les autres, devoit au contraire servir à perpétuer, puisque ce monument se renouvelloit toutes les semaines. Il a donc appris aux hommes sur la Création, ce qu'il leur étoit nécessaire d'en savoir pour régler leur conduite.

Il en est de même de la Providence. Ce que Dieu nous en apprend, dans les premiers livres de l'Ecriture, est renfermé dans des exemples, manière d'instruire le plus à la portée des simples; & on n'y trou-

ve rien qui serve à exciter ni à nourrir la curiosité des Savans. Comme Dieu avoit trouvé à propos de conserver dans un Peuple particulier la pureté de sa connoissance & de son culte, le même livre, qui nous instruit que nous avons un Créateur qui prend soin de nous par sa Providence, renferme encore les annales de ce Peuple, autant qu'il étoit nécessaire pour l'assurer de ses droits & conserver dans sa mémoire les obligations infinies qu'il avoit à Dieu.

Dans ce même livre sont renfermées les loix qui devoient régler la conduite de ce même Peuple; & ces loix, comme chacun fait, étoient de trois sortes: les loix morales, les loix cérémonielles, & les loix politiques. Les loix morales, qui sont pour tous les hommes les fondemens de la vertu & les règles de la probité, ont toujours été fort claires. Les loix politiques & les loix cérémonielles l'étoient aussi, dans le tems que Dieu les donna à son Peuple. Mille circonstances dont la mémoire s'est effacée avec le tems, rendoient clair & sans difficulté, pendant que la République des Hébreux subsistoit dans sa splendeur, ce qui est maintenant obscur, & l'est sans inconvénient, puisque Dieu n'exige plus l'observation de ces loix-là.

Les prophètes faisoient diverses prédictions dont le sens étoit très-clair, dans le tems même qu'ils les prononçoient, & les événemens, qui souvent ne tarديوient pas



à les vérifier, affermissoient le Peuple de Dieu dans la foi qu'il devoit aux prophéties.

VI. Je reconnois qu'une profonde connoissance de l'Histoire nous peut mettre aujourd'hui au fait de diverses circonstances, dont il faut être instruit pour voir clair, & dans la prédiction, & dans l'événement qui l'a vérifiée. Mais quand nous ignorerions parfaitement le sens de mille prédictions particulières, notre foi seroit toujours suffisamment affermie par l'accomplissement de la grande Prédiction, le centre de toutes les autres, Jésus-Christ qui a rempli exactement tout ce qui étoit annoncé sur le Messie. Les Savans peuvent entrer là-dessus dans des détails utiles & édifiants, je le reconnois avec l'Auteur que j'examine; je reconnois encore qu'ils sont dans l'obligation de s'appliquer à ce travail, & de faire part au Public de leurs découvertes, comme le Public à son tour est dans l'obligation de les animer à des travaux, bien souvent très-pénibles, & par sa reconnoissance & par sa facilité à leur pardonner quelques méprises, quand il leur arrive d'y tomber. Mais quand les détails seront ignorés, ce qu'il y a de nécessaire à savoir est évident & hors de doute: le tems où les prédictions devoient être accomplies est passé. Elles ont été remplies par ce que Jésus-Christ a fait; les plus simples sont en état de s'en convaincre: tels étant les desseins de Dieu, quand il a fait écrire sa parole. Pour remplir ses desseins,



il n'étoit nullement nécessaire d'y renfermer un étalage d'Histoire, de Mathématiques, & de Physique, qui ne pût être compris que par les plus Savans. Sans rien favoir de ces sciences on peut faire servir l'Ecriture au but auquel elle est destinée. L'Auteur se donne donc une étrange liberté de penser, quand il mêle l'incertain avec le certain, & des pensées hazardées, parmi des vérités qu'on ne lui contestera pas. En particulier rien n'est plus hardi que ce qu'il avance (pag. 13.) sur la nécessité d'avoir étudié la loi naturelle pour entendre la morale de l'Ecriture sainte; voici ses paroles:

*Quelle apparence même de pouvoir se former une juste idée de la Morale que renferment les livres sacrés, si on n'a étudié auparavant celle des Anciens & si l'on n'a une teinture de la loi naturelle, sans laquelle il est comme impossible de découvrir en quoi consistent je ne sais combien de devoirs, que l'Ecriture nous impose, comme l'obligation d'aimer nos ennemis, de ne se point inquiéter du lendemain, de ne point avoir deux habits, & tant d'autres que l'Ecriture exprime d'une manière si générale? Ces passages ne présentent pas d'abord à l'esprit les restrictions dont ils sont susceptibles & qu'ils renferment en effet, mais qu'on ne peut trouver sans consulter la loi naturelle: & quand ces devoirs paroîtroient aussi généraux que les termes mêmes qui les expriment, on en connoîtra aussitôt toutes les limitations, dès que l'on sera versé dans le Droit Naturel. D'où je puis conclure, ce me sem-*

ble, que presque tous les devoirs de morale Chrétienne sont couverts d'un voile impénétrable pour ceux qui ne se sont pas fait une étude particulière de la loi naturelle. (pag. 13).

VII. Si les paroles de l'Auteur ont un sens, il se réduit à ceci : Les préceptes de morale répandus dans l'Ecriture Sainte sont, par leur obscurité, inutiles à ceux qui n'ont pas étudié à fond le droit naturel; le sens de ces préceptes ne peut être entendu que par ceux qui, à force de méditer & de cultiver leur raison, ont acquis une exacte connoissance de la morale; c'est-à-dire que ces préceptes ne peuvent servir qu'à ceux qui n'en ont plus besoin, puisqu'ils ont déjà connu par leurs propres lumieres ce que ces préceptes demandent; & voilà à quoi se réduit ce qu'il y a de plus beau, de plus nécessaire, & de plus essentiel dans ce livre, qui ne porteroit point les caracteres de l'Auteur qui l'a dicté, s'il cédoit en art, en plénitude de science & en juste proportion de parties à aucun ouvrage de l'esprit humain. Que se propose un homme qui avance de pareilles maximes? Et s'il ne se propose rien, s'il parle ainsi à l'aventure, il a bien-tôt oublié sa définition, & la *Liberté de Penfer* devient, par l'usage qu'il en fait, le droit de donner carrière à ses pensées, & d'avoir une parfaite indulgence pour tout ce qui tombe dans l'esprit; & cet abus de la liberté est d'autant plus fâcheux qu'il affermit dans leurs préjugés les ennemis de la liberté & de la raison. Il y a dans le

monde une infinité de gens qui se déclarent ennemis de la raison; à la vérité les uns plus, les autres moins, les uns directement, & les autres indirectement. Tous ces gens-là s'accordent à mettre sous le joug les esprits sur qui ils peuvent prendre quelque pouvoir. Il seroit à souhaiter que ceux qui ont assez de courage pour s'opposer à cette tyrannie & pour prendre en main la défense de la liberté de penser contre ces usurpateurs, prissent le soin de penser avec assez d'attention, de circonspection & de justesse, pour enlever à leurs ennemis les plus spécieux de leurs prétextes. L'esprit humain, disent-ils, ne sauroit manquer d'abuser de sa liberté, jamais il ne se renfermera dans de justes bornes, & permettant tout, dès le moment qu'on lui permettra quelque chose, il adoptera toutes ses propres visions comme des vérités divines, & mêlera l'incertain & le faux pêle-mêle avec l'évident & le vrai. L'Auteur que j'examine paroît affecter de donner dans ces écarts; l'Ecriture Sainte qu'il vient d'élever au-dessus de tous les autres livres, ne laisse pas d'être le plus inutile de tous les livres, puisque dans ce qu'elle renferme de plus important & de plus nécessaire, elle ne peut être utile qu'à ceux qui n'en ont plus besoin.

Un homme qui veut prendre les maximes de l'Ecriture Sainte pour règle de sa conduite, y trouvera toutes les lumières qu'il lui faut pour se conduire sagement, & quand il ne tient qu'à nous de nous ser-



vir de ce livre, on peut dire que si nous manquons à notre devoir, ce n'est plus faute de lumière, mais faute d'amour pour la lumière. Nos passions nous aveuglent, tout ce que nous voyons à travers nous le voyons mal, & souvent elles sont cause que nous ne voulons pas même voir. Mais un homme qui aime Dieu, un homme qui aime à penser qu'il vit sous ses yeux, qu'il l'a pour témoin continuel de ses desseins & de ses démarches, se garantit aisément des ténèbres & des égaremens où les passions ont accoutumé d'entraîner. La présence de cet Etre Suprême, qu'il aime & qu'il adore, fait évanouir à ses yeux l'éclat trompeur par où les objets des sens sont capables de nous séduire. Il assigne à chaque chose son véritable prix, & rien n'empêche son ame ainsi éclairée, de se mettre à la place des autres, & de sentir nettement par-là ce qu'elle doit au prochain. Quand un homme ainsi disposé vient à lire ce précepte, *Quand tu rencontreras le bœuf de ton ennemi égaré, tu ne manqueras pas de le lui ramener* (6); quelque petit que soit son génie, il ne laisse pas de comprendre, sans le secours de commentaires, ni d'aucun effort de raison, qu'il faut oublier les chagrins qu'on nous a faits pour profiter d'une occasion qui s'offre de rendre service à un homme, qui n'a pas toujours fait à notre égard ce qu'il devoit. J'avoue que,

(6) Exod. XXIII. 4.



par des combinaisons de circonstances, il peut arriver des cas qui embarrassent; mais ces cas-là sont fort rares & les personnes du commun n'y sont pas exposées. La parole de Dieu fournit bien des principes propres à lever ces embarras, mais elle n'entre pas dans le détail de ces questions, car il ne convenoit pas à cette sainte parole d'être un système de subtilités. On a appelé la science des Casuistes, *l'Art de chicaner avec Dieu*; mais sa parole est l'éternelle école de sagesse, parce que c'est l'école de la bonne foi & de la simplicité.

VIII. Relisez, Monsieur, je vous prie, la définition que l'Auteur donne de la liberté de penser, & repassez les deux premières preuves par lesquelles il travaille à l'établir & vous sentirez combien elles cedent en évidence à cette définition dont elles devroient servir à démontrer la justesse.

S'il n'y a point de vérités que nous ne soyons en droit de savoir, il n'y en a point non plus sur laquelle il ne nous soit libre de penser (p. 5.)

Le libre usage des pensées ne nous est pas moins nécessaire pour découvrir la vérité, que le libre usage des mains pour arriver à la perfection des arts mécaniques. (p. 5.)

Si l'on nous refuse la liberté de penser sur quelque science que ce soit, nous n'ignorons pas seulement les choses sur lesquelles nous n'oserons porter nos pensées, mais même celles que nous croyons devoir

connoître, car toutes les sciences ont une telle liaison ensemble, & elles ont entr'elles une dépendance si réciproque qu'il est impossible d'en posséder parfaitement une sans la connoissance des autres. C'est pourquoi vous ne sauriez lire aucun livre, qui puisse passer pour parfait en son genre, où vous ne remarquiez qu'elles y sont toutes comprises, & que l'Auteur n'a pu le composer sans être en quelque sorte universel. L'Iliade d'Homere, qui est un de ces ouvrages accomplis, en fournit un illustre exemple; il s'y trouve un si merveilleux enchaînement de tous les arts & de toutes les sciences, qu'on peut dire qu'il n'y en a point qui n'y trouve sa place, dans l'endroit & avec l'ordre qui étoit nécessaire pour répondre au dessein d'un si excellent ouvrage; & tous ces points y sont décrits avec autant d'exactitude & de savoir, que si chacun d'eux l'eût été par autant de Maîtres habiles dans l'art ou la science dont ils dépendent. (p. 9.)

Il faut nous donner la liberté de penser, il faut l'étendre à tout. Il faut tout savoir s'il est possible, puisque les sciences ont tant de liaison, qu'on n'en pourroit posséder une sans connoître en même temps toutes les autres. Il faut être universel ou l'on n'est rien. Cette étroite liaison de toutes les Sciences en vertu de laquelle il n'en faut point ignorer, ou l'on n'en fait aucune, est une chimere. La preuve que l'Auteur tire d'Homere justifie ce que je dis, car à l'exception de la Poésie, cet esprit universel, ce modele

d'habileté, n'avoit sur quoi que ce soit qu'une connoissance très-superficielle.

Il semble que l'Auteur se soit épuisé dans les premières lignes qu'il nous a données : je ne fais s'il a quelques vues secrètes, mais à regarder son discours en lui-même, il me paroît qu'il ne ressemble pas mal à ces compositions des écoliers de Rhétorique qui, sur une sentence d'une vérité incontestable qu'on leur prescrit pour sujet, entassent pêle-mêle ce qui leur vient dans l'esprit, sans se mettre fort en peine s'ils l'embrouillent ou s'ils l'éclaircissent.

IX. Je rappelle encore sa définition pour la comparer avec la troisième de ses preuves. Quand on nous propose quelque chose à croire, nous devons premièrement nous former une idée de cette proposition & demander en quoi consiste ce qu'on veut que nous croyions. Après cela nous devons en écouter les preuves, en comprendre encore le sens & en peser la force. C'est-là un droit irrévocable, & il ne nous est pas plus permis d'y renoncer qu'à notre nature ; c'est le seul endroit par où nous pouvons nous garantir de l'erreur & nous empêcher d'être le jouet du premier qui voudra nous tromper ; s'opposer à cette liberté, c'est traiter les hommes tyranniquement.

Que dit maintenant l'Auteur dans son troisième article. Pour soutenir cette liberté & la faire valoir, il donne une liste d'un grand nombre d'erreurs, où les hommes sont tombés. Mais on lui répondra que les hommes



ne sont tombés dans un si grand nombre d'erreurs, que parce qu'ils se sont donnés la liberté de raisonner. Si les premiers hommes s'en étoient tenus à un petit nombre de vérités que Dieu a eu la bonté de leur apprendre, & qu'ils n'eussent rien voulu savoir au-delà, peut-être leurs connoissances se feroient-elles renfermées dans des bornes bien étroites, mais elles auroient été pures & sans mélange d'erreur, & si leurs enfans avoient suivi les mêmes maximes, & cela de génération en génération, nous saurions peu, nous ignorerions bien des choses, mais nous ne nous tromperions sur aucune. J'en dis de même des premiers Chrétiens; s'ils s'étoient fait une loi de ne savoir rien au-delà de ce qu'ils avoient appris de Jesus-Christ & de ses apôtres; s'ils s'étoient fait un scrupule d'y ajouter quoi que ce soit, sous prétexte d'éclaircir, de commenter & d'étendre, ils auroient transmis à leurs successeurs la vérité aussi pure qu'ils l'avoient reçue eux-mêmes, & si, dans la suite des tems, personne encore n'y avoit ajouté du sien en se donnant la liberté de raisonner, notre croyance seroit précisément la même que celle des bienheureux apôtres.

Notre Auteur ne s'énonce donc pas avec assez de netteté; & quand il impute toutes les erreurs, dont il donne une liste, au défaut de penser librement, il suppose ce qui est en question. Il a raison de soutenir qu'il faut entendre ce qu'on nous dit, pour être en état de l'examiner, & qu'il faut en com-

prendre & en peser les preuves avant que de s'y rendre. Il a raison de penser qu'il est ridicule de n'oser pas seulement soupçonner qu'il pourroit y avoir de l'erreur dans une doctrine autorisée par le tems, puisque souvent elle ne doit son âge & son autorité qu'à la paresse des uns & à la tyrannie des autres.

Il y a une infinité de gens qui vivent dans l'erreur, parce que par paresse, par prévention pour ceux qui les enseignent, & quelquefois encore par défiance de leurs propres lumières, ils se soumettent à tout ce dont on trouve à propos de leur recommander la croyance, sans se mettre en peine d'en entendre le sens, ni d'en peser les preuves. Mais il y en a aussi plusieurs qui se trompent sans qu'une soumission aveugle à l'autorité d'autrui soit le principe de leurs erreurs. Il y en a qui, naturellement ennemis de toute contrainte, joignant à leur répugnance naturelle à dépendre d'autrui, beaucoup de vanité & de présomption, se font un plaisir de donner l'essor à leurs pensées, &, charmés de faire un tel usage de leur liberté, adoptent pour vrai, tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans l'examiner que très-superficiellement. C'est dans des esprits ainsi faits que l'erreur prend sa première naissance. En vain la paresse disposeroit la plus grande partie des hommes à embrasser tout ce que des personnes soutenues de quelque autorité, ou de quelque avantage éblouissant, s'aviseroient de leur enseigner: la multitude ignorante ne deviendrait jamais par-là jouet de

l'erreur faute d'examiner, & de faire usage de sa liberté, si ceux qui l'enseignent n'y étoient tombés les premiers, faute de bien examiner, & de faire un bon usage de leur liberté.

Ainsi la liberté de penser n'est point l'unique moyen de se garantir de l'erreur; on ne l'évite que par un examen attentif & accompagné d'une exacte circonspection. Quand on se rend sans examen, on n'use pas de sa liberté de penser; quand on n'examine pas bien, on en use mal. On peut donc s'en servir & ne s'en servir pas bien. Il y a un milieu entre n'oser se servir de sa raison, & entre donner essor à ses conjectures, & c'est ce milieu si important que l'Auteur ne recommande pas & qu'il ne se met pas en peine de suivre.

Vous connoissez, Monsieur, ma répugnance à critiquer, & par-là je me flatte que vous regarderez mon attention à relever ce que je trouve de défauts dans le Traité de la Liberté de Penser, comme une preuve de ma parfaite complaisance pour ce que vous souhaitez de moi.

Plus j'espère de satisfaction dans une lecture, plus je suis mortifié, lorsqu'au lieu de la lumière que je me promettois d'y voir, j'y rencontre des embarras qui me font perdre de vue le but d'un Auteur & qui obscurcissent ses preuves. Aussi lorsque des articles sur lesquels je viens de vous proposer mes réflexions, j'ai passé au IV. & à ceux qui le suivent, ç'a été avec ce plaisir que  
l'on



l'on sent en sortant d'un brouillard pour être éclairé d'un beau jour.

Ce qu'il dit en passant art. V. de la section II. sur la tranquillité dont la Grande-Bretagne jouiroit si on obligeoit les Sacheliers, les Atterburys & les autres doctes de leur humeur, de courir les mers en qualité de missionnaires pour établir, sous le nom de Jesus-Christ, leur domination chez des Peuples Barbares, cela, dis-je, m'a fait penser qu'il pourroit bien dans d'autres endroits avoir aussi une double vue, & que c'est cette double vue qui lui fait semer quelques pensées qu'on trouve n'avoir pas toujours un assez juste rapport à son sujet principal.

L'Article VII. de la section seconde commence ainsi. La conduite même de ces Prêtres qui prétendent servir de guides aux autres dans les matieres de religion, ne fait-elle pas beaucoup pour nous; & ce qu'ils ont avancé de la nature de Dieu & de ses attributs, de l'autorité des Ecritures, & du sens qu'elles renferment, n'est-il pas une preuve suffisante que la liberté de penser sur les matieres de religion, est d'une obligation indispensable? C'est ce que j'espere faire voir par un détail de leurs différens sentimens. (p. 58.)

Il entre en effet dans ce détail & je ne conçois pas qu'il soit possible de se donner plus de soin qu'il n'en prend pour le rendre le plus affreux & le plus scandaleux de tous les détails. On y voit les différens

Peuples, &, dans une même Nation, des corps entiers, & dans un même corps des particuliers, & des particuliers illustres par leurs emplois & par leur savoir, partagés sur tout ce qui a quelque rapport à la religion; sur la nature de Dieu, sur ses attributs; sur les livres qu'on doit respecter comme renfermans des révélations divines; sur leur nombre, leur intégrité, leur obscurité; sur les dogmes que les uns y trouvent & que les autres refusent d'y voir; sur les caracteres de la véritable Eglise à laquelle il faut s'unir; sur le culte public & ses différentes parties; sur les cérémonies; sur la priere; sur la discipline ecclésiastique, &c. En un mot, on ne sauroit arrêter son attention sur un portrait plus affommant, & plus propre à faire perdre, & l'espérance de réussir dans l'examen & la recherche de la vérité, & le courage de la chercher & de l'examiner. Et son discours est d'autant plus propre à produire ce mauvais effet, qu'il y entasse adroitement & pêle-mêle l'important avec ce qui l'est peu, & avec ce qui ne l'est point du tout; des vérités capitales & qui décident sur la droiture du cœur & de la conduite, & sur la solidité de nos espérances; avec des questions obscurées, épineuses, métaphysiques, & même avec les faits; de pures curiosités sur la manière dont on peut se figurer que ces faits arriveront, des puérités sur le cérémoniel, des points de vanité sur la discipline, tout cela est confondu avec la religion pour grossir le nombre des difficultés & rendre le dé-

tail plus épouvantable. Un médiocre génie, qui n'est pas même exercé à faire de justes discernemens, demeure accablé sous cette multitude de difficultés dont on le terrasse & suivant l'humeur dont il se trouve, ou il s'en tient, à tout hazard, à ce à quoi l'éducation l'a fixé, ou, ne voyant aucun moyen de s'assurer de la vérité qui lui paroît si embarrassée de difficultés, & si enveloppée de ténèbres, il reponce au dessein de la chercher, il prend le parti du doute & de l'indifférence, & de peur de se tromper dans le choix d'une religion, il ne se détermine dans le cœur pour aucune; il regarde le reste des hommes comme des superstitieux & des téméraires; les Déistes sont les seuls sages à ses yeux. Soit que M \*\*\* ait travaillé en vue d'amener là ses lecteurs, soit que son discours aille à produire ce mauvais effet sans qu'il se le soit proposé & qu'il s'en soit aperçu, il me paroît important de le prévenir, & de distinguer les conséquences qui coulent naturellement des faits qu'il rapporte, d'avec celles qu'on auroit tort d'en tirer.

Voici à quoi se réduit son raisonnement, si l'on en tire ce qui va précisément à établir la nécessité d'examiner avant que de croire.

Les théologiens, & en général les ministres de la religion, se sont partagés de tout temps sur une infinité de points. On ne peut sans témérité se rendre à l'autorité de l'un plutôt qu'à celle de l'autre. Donc il



faut examiner. Vous sentez bien la force de ce raisonnement.

Mais à quels travaux cette conclusion n'engage-t-elle pas les hommes, & dans quels embarras ne les plonge-t-elle pas ? A quoi se réduit le nombre de ceux qui se trouvent en état de discuter une si grande quantité de contestations ? Je répons que cette difficulté seroit accablante, si pour vivre tranquille dans une société religieuse il étoit nécessaire de vivre parfaitement éclairci sur toutes les questions que ceux qui la composent peuvent se mettre en tête d'agiter. Mais il y a bien de la différence entre n'admettre quoi que ce soit par une paresseuse déférence, par une crédulité aveugle, & sans l'avoir examiné ; & entre ses charges & se mettre en peine d'étudier & d'examiner tout ce qu'il prendra fantaisie aux autres de proposer.

XI. On commencera donc par l'examen de l'importance des matieres ; on ne s'embarrassera pas de celles qu'on peut ignorer sans risque ; & quant à celles qu'il importe de connoître, on différera encore l'étude des moins importantes, jusqu'à ce qu'on se soit assuré de la vérité de celles qui le sont davantage.

Outre cela un homme sage s'appliquera d'abord à découvrir si les questions qu'on lui propose sont à sa portée & s'il est muni des principes nécessaires pour les décider nettement. S'il trouve qu'il les ait, il s'en servira ; s'il s'appercevoit qu'ils lui manquent, il s'appliquera à les acquérir & n'entreprendra aucune discussion avant que de s'être procuré

tous les principes & tous les secours nécessaires pour la faire sûrement.

Quand on est dans ces dispositions, on peut lire sans danger la liste affreuse qui semble n'avoir été dressée que pour troubler & pour épouvanter. Un crédule ajoute foi à tout ce que lui disent ceux pour qui il s'est une fois prévenu. Un superstitieux s'échauffe sur ce dont il s'est entêté sans fondement. Il y a des paresseux qui croupissent dans l'ignorance & dans le doute, parce qu'ils ne veulent pas se donner la peine de s'en tirer. Il y a des opiniâtres qui se font un plaisir de ne rien écouter, afin de ne rien croire. Il y a des esprits amis de la contradiction, qui cherchent partout des difficultés qu'ils seroient bien fâchés qu'on leur levât. Mais il y a aussi des esprits modestes qui, ne décidant rien sur ce qu'ils n'entendent pas assez, aiment en même temps assez la vérité pour profiter de toutes les occasions de s'en instruire & font honneur à celles qu'ils connoissent déjà, en réglant sur elles tous leurs mouvemens. Fermes dans ce qu'ils connoissent; humbles dans ce qu'ils ignorent, & toujours prêts à apprendre ce qu'ils ne connoissent pas. Ces gens-là ne tomberont dans l'erreur, ni en croyant ce que disent les autres sur leur parole, & sans preuve; ni en décidant eux-mêmes sur ce qui pourroit leur faire plaisir légèrement & sans être déterminés par l'évidence.

On peut donc s'assurer sur bien des choses, quand même on ne se trouve pas en état de s'éclaircir sur tout, de sorte que la longue

liste de l'Auteur ne doit décourager personne. Je m'en vais encore profiter de ses principes pour établir la nécessité de l'examen & je continuerai à montrer de quelle manière on doit le faire pour se garantir du Déisme & du Pyrrhonisme où la lecture de son livre pourroit disposer, à ce que m'ont assuré bien des gens.

Choisissez celui qu'il vous plaira des principaux articles de la religion & interrogez sur cet article un théologien. Après qu'il vous aura exposé sa foi là-dessus, demandez-lui encore si sa croyance est l'effet d'une soumission aveugle pour ceux qui l'ont enseigné, ou la suite d'un examen attentif. S'il a pris le premier de ces partis, il n'est dans la vérité que par hasard, (supposé qu'il y soit) & loin de lui en tenir compte, il mérite au contraire qu'on lui reproche de n'avoir reçu la vérité que par un principe indigne de la nature humaine, par un principe des plus condamnables, puisque c'est celui-là même par lequel les Mahométans sont ennemis de la religion Chrétienne & les Payens sont Idolâtres. Mais s'ils ont examiné & qu'ils se soient bien trouvés de cet examen, de quel front trouveroient-ils mauvais que les autres se donnassent une liberté qu'ils se sont donnée eux-mêmes, & qu'ils ne croient pas qu'aucun homme soit en droit de leur interdire ?

Que répondre à cela ? Dira-t-on qu'à la vérité il est permis d'examiner, qu'il est même nécessaire, mais à condition qu'on examine bien ; Que c'est un droit dont on est dans



l'obligation de faire usage, mais que ceux qui se trompent en abusent. Je ne fais s'il est toujours permis de juger de l'application par le succès, mais quand on accorderoit tout cela, à quoi cette conclusion meneroit-elle? Celui qui en examinant croiroit avoir trouvé la vérité, se trouveroit-il par-là en droit de reprocher aux autres la témérité & la nonchalance de leurs examens? Mais les autres le trouveroient impertinent de leur faire ces reproches, qu'il mérite, diroient-ils, autant & plus que qui ce soit, puisque c'est lui qui se trompe, & qui par conséquent a mal examiné, de sorte que le sens commun dicte que le meilleur est de s'abstenir mutuellement d'une censure qui ne sauroit jamais finir, puisque chacun se trouveroit également en droit de la faire à tous les autres.

XII. Mais enfin on ne sauroit nier que la liberté qu'on se donne de penser, ne soit suivie de bien des inconvénients. Aussi je ne le nie point, & je sens cette triste vérité autant que qui que ce soit. On se partage en différens sentimens; on s'évapore en conjectures que l'on publie souvent avec indiscretion; on fait pis, on les soutient avec aigreur, on s'empporte contre ceux qui ne veulent pas en tomber d'accord; on fait passer pour très-important, & quelquefois pour capital, ce qu'on peut ignorer en toute sûreté; & dans cette prévention, on damne sans miséricorde ceux que l'on voit dans d'autres sentimens que ceux où l'on est. Ces disputes allarment les bonnes gens, elles les scandali-

sent & les jettent dans de tristes scrupules. Les mauvais cœurs au contraire s'en font une fête. Ils prennent occasion de-là de se jeter dans le doute, & de regarder ce qu'on appelle religion comme un amas d'incertitudes.

Il seroit bien à souhaiter que l'on pût apporter du remède à des inconvénients dont les suites sont affreuses. Quoique je n'aie rien lu dans ce VII. Article de la Sect. II. où nous sommes maintenant parvenus, dont je ne fusse déjà très-informé, cette lecture n'a pas laissé de me donner bien de la mortification, & je connois des gens qui se sont imaginés que notre Auteur avoit tout-express affecté cette longue énumération des mésintelligences qui regnent parmi les théologiens, pour inspirer à ses lecteurs du dégoût pour la théologie & pour la religion. Ce jugement pourroit être téméraire; la suite nous apprendra peut-être s'il a quelque fondement.

Mais le mal est fait, & de plus si connu qu'il seroit désormais inutile de vouloir le déguiser. Les dissensions des théologiens ont tant fait de bruit, qu'on se flatteroit en vain d'en pouvoir dérober la connoissance au Public. On se tromperoit du tout au tout, si l'on se promettoit d'y remédier en leur imposant silence, & en leur ordonnant de n'avoir d'autres idées que celles qu'on trouveroit à propos de leur prescrire. L'exécution de ce projet n'est pas possible, & quand elle le seroit, elle opposeroit à un mal un remède pire que le mal même.

Que diriez-vous, Monsieur, si je vous

prouvois que la liberté de penser, bien entendue, est elle-même le moyen le plus propre de prévenir tous les inconvéniens qu'on lui attribue, & qui en paroissent naître ?

Quand des personnes raisonnables soutiennent qu'il seroit très-injuste & très-tyrannique d'interdire aux hommes la liberté de penser, ils sont infiniment éloignés de prétendre qu'on ne doit point se mettre en peine sur ce qu'il faut croire, que chacun peut, sans scrupule, donner essor à son esprit, & se faire un système à son gré. Ils posent au contraire pour principe que la connoissance de la vérité, & l'attachement à la vertu sont les plus grands de tous les biens ; qu'il faut s'appliquer de tout son cœur à découvrir la vérité & à s'en assurer, & que pour cet effet on doit apporter tout le soin imaginable pour mettre dans ses idées l'ordre & l'évidence, afin de ne chercher à connoître que ce qu'on est à portée d'entendre, & de ne décider que sur ce qu'on entend. Chacun doit être cet à égard un juge sévère de soi-même, mais pour ce qui est des autres, il en faut laisser le jugement à Dieu, lui seul est capable de connoître exactement, & de peser au juste, suivant sa sagesse & sa miséricorde, ce qu'on a eu de talens, de courage, & d'application, avec ce qu'on est venu à bout de connoître, & ce en quoi l'on s'est mépris. Si on laissoit ainsi à Dieu le jugement de vérité qui appartient à lui seul, & si on se bornoit au jugement de charité qui nous convient, & que chacun regardât ceux qui pensent, sur quel-



que sujet, autrement que lui, comme des gens qui ont fait ce qu'ils ont pu pour s'instruire, & qui peut-être, par rapport aux circonstances où ils se sont trouvés, ont usé de plus de précautions, que d'autres qui ont mieux réussi, parce qu'ils ont été plus heureux; il est déjà visible que, par-là-même, on préviendrait le scandale des disputes, c'est-à-dire les aigreurs & les éclats qui les accompagnent ordinairement. Mais je dis de plus que les disputes cesseroient elles-mêmes & que peu à peu on parviendrait à s'entendre & à penser les uns comme les autres. Il y a trois sortes de personnes qui se trompent & publient leurs erreurs. Il y a des hommes à qui la vérité est, peu s'en faut, indifférente, & qui, ne craignant point de s'égarer, ont une indulgence infinie pour tout ce qui leur vient dans l'esprit & hazardent leurs conjectures sur les preuves les plus légères. Pourvu que ces gens là n'aient pas pour eux la voie de l'autorité & de la contrainte, leurs erreurs ne sauroient faire du mal: elles sont trop faciles à réfuter.

Mais il y en a aussi qui aiment la vérité de tout leur cœur, & la cherchent de la meilleure foi du monde, mais qui, avec cela, ne laissent pas de se tromper quelquefois, par l'influence de quelque ancien préjugé; ou de quelque foible, qui ne leur est pas assez connu! qui quelquefois par lassitude, quelquefois par trop de feu, donnent dans des idées & dans des conclusions qui ne sont pas assez exactes.

XIII. Si l'amour de la vérité inspiroit à ces gens-là assez de modération & de docilité pour permettre aux autres, sans aucune contrainte, & sans aucune impatience, & leur demander même un libre & sincère examen de leurs pensées; & que ceux-ci de leur côté eussent assez d'amitié & de politesse pour n'examiner qu'avec toute la douceur & toute la circonspection imaginable, ils découvriraient presque toujours, que, quand on ne s'accorde pas, il y a plus de différence dans le *langage* que dans les *idées*, & que la manière de penser diffère plus que le fond même des pensées; quand un homme aime la vérité de bonne foi, il ne lui arrive pas de la perdre absolument de vue, & l'erreur ne fait jamais chez lui qu'une partie de sa pensée, l'autre se trouve vraie, & c'est sous l'ombre même de cette partie vraie que l'erreur se couvre & s'insinue. Lorsque deux amis de la vérité tombent dans des conclusions opposées, il arrive pour l'ordinaire que chacun d'eux a vu une partie de cette vérité qu'il aime, & que s'ils réunissent ce qu'ils ont vu, ils se corrigeront l'un l'autre sur ce qu'ils croyoient voir, mais qu'ils n'avoient pas aperçu assez nettement.

L'Article VII. où nous en sommes me fournit autant d'exemples que de pages, tous faits exprès, ce semble, pour éclaircir ce que je viens de vous dire. Je me bornerai à un seul, par où vous pourrez juger des autres. L'Auteur oppose l'Archevêque de Dublin à celui de Cantorbery. Le premier dit dans l'un de

ses sermons: „ Aucun homme ne peut prétendre de pouvoir ignorer ce que justice, bonté, & vérité sont en Dieu, sans être atteint d'une espece de folie. En effet, si nous ignorons cela, il nous est indifférent que Dieu soit bon ou qu'il ne le soit pas; & en même temps il nous est impossible de l'imiter dans cet attribut; car une personne qui veut imiter quelque chose fait ses efforts pour se conformer, en quelque maniere, à ce qu'il connoît dans le modele qu'il se propose, & il doit nécessairement avoir quelque idée de ce à quoi il desire de se rendre semblable. Si donc nous n'avons aucune notion certaine & assurée de la bonté, de la justice, & de la vérité de Dieu, nous n'aurons aucune connoissance de son Etre: & la religion qui consiste à l'imiter, sera entièrement anéantie. (p. 63, 64.). „

L'autre s'exprime ainsi dans un sermon sur la prédestination:

„ La plus vive peinture que nous puissions nous faire de Dieu est infiniment éloignée de ce qu'il est véritablement; la sagesse, l'entendement, la miséricorde, la présience, la prédestination, & la volonté, sous lesquelles les perfections de Dieu nous sont représentées, ne doivent pas être proprement entendues selon le sens de ces paroles. De plus la justice & la vertu, avec les autres Attributs que nous nous représentons en Dieu, ne sont pas la même chose que cette justice & cette vertu, &c. que nous attribuons à l'homme; mais elles sont d'une nature si



différente & tellement au-dessus de tout ce que nous pouvons nous imaginer, qu'il n'y a pas plus de ressemblance entre ces perfections Divines & celles qui sont propres aux hommes, qu'il ne s'en trouve entre nos mains & la puissance de Dieu." (p. 64, 65.).

Si on se contente de lire ces paroles en courant, ces deux Savans paroîtront aussi opposés dans leurs sentimens, que si l'un disoit d'une figure, c'est un cercle, & l'autre c'est un triangle. Cependant je m'en vais vous faire voir qu'à peine le sont-ils, & que, quand ils le seroient, leur opposition ne tire à aucune conséquence. Nous donnons à Dieu l'éloge d'infiniment sage, quand nous le considérons comme l'Auteur d'une infinité d'ouvrages, dont l'ordre & la structure nous ravit d'autant plus en admiration, que nous les connoissons plus distinctement. Nous lui donnons l'éloge d'infiniment bon, quand nous le considérons comme la source d'une infinité de douceurs qui contribuent à notre félicité.

Tillotson & King parlent l'un & l'autre de Dieu dans ce sens; le louent, & l'adorent à ces deux égards. Nous sommes appelés à faire en sorte que notre conduite porte les caractères de cet ordre & de cette bénéficence que nous reconnoissons dans celle de Dieu. De côté & d'autre on en conviendra. C'est-là notre règle. Qu'il y ait en Dieu une perfection qui est la source de cet ordre admirable qui règne dans l'Univers, Tillotson le pose en fait, & King ne le nie pas. Que ce que nous appellons en Dieu sagesse & bon-

té n'ait quelque analogie avec ce que nous appellons dans les hommes sagesse & bonté, & plus d'analogie qu'il n'y en a entre ce que nous appellons dans l'homme, désordre & indifférence, il est impossible de le nier. Que la sagesse & la bonté de Dieu ne ressemblent à la sagesse & à la bonté de l'homme qu'autant & à proportion que l'infinité élévation de sa nature au-dessus de la nôtre le permet, Tillotson en conviendra & c'est la pensée de King. Il y a une infinité de contestations sur lesquelles on pourroit ainsi se rapprocher si on le vouloit. Mais il semble qu'on aime à s'éloigner: on se fuit autant qu'on peut, on exagère de légères différences & on les fait passer pour monstrueuses: un zèle impatient ne peut souffrir la moindre diversité dans les expressions, il faut se résoudre à soutenir toute l'impétuosité de sa vertu favorite, qu'il substitue à celle de la charité; la vanité & l'esprit de parti qui font les aiguillons d'un zèle emporté, transforment en objets d'horreur jusqu'aux projets de paix & de réconciliation.

On ne fauroit disconvenir que l'article de l'éternité des peines ne soit un des plus intéressans de la religion, & c'est pour M. \*\*\* un affreux sujet de scandale de voir les théologiens divisés sur un point de cette importance. Mais qu'on ne s'échauffe point, qu'on cesse de se charger de soupçons injurieux & qu'on ne débute point par se regarder de travers; la contestation tombera.

L'Ecriture Sainte s'exprime sur ce sujet en des termes qui donnent lieu de craindre l'éternité des peines; c'est de quoi tout le monde convient.

Il est de la prudence de s'éloigner du vice, avec autant de soin que s'il devoit être infailliblement suivi de ces peines, qui, pour le moins, y paroissent attachées; c'est le parti le plus sûr, & il faut être insensé pour ne le prendre pas.

Mais enfin, dira un subtil raisonneur, à force de méditer, j'ai découvert que ces peines tant redoutées auront pourtant une fin: si je l'avois su plutôt, je me serois conduit tout autrement. Pendant que j'ai cru que le maître de l'Univers seroit éternellement sévère aux pécheurs impénitens, je me suis cruellement gêné pour lui obéir, mais il est tems que ma contrainte finisse, puisque mes peines finiront. Puisque Dieu est assez bon pour mettre une fin à ces châtimens, je ne me contraindrai plus pour lui plaire, je vivrai au gré de mes desirs, & si par-là je l'offense, ma punition finira & je la verrai suivie d'une heureuse éternité.

Un homme qui se moque ainsi de Dieu, & qui abuse ainsi de sa bonté pour l'outrager avec plus d'insolence, n'a-t-il pas tout lieu de craindre que ces peines qu'il méprise, parce qu'elles finiront, ne soient pour lui sans aucune fin? Si quelqu'un mérite d'être trompé dans ses projets, c'est sans contre-dit, celui qui dit dans le fond de son cœur: „ Je vais m'abandonner à la licence, à l'in-



„ famie, à l'injustice, & à l'ingratitude la  
 „ plus noire, puisque tous les maux que ma  
 „ conduite criminelle pourra m'attirer fini-  
 „ ront & feront place à une éternelle paix.”

Il n'y a que des insensés qui s'abandon-  
 nent à une sécurité si peu fondée, & que  
 peut l'idée de l'éternité des peines sur des  
 insensés résolus d'en courir les risques?

Si les Théologiens changeoient une fois  
 cet esprit d'emportement contre un esprit  
 de douceur, de modération, de politesse &  
 de tranquillité, entre une infinité d'avantages  
 qu'on en retireroit, en voici un qui mérite  
 bien d'être compté, & qui fait à notre sujet;  
 c'est qu'il y a une troisième espece de gens  
 qui errent, & que les errans de cette troi-  
 sieme espece, au lieu qu'ils font beaucoup de  
 mal, n'en pourroient plus faire. Les Athées,  
 les Déistes, en un mot les Libertins, de  
 quelque genre qu'ils soient, n'ont qu'à écri-  
 re pour se faire des sectateurs, parce que le  
 cœur très-corrompu de la plupart des hom-  
 mes se range incontinent dans leur parti, &  
 prête à leurs raisons une force qu'elles n'ont  
 point. Mais sans les dissensions des Théolo-  
 giens qu'auroient-ils à dire? Or pour les exa-  
 gérer ils n'ont pas besoin d'inventer un nou-  
 veau langage; ils n'ont qu'à adopter celui  
 des Théologiens eux-mêmes, pour présenter  
 la religion si hérissée d'épines & de contra-  
 dictions, qu'on se félicite de la mépriser,  
 dès qu'on en juge par les portraits qu'ils en  
 font.

XIV. Le reste de la Section II. contient  
 une

une preuve de ce que je dis, cette lecture a frappé, a ébranlé bien des gens; & les cœurs assez gâtés pour n'attendre plus qu'un prétexte plausible pour secouer le joug de l'Evangile, dont ils ne pouvoient s'accommoder, n'auront pas manqué de profiter d'un long & confus entassement de disputes, pour en conclure avec un extrême plaisir & avec la précipitation & la hardiesse de l'Auteur, qu'il n'y a plus de fonds à faire sur le texte du Nouveau Testament; & si M. \*\*\* en qualité de bon citoyen du Monde en général, & en particulier de la Grande-Bretagne, a eu en vue d'augmenter, dans sa patrie & ailleurs, le nombre des gens qui veulent vivre sans principes, c'est-à-dire des scélérats, il a de quoi se féliciter; il a réussi sur plusieurs. Mais quelle conquête! Ceux qu'il a gagnés sont des gens qui cherchoient à se rendre, & qui se sont rendus sans examen, contre le principe qu'il fait d'abord profession de vouloir établir. Je ne lui envie point sa conquête; des disciples d'un si mauvais caractère ne sauroient faire plaisir qu'à un maître qui fait gloire de leur ressembler. Je vous avoue que je suis fâché de voir une aussi bonne cause, que celle du droit d'examiner, soutenue par un Auteur qui semble affecter les sophismes & l'embarras; mais je me console par la pensée que sa manière d'écrire fait honneur à la religion. Un Auteur, qui prend en main les droits de la raison contre ceux qui prétendent qu'elle doit se soumettre à leur autorité, devroit, ce semble, pour faire

sentir la bonté de sa cause, raisonner avec une extrême exactitude & une parfaite circonspection. Il le feroit sans doute, si ce qu'il se propose d'établir étoit susceptible d'exactitude & de justesse, mais les droits de la raison ne sont chez lui qu'un prétexte; le libertinage est son but & son véritable sujet, voilà où il tend, & voilà où l'on ne peut aller que par des détours & des sophismes.

XV. Parcourez, je vous prie, ce qu'il dit depuis la page 72. jusques à la fin de cette section. D'abord il rapporte les paroles de Taylor qu'il cite respectueusement comme si c'étoient tout autant d'oracles.

Ce religieux Prélat nous dit 1. qu'il y a une infinité de passages dans les Ecritures qui contiennent en eux de grands mystères, mais qui sont enveloppés d'un nuage si épais, obscurcis d'ombres si impénétrables, relevés par des expressions si sublimes, enrichis de tant d'allégories & d'ornemens de Rhétorique, si profonds en matière, & si obscurs & embarrassés par la manière dont le sujet est quelquefois déguisé, qu'il semble que Dieu ait eu le dessein de nous les donner pour exercer nos esprits, nous convaincre de notre incapacité; nous faire supporter charitablement les uns les autres sur le fait de la religion, & nous humilier en nous-mêmes, plutôt que pour y régler notre croyance & les articles de notre foi. 2. Qu'il y a tant de milliers de copies des Ecritures, qui ont été écrites par des personnes de partis & d'opi-



nions si contraires, de tempéramens & de génies si opposés, d'esprits si différens en habileté & en foiblesse, qu'on reconnoît une grande variété dans le Vieux & le Nouveau Testament par la seule lecture qu'on en fait.

3. Qu'il se rencontre en plusieurs endroits de l'Ecriture un double sens, qui est tantôt littéral, & tantôt spirituel; & qu'il faut encore subdiviser: car le sens littéral est ou naturel ou figuratif; & le spirituel est quelquefois allégorique, & quelquefois analogique; d'autrefois même une phrase comprend plusieurs sens littéraux.

4. Que plusieurs endroits de l'Ecriture renferment de grands mysteres & des points de la dernière importance, & qui sont cependant écrits d'une telle manière qu'on n'a aucune marque certaine à laquelle on puisse reconnoître si le sens doit être pris à la lettre ou figurément.

5. Qu'il s'en trouve quelques autres qui sont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles, des raisons & sur des sujets qu'on croiroit être les mêmes en apparence, & qu'il faut cependant expliquer en un sens tout différent.

6. Qu'on lit certains passages de l'Ecriture qui renferment de si grands mysteres, qu'il n'y a que des personnes très-spirituelles qui puissent en avoir l'intelligence.

7. Qu'il arrive dans l'Ecriture la même chose que dans toutes les Sciences, dont les systèmes sont exprimés d'une manière susceptible de plusieurs explications; & soit parce que le sujet est compris sous des termes trop généraux, ou parce que l'esprit humain est rem-

pli d'une infinité d'idées diverses, elle présente à la pensée de différentes personnes, & même d'une seule, des choses tout-à-fait dissemblables, quelquefois contraires & souvent remplies de variétés : ce qui est si ordinaire à l'Ecriture, que s'il ne s'agissoit pas d'une chose aussi sérieuse & aussi sacrée, il y auroit dequoi divertir sa pensée, en voyant à combien de desseins différens on peut faire servir un même passage. 8. Que la maniere dont les livres sacrés sont écrits est telle, que la liaison & la suite de leurs parties ne peut nous servir à avoir une connoissance certaine du sens qu'elles renferment, car lorsqu'elles mettent en avant deux ou trois sujets, qui sont comme les antécédens de ce qu'on en doit inférer, quelle certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y fait est juste, & que la conséquence qu'on en tire répond aux prémisses? Ainsi ce n'est pas le moyen de trouver le sens de l'Ecriture, que de le chercher dans l'enchaînement de certains passages, dont l'un ne dépend point de l'autre, & qui présentent à la pensée des choses d'une nature différente de ce qu'on avoit lu dans le passage précédent. 9. Que la comparaison des passages pourroit être à la vérité un grand moyen de fixer le sens de l'Ecriture, mais ce savoir-faire demande une capacité si étendue que les plus habiles Théologiens n'ont pu s'empêcher de varier, ou dans les paroles, ou dans le sens, d'altérer les circonstances, & de changer les termes : d'où l'on peut conclure avec raison

qu'il n'y a rien au monde, dont les étourdis puissent faire un plus méchant usage: puisque ceux qui y apportent le plus de précaution sont si sujets à se tromper; en un mot, qu'il y a de quoi arrêter & embarrasser l'esprit le plus intelligent. 10. Qu'on croit pouvoir exposer les Ecritures par l'analogie qu'elles ont avec la raison. Mais comme il faudroit pour cela que les hommes eussent un intellect universel muni de principes infaillibles par lesquels chacun pût prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y auroit du rapport; cette manière de raisonner est aussi sujette à l'illusion qu'aucune autre. Car il en est de la raison comme du goût des hommes, &c. 11. Qu'il y en a d'autres qui espèrent expliquer l'Ecriture par l'analogie de la foi: prétention chimérique, moyen aussi variable que la droite & la gauche d'une colonne. 12. Qu'enfin on s'imagine avoir beaucoup fait pour l'interprétation des Ecritures en consultant les originaux: comme si la difficulté étoit uniquement dans le langage, & non dans le sens; la confrontation de l'original ne sert pas plus à trouver aujourd'hui le véritable sens, que dans la première Eglise, où les traductions de la Bible varioient à l'infini, ne s'en trouvant pas une qui fût semblable à l'autre. (p. 72-75.)"

Si Taylor a eu raison, il faut se soumettre aveuglément à l'autorité de ses conducteurs, la raison ni l'Ecriture ne peuvent nous servir de guides. De quel poids est donc cette citation pour établir le droit d'e-



xaminer ? D'aucun ; car si Taylor a raison, c'est un droit inutile ; mais elle peut servir à conduire au Pyrrhonisme, & à se donner pleine licence dans sa maniere de penser, & c'est à ce but que l'ouvrage de Mr. \*\*\* se rapporte. Ce qu'il dit de Taylor serviroit à l'établissement de son système, si Taylor méritoit d'être cru sur sa parole. Mais tout ce qui, dans cette longue citation, va à rendre inutiles les secours qu'on peut tirer de la raison & de la révélation pour s'assurer de ce qu'il est nécessaire de croire & de faire, tout cela se peut nier aussi hardiment qu'on l'avancé.

Mr. \*\*\* s'en est sans doute apperçu ; & voilà pourquoi il essaie de prévenir son lecteur sur le compte de cet Evêque. Il a écrit, dit-il, une défense du droit divin de l'Episcopat. Il a enduré courageusement des souffrances pour l'Eglise Anglicane & pour la famille Royale pendant les guerres civiles.

Cet auteur qui dans la suite entreprendra de nous prouver, par des raisons soutenues d'un grand nombre d'exemples, que la vertu est la suite naturelle de la *Liberté de Penser*, & qu'elle marche de compagnie avec la probité, apparemment n'avoit pas encore pensé à cet article qu'il nous donne dans la suite, quand il écrivoit celui-ci ; car il y renonce trop visiblement à la sincérité, la première des vertus & la base de toutes les autres. Lui qui paroît si éloigné de goûter les Atterburys & les Sacheverels, défenseurs zê-

lés de la haute Eglise, lui qui paroît en tant d'endroits si scandalisé des hauteurs du Clergé & de son esprit de domination, parle-t-il comme il pense quand il relève l'habileté de Taylor, & qu'il tâche de lui concilier de l'autorité, parce qu'il a entrepris la défense du droit divin de l'Episcopat? Un homme qui fait le moins du monde usage de sa raison, peut-il regarder comme une preuve de l'habileté d'un homme, en matiere de Théologie, & de la justesse de ses idées, le zèle qu'il a marqué pour un certain parti, fut-il même celui de la justice? On peut prendre le bon parti par tant d'intérêts, que ce choix n'est pas même une preuve sûre de droiture & de probité, & quand il le feroit, on peut être bon citoyen à de certains égards, & raisonner très-mal sur la Théologie.

Mais notre Auteur a intérêt de faire valoir les paroles de Taylor: voilà pourquoi il nous le donne pour un religieux Prélat, *Il y a, dit ce religieux Prélat, &c.* Relisez je vous prie, le premier de ces articles. Quand je reconnoîtrois dans l'Ecriture des passages enveloppés d'une épaisse obscurité, je nierois hautement qu'il y en eût une infinité, je nierois encore plus qu'ils fussent relevés par des expressions sublimes, enrichies de tant d'allégories, & d'ornemens de Rhétorique, si obscurs & impénétrables par la maniere dont le sujet y est quelquefois déguisé, qu'il semble que Dieu nous les ait donnés, plutôt pour nous convaincre de notre incapacité, & nous humilier par-là, que de nous apprendre

ce que nous devons savoir, ce que nous devons croire & faire pour lui plaire. Cette affectation de Rhétorique, d'Allégorie, de déguisement, d'énigme, est indigne de la sagesse & de la bonté de Dieu. Grande merveille si Dieu fait faire jetter sur le papier des expressions que les hommes ne sauront pas bien entendre, & qu'ils ne devineront qu'imparfaitement. Sa bonté qui, par la révélation, a voulu suppléer à la foiblesse de notre raison, auroit admirablement réussi, en remplissant sa parole d'énigmes où l'on ne voit goutte, & dont le but n'est pas de nous apprendre quelque chose. Quand vous interprétez l'Ecriture, prenez pour règle le bon sens, & la simplicité; aidez-vous encore de la connoissance des langues, dans lesquelles elle a été écrite, vous n'y trouverez rien de ce que Taylor étale avec tant de pompe, & tout son étalage ne vous paroîtra plus qu'un trop hardi galimatias. Mais quand, prévenus de mille erreurs, & de mille suppositions sans fondement, nous cherchons dans l'Ecriture Sainte nos subtilités & nos écarts métaphysiques, quand nous y cherchons des preuves aux systèmes de notre vanité & de nos intérêts; quand nous y cherchons nos types, & nos prédictions arbitraires, ou plutôt nos songes & nos imaginations, alors il faut bien prêter à la lettre, & lui faire violence à l'aide de la Rhétorique & des allégories. Il faut bien y reconnoître des sens cachés & des obscurités profondes, quand on veut lui faire dire ce qu'el-



le ne dit point. Assurément Taylor y avoit cherché, y avoit supposé ce qui n'y est pas; voilà pourquoi il l'avoit trouvé différente de ce qu'elle est.

Celui qui supposeroit que le secret de la pierre philosophale est renfermé dans plusieurs endroits de l'Ecriture Ste. seroit bien obligé de reconnoître que ce mystere y est déguisé sous des figures de Rhétorique & sous des allégories dont le sens seroit impénétrable à toute autre personne qu'à des gens illuminés par une grace particuliere. Mais on y cherche quelquefois des mysteres qui n'y sont pas plus que la pierre philosophale. Ce n'est pas pour nous amuser par des chimeres, que Dieu nous a honorés d'une révélation, c'est pour nous instruire de ce qu'il nous importe de savoir pour bien vivre & pour bien mourir.

St Pierre reconnoît bien qu'il y a dans les Epîtres de St. Paul des choses difficiles à entendre; mais il reconnoît aussi qu'elles ne peuvent jetter dans l'erreur que des ignorans prévenus de mauvaises dispositions. Tout leur effet sur des esprits peu exercés, mais d'ailleurs sages & modestes se réduit à leur faire avouer qu'ils ne les entendent pas. Mais il s'y trouve un grand nombre d'autres endroits à la portée de tous, & voilà pourquoi St. Pierre en recommande la lecture. Un homme sage se regle sur ce qui est clair & ne décide pas sur ce qui lui paroît obscur. Dieu n'exige point de nous de telles décisions, & le bon sens les défend; c'est assez que nous

ne néglignons pas de nous instruire par mépris & par indifférence pour la lumière de la vérité. Celui qui décide sur ce qu'il n'a pas bien entendu, ne craint pas assez de se tromper & par conséquent n'aime pas assez la vérité. Celui qui, satisfait d'avoir appris ce qui est de plain pied, ne se met pas en peine d'aller plus loin, & ne fait aucun effort pour se rendre capable d'acquérir plus de connoissances, se plaît trop dans les ténèbres & ne connoît pas le prix de la lumière. Il y a un sage milieu entre ces deux extrémités, qui est de travailler à s'éclairer de plus en plus, mais de travailler avec circonspection en comptant toujours qu'on recule quand on se trompe, & qu'on prend l'apparence pour la réalité.

Quand il ajoute qu'il y a tant de milliers de copies des Ecritures, qui ont été écrites par des personnes de partis & d'opinions si contraires, de tempéramens & de génies si opposés, d'esprits si différens en habileté & en foiblesse, qu'on reconnoît une grande variété dans le Vieux & dans le Nouveau Testament par la seule lecture qu'on en fait, c'est lui qui déploie sa Rhétorique pour bâtir sur des chimères une conclusion d'une fausseté palpable. Nous verrons bien-tôt que les fautes des copistes, qu'on fait sonner si haut, se réduisent à rien, & ne doivent nous faire aucun embarras.

Il s'en rencontre, continue-t-il, en plusieurs, &c. (Relisez l'article 3.)

Il y a des gens dont l'imagination féconde

en écarts a enfanté toutes ces rêveries; mais ce sont des rêveries; on ne sauroit prouver que l'Ecriture soit un livre ainsi écrit à double & à triple entente. Quelques Philosophes Payens se sont avisés de joindre ces sens allégoriques au littéral, pour sauver les extravagances de leurs Poëtes. Mais tout homme qui, au lieu de se rendre aveuglement à l'autorité des commentateurs, fera usage de sa liberté de penser, se moquera de ces regles faites après coup, & inventées tout exprès pour pallier quelques obscurités. De quel droit prendroit-on pour principes des regles si arbitraires, quand il s'agit d'expliquer l'Ecriture? Il est bien vrai que sous l'ancienne Oeconomie Dieu avoit trouvé à propos de présenter les choses spirituelles & célestes, sous des images corporelles & terrestres. Qu'on reconnoisse donc ses images, & qu'on admire les justes rapports qu'elles ont avec leurs objets, là où ces rapports sautent aux yeux, j'y consens; mais changer, sous ce prétexte, tout en images, en emblèmes, en allégories, dans le Nouveau Testament, comme dans le Vieux, c'est-là manifestement une de ces intempérances, & de ces excès où se jette l'esprit humain, lorsque son imagination est frappée de quelque idée qui la domine, qu'il s'entête de quelque système, & que méprisant, comme trop simple & trop fade, tout ce qui se trouve dans la route unie du bon sens, il cherche par tout l'extraordinaire & le merveilleux.

Dans le 7. article où il dit ,, qu'il arrive



dans l'Ecriture la même chose que dans toutes les Sciences dont les Systèmes sont exprimés d'une manière susceptible de plusieurs explications, &, soit parce que le sujet est compris sous des termes généraux, ou parce que l'esprit humain est rempli d'une infinité d'idées diverses, elle présente à la pensée de différentes personnes, & même d'une seule, des choses tout-à-fait dissemblables, quelquefois contraires & souvent remplies de variétés: ce qui est si ordinaire à l'Ecriture, que s'il ne s'agissoit pas d'une chose aussi sérieuse & aussi sacrée, il y auroit de quoi divertir sa pensée en voyant à combien de desseins différens on peut faire servir un même passage.

Il charge encore l'Ecriture des défauts qui ne doivent être mis que sur le compte des hommes, à qui il tient uniquement de la mieux entendre; car au lieu de se borner à des idées générales là où les Ecrivains sacrés n'ont employé que des termes généraux, de quel droit substituent-ils des *idées déterminées* à des expressions *vagues*, & imposent-ils aux autres la nécessité d'en déterminer ainsi le sens, lorsqu'on ne peut démontrer la justesse de ces idées, ni par des raisons d'une parfaite évidence, ni par d'autres passages exprès, décisifs & déterminés?

A l'article 8. je n'ai à répondre autre chose si ce n'est qu'il est chargé de faussetés & de calomnies, inventées à plaisir, afin de faire passer l'Ecriture, non seulement pour le plus inutile, mais encore pour le plus ridicule de tous les livres, & supposé qu'il fût divin,

rien ne seroit plus dangereux que sa lecture, puisqu'à tout moment on courroit risque de respecter comme venant de Dieu tout le contraire de ce qu'il auroit enseigné.

Le 9<sup>e</sup>. est une conséquence du huitieme, appuyée de plus par quelques faits d'une fausseté manifeste. Tel est celui-ci : La comparaison des passages demande une capacité si étendue que les plus habiles Théologiens n'ont pu s'empêcher d'altérer les circonstances & de changer les termes." A qui Taylor croit-il s'adresser ? S'imaginer-t-il que sur sa parole, on mettra au rang des plus habiles Théologiens ceux qui se signalent en impudence, & qui sont si éloignés du respect qui est dû à la Révélation, qu'ils ne peuvent s'empêcher d'en altérer les circonstances & d'en varier les termes, afin de l'amener à dire tout ce qu'ils ont intérêt d'y trouver ? Mais, ajoute-t-il, *il n'y a point de livre dont les étourdis puissent faire un plus méchant usage.* Accordons-lui cela. Ce n'est pas pour les étourdis que ce sacré livre est fait ; *si l'Evangile est obscur*, il l'est pour ceux qui veulent bien se perdre : mais pour ceux qui l'étudient de bonne foi, avec simplicité de cœur & dégagés de toutes préventions, dans le dessein d'y puiser des connoissances qui servent de regle à leur conduite, & de fondement à leurs espérances, il n'y a rien de plus faux, que de dire qu'ils n'y trouvent qu'incertitude, & que s'ils se reposent sur quelque sens comme sur le véritable, c'est un pur effet de témérité. Je transcris encore une fois l'article 10.  
 „ On croit pouvoir exposer les Ecritures

par l'analogie qu'elles ont avec la raison. Mais comme il faudroit pour cela que les hommes eussent un intellect universel muni de principes infaillibles par lesquels chacun pût prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y auroit du rapport, cette maniere de raisonner est aussi sujette à illusion qu'aucune autre. Car il en est de la raison comme du goût des hommes."

Je lui demande d'abord, d'où il a tiré ces belles remarques; la Révélation les lui-a-t-elle fournies? Mais il vient d'établir que de quelque côté qu'on se tourne, on ne peut rien tirer de la Révélation, sur quoi on puisse compter sûrement. Est-ce donc la raison elle-même qui l'a conduit à ces réflexions? Mais a-t-il un *intellect universel muni de principes infaillibles*? A-t-il un privilege particulier pour raisonner? Cette maniere de penser n'est-elle point chez lui *sujette à illusion* aussi bien que chez les autres? N'en est-il pas de la *raison comme du goût des hommes*? &c. Ainsi, par ses propres principes, sa maxime est incertaine, & je suis aussi en droit de la mépriser, que lui de la recommander.

Je n'entreprendrai pas ici la défense de la raison contre le pyrrhonisme. Cela m'engageroit sur un seul article d'une citation, à une digression de l'étendue d'un petit Traité. Je me contenterai de ce que vous avez déjà lu dans d'autres ouvrages sur la Religion.

Le penchant des hommes à douter de tout, pour faire périr les vérités de la Religion, avec toutes leurs autres connoissances par un commun naufrage, fait voir qu'il n'y a point



de doute si chimérique, ni d'opinion si absurde, que l'Incrédulité n'adopte pour son intérêt; qu'elle donne du crédit & de la considération à tout ce qui lui est favorable; & que puisqu'elle change la certitude de toutes choses en doute, il ne faut pas s'étonner si en d'autres rencontres elle veut changer les moindres doutes en certitude. (*Abadie Tr. de la vérité de la Rel. Chrét. Liv. I. Ch. I.*)

Remarquez après cela un vrai style de sophiste dans l'obscurité & dans l'équivoque de ces expressions: *Analogie avec la Raison, Intellect universel, Principes infaillibles. Il en est de la raison comme du goût.* A ce langage captieux substituons des termes plus simples, & le sophisme s'évanouira. Nous avons des idées si simples, & si évidentes, & dont les rapports, quand on les compare entr'elles, sont si manifestes, qu'il est impossible de ne les pas appercevoir & de n'en pas convenir, quand on veut bien y arrêter son attention. Telles sont ces vérités: *Deux fois deux font quatre. Le tout est plus grand que la partie.* Un homme qui en use de bonne foi avec soi-même, s'avisera-t-il de rétracter l'acquiescement qu'il a donné à des principes de cette nature, dès qu'on lui représentera qu'il n'a pas un intellect universel, qu'il lui arrive de se faire des illusions, qu'il en est de la raison comme du goût? Quand on ne sauroit que répondre à ces sophismes, on n'en feroit pourtant pas plus ébranlé, qu'un laboureur le feroit de celui-ci: *Le lièvre a des oreilles. Vous avez des oreilles: Donc vous êtes un lièvre.*

Les conséquences qui font des suites de ces Principes dont l'évidence force, & dont la liaison & la nécessité est aussi évidente que les principes mêmes d'où elles découlent; ces conséquences ne doivent-elles pas passer pour autant indubitables que les principes mêmes d'où on les a tirées?

Si donc on peut, par le secours de tels principes & de telles conséquences, établir des regles d'interprétation, restera-t-il quelque doute sur des explications manifestement conformes à ces regles, sous prétexte que l'intellect de l'homme n'est pas universel? C'est-à-dire doutera-t-on que l'on fait quelque chose, parce que l'on ne fait pas tout? Et parce qu'on se fait quelquefois des illusions, lorsqu'on ne juge pas des choses suivant les regles, craindra-t-on de s'être trompé quand on les a évidemment suivies?

Enfin, Monsieur, je vous prie de vous souvenir qu'ordinairement on ne déclame contre la raison que parce qu'on ne la connoît pas. Si Taylor s'étoit demandé ce que c'est que de tomber dans l'inconvénient de ceux qui parlent sans savoir ce qu'ils disent, il auroit d'abord senti que rien n'est plus extravagant que son parallele. Raisonner, c'est décider sur l'évidence des idées. Mais décider par goût, c'est décider par sentiment, & cette espece de sentiment qui porte le nom de goût, n'est pas seulement un effet de l'impression des objets sur nos sens extérieurs; c'est quand la raison ne l'a pas rectifié, un  
résultat

résultat des préjugés, du tempérament, de l'éducation, des habitudes, des passions enfin, & des intérêts qui nous dominent. Quand donc je vois un homme qui assure hardiment qu'il en est de la raison comme du goût, afin de nous enlever avec toutes les lumières que nous en pouvons tirer, toutes celles que la Révélation est capable de nous fournir, je ne fais de quoi je dois plus m'étonner, de sa folie, ou de son mauvais cœur; & je dis de lui: le fou malin s'applaudit en secret de penser que nous n'avons point de règle; semblable à celui qui est charmé de se dire intérieurement: il n'y a point de Dieu; car par où nous en convaincre? Nous n'avons pas un intellect universel, nous sommes sujets à illusion & il en est de la raison comme du goût.

Il y en a d'autres, poursuit-il, qui espèrent expliquer l'Écriture par l'analogie de la foi: prétention chimérique, moyen aussi variable que la gauche & la droite d'une colonne.

Si par une explication de l'Écriture conforme à l'analogie de la foi, il entend une explication qui s'accorde avec toutes les suppositions d'un système par où l'on a commencé ses études, & en faveur duquel on est parfaitement prévenu, je lui abandonne cette règle, que ceux-là mêmes, qui la suivent le plus religieusement, n'oseroient soutenir, quand elle est ainsi énoncée. Mais si expliquer un passage obscur suivant l'analogie de la foi, c'est éviter de lui donner un sens qui combatte celui qui est renfermé dans d'au-



tres passages très-clairs & très-simplement énoncés; rejeter cette regle c'est nier que des principes clairs puissent servir à lever des difficultés qui couvrent un sujet plus obscur.

Ce qu'il dit enfin dans le dernier article sur l'inutilité des originaux est avancé avec une hardiesse dont je n'ai jamais vu d'exemples ailleurs. Vous diriez qu'il a vécu dans les premiers siècles, tant il en parle décidément. Mais nous ferons bientôt évanouir cette difficulté tirée de la différence des originaux & des traductions.

XVI. Un homme de bonne foi & qui aime sincèrement la vérité, auroit beau lire tous les jours cette longue invective de Taylor contre la Révélation & la Religion, l'évidence le rassureroit contre cet entassement de reproches & d'incertitudes, dès qu'il tomberoit, par exemple, sur ces paroles & sur cette importante leçon; la grace de Dieu salutaire à tous les hommes est clairement apparue, pour nous apprendre qu'en renonçant au Monde & aux convoitises du Monde, nous vivions en ce présent siècle sobrement, justement, & religieusement, en attendant la bienheureuse espérance & l'apparition de la gloire de notre Grand Dieu & Sauveur Jesus-Christ. (Tite. 2.).

Il en est de même de celle-ci: la Religion pure & sans tache envers Notre Dieu & Pere, c'est de visiter les veuves & les orphelins dans leurs afflictions, & de se garder de ce Monde sans en être souillé. (Jac. 2.).

Un sens commun, dont la simplicité ne

sauroit être suspecte, fait appercevoir dans ces paroles qu'au lieu de faire consister la religion dans des spéculations subtiles, & qui se renferment dans l'esprit & dans le discours, ce que Dieu demande & à quoi se rapportent toutes les vérités dont il nous a éclairés, c'est d'être attaché aux devoirs de la charité & de la pureté. Toute l'Ecriture est remplie de maximes de cette évidence.

Cela m'a fait penser que quand notre Auteur appelle Taylor un religieux Prélat, il se pourroit bien qu'il lui donne ce titre par ironie. Rien, en effet, n'est plus incompatible avec cet éloge qu'un discours qui va à décourager entièrement les hommes de consulter l'Ecriture & la raison, sur ce fondement que ni l'une ni l'autre ne sauroient nous fournir aucune lumière sûre pour régler ni notre croyance ni notre conduite. Ce qu'il ajoute à sa louange & sur son zèle pour les droits de l'Episcopat, sur sa fermeté pour le parti de la Cour, pourroit bien encore être un nouveau trait de satire contre les partisans de la Haute Eglise, parmi lesquels on peut compter des gens qui ont fait leurs efforts pour établir leur autorité sur les ruines de la Religion.

XVII. Mais quelque vue que M. \*\*\* ait eue, il est toujours vrai que ce qu'il cite de Taylor est très-capable de produire de mauvais effets sur des esprits peu attentifs, & d'y répandre des troubles, qu'il se feroit fait un devoir de prévenir, s'il avoit eu autant à cœur d'apprendre aux hommes à

bien examiner, qu'il a à cœur de les détourner de croire sans examen; car il faut bien remarquer que des principes que pose M.\*\*\* & des faits qu'il sème on peut tirer deux conclusions bien différentes: l'une qu'on ne doit point croire sans examen, ni se rendre sans preuve à l'autorité de ceux qui nous parlent en maîtres, qui nous prescrivent tout ce qu'il leur plaît; l'autre qu'il est très-difficile, en examinant, de parvenir à quelque certitude, & que c'est là un succès qu'on n'a pas lieu de se promettre. La *premiere* de ces conclusions est la suite nécessaire de ses principes, & cet Auteur s'applique expressément à l'établir. Mais pour la *seconde*, il se contente d'en fournir les occasions, il ne la tire point lui-même, il se contente de mettre ses lecteurs, autant qu'il lui est possible, en chemin de la tirer. S'il a écrit dans les vues dont on l'accuse, il n'en va que plus sûrement à son but par cette route détournée; car pour l'ordinaire les hommes prennent plus d'attachement pour les conclusions qu'ils tirent d'eux-mêmes, que pour celles qu'on leur fait tirer, & ils les aiment d'autant plus, qu'ils les regardent comme leur propre ouvrage.

Aussi, Monsieur, comme vous vous en ferez d'abord apperçu, dans tout l'examen que je fais de ce livre, je me partage entre deux soins; l'un est d'établir avec l'Auteur qu'il faut examiner, & l'autre de prouver, peut-être contre lui, qu'il est très-possible de parvenir, en examinant, à connoître au-



tant de vérités , qu'il est nécessaire d'en savoir , pour régler sa conduite & pour tranquilliser son cœur.

XVIII. Après cela on trouve une longue énumération des sentimens qui divisent les Théologiens Anglois & il y entasse pêle-mêle leurs disputes sur des points de Métaphysique , sur des cérémonies & des minuties , avec leurs controverses sur des points de Théologie. Que veut-il conclure de-là ? Est-ce que nous aurions tort de nous soumettre aveuglément à ceux qui ne s'accordent pas , & qu'il est juste au moins d'examiner lequel on doit préférer de tous ces guides différens ? Est-ce qu'au lieu de s'embarrasser de Métaphysique & du Cérémoniel , ou de quelque point de Critique , il faut que chacun s'applique à connoître ce qui est de sa portée & à vivre conformément à ce qu'il entend & à ce qu'il connoît ? Ces conséquences seroient justes , mais ce n'est pas là ce qu'il cherche , il y en a une autre qui lui tient à cœur & à laquelle il va d'une course précipitée. La voici : *Nous ne pouvons plus nous régler sur l'Ecriture que nous avons aujourd'hui.* Je reprends toute la section pour en tirer les preuves sur lesquelles il prétend établir cette conclusion , je n'en trouve que quatre.

1. Ceux qui prétendent que le texte de l'Ecriture s'est conservé dans toute sa pureté , ne sauroient convenir unanimement de son inspiration. Les uns soutiennent qu'il n'y a point de pensée , point de parole qui n'ait

été inspirée; d'autres que les pensées ont été inspirées, mais non pas les paroles; plusieurs, qu'il n'y a d'inspiré que ce qui regarde la foi; d'autres enfin se contentent de dire que ces livres ont été écrits par d'honnêtes gens avec un très-grand soin & beaucoup d'exactitude, mais sans inspiration, ni à l'égard des pensées, ni à l'égard des paroles.

2. Il prétend que le Canon des Livres Sacrés est incertain. Si nous en croyons, dit-il, le Docteur Grabe, le nombre des Livres Sacrés, n'a point été déterminé du vivant des Apôtres, non pas même du tems que Clément écrivit son Epître aux Corinthiens, c'est-à-dire un peu après le martyre de St. Pierre & de St. Paul, & dans laquelle il cite souvent l'Ancien Testament, sans rapporter aucun passage du Nouveau, si ce n'est quelques-uns tirés des Epîtres que St. Paul avoit écrites aux mêmes Corinthiens; d'où on peut inférer, ajoute ce Docteur, que Clément ne croyoit pas qu'ils eussent connoissance d'aucun autre livre que de ces Epîtres. Et on peut raisonnablement croire la même chose de Barnabé & d'Hermas, qui n'ont fait mention d'aucun autre livre du Nouveau Testament, quoique l'un & l'autre ait écrit après la destruction de Jérusalem. (p. 103.).

3. Dans le VI. Siècle le texte des Evangiles a été généralement altéré.

Le Dr. Mill. ne rend-il pas les Ecritures autant douteuses qu'on peut se l'imaginer, en avançant comme il fait qu'il ne se fit aucune collection des Livres Sacrés soit Epîtres

ou Evangiles, que soixante ans après la mort de Jesus-Christ. Cela est très-certain, dit-il, à l'égard des Epîtres, puisqu'il s'éleva dans les siècles suivans, de grandes disputes & beaucoup de doutes dans l'Eglise Apostolique, touchant le nom & l'autorité de leurs Auteurs ; ce qui ne seroit jamais arrivé si quelqu'un des Apôtres, qui ont vécu les derniers, en avoit dressé le canon. On doit avoir la même pensée, poursuit ce Docteur, par rapport aux Evangiles, puisqu'alors on n'étoit pas encore convenu de ne faire la lecture que de ces quatre dans l'Eglise Chrétienne, comme il promet de le prouver plus bas.

Le Docteur Beveridge jette encore plus de doutes dans l'esprit sur le même sujet, en avançant avec une espece de certitude qu'à peine on trouve deux anciens Auteurs, parmi tous ceux qui ont écrit sur les matières Ecclésiastiques, qui soient d'accord sur le nombre des Livres Canoniques. Il dit ailleurs que personne ne peut ignorer que quelques-uns des livres des Apôtres, & qui sont véritablement canoniques, ont été révoqués en doute dans les trois premiers siècles du Christianisme. (p. 104 - 106.)

Dans la Chronique de Victor de Tmuis, Evêque d'Afrique, on lit ces termes : sous le Consultat de Messala, & par le commandement de l'Empereur Anastase, les Saints Evangiles ont été corrigés & réformés, se trouvant avoir été écrits par des Evangélistes qui étoient des idiots. (p. 108.)



4. La prodigieuse quantité de leçons différentes recueillies par ce Docteur ( Mill ) doit naturellement remplir l'esprit de doutes & de soupçons, & ne promettre rien de certain de ces livres qui sont donnés à lire en tant de différentes manieres, & qui varient si fort non seulement à chaque verset, mais encore à chaque partie d'un même verset. Le Pere Morin a prouvé la dépravation du texte grec, parce qu'il y avoit trouvé tant de diverses leçons dans les copies manuscrites de Rob. Etienne; ce qui à la vérité affoiblit beaucoup l'autorité de ce texte: mais quel triomphe pour les Papistes, quand ils verront que le nombre de ces leçons différentes a été si prodigieusement augmenté par le Dr. Mill & par le long supplément qu'on y a ajouté? Mais quoi qu'il en soit, la cause des Protestans ne reçoit pas peu de préjudice, de ce que ce Docteur dit avec tant d'assurance, qu'il y avoit un grand nombre d'endroits corrompus & falsifiés; presque dès le commencement du Christianisme & du tems même des Apôtres. ( p. 105, 106. ).

C'est-là sa dernière preuve tirée des différentes leçons qui montent à un nombre prodigieux, si on consulte les anciens exemplaires.

Il enchasse ces quatre preuves dans une longue liste d'autres considérations, afin que son lecteur, étonné, lassé, fatigué, se rende plus aisément.

Je m'en vais vous faire voir, clair com-

me le jour, que ces difficultés d'où il conclut si hardiment que l'on ne peut point compter sur l'Ecriture, ni la prendre pour regle sûre, sont incapables d'ébranler un esprit tant soit peu attentif.

Pour lever la première de ces difficultés, & lui ôter toute sa force, je raisonnerai du plus au moins. Je prendrai pour principe la dernière hypothèse, c'est celle qui suppose le moins, & cependant elle suffit pour renverser la conclusion que j'examine. Nous avons plus d'un ouvrage qui établit la vérité de l'histoire de l'Evangile. Des savans ont démontré qu'on ne peut, sans s'aveugler volontairement & se crever, pour ainsi dire, les yeux de l'esprit, soupçonner qu'elle est supposée. Il y a eu effectivement un *Jésus* qui a fait des miracles, & qui a annoncé aux hommes la doctrine que les Chrétiens reconnoissent pour regle; je ne transcrirai pas leurs preuves; les livres, d'où je les tirerois, sont dans les mains de tout le monde. Puisque Dieu a voulu autoriser par des miracles, comme par le sceau de sa Toute-puissance, les premiers Prédicateurs de l'Evangile, l'idée de sa sagesse & de sa bonté nous engage à conclure qu'il a choisi, pour l'annoncer, des hommes qui eussent assez de bonne foi & d'attention pour enseigner aux hommes ce qu'ils avoient appris, sans l'altérer en quoi que ce soit, & que si leurs dons naturels n'avoient pas été suffisans pour un tel effet, il les auroit élevés, miraculeusement, au dessus de leur état natu-

rel, autant qu'il étoit nécessaire. D'ailleurs les instructions qu'ils nous donnent, pour être le fondement de nos espérances & la regle de nos mœurs, ne sont point assez embarrassantes, ni assez subtiles, pour craindre que celui qui en a une fois compris le sens, se méprenne en les rapportant, de sorte que la différence des hypothèses sur la manière de l'inspiration, ne sauroit empêcher de conclurre que nous devons prendre les instructions des Apôtres pour regle de nos sentimens & de notre conduite; c'est une conclusion qui se tire de chacune de ces suppositions & qui coule évidemment de celle-là même qui resserre le plus l'inspiration.

Mais sommes-nous bien assurés que leurs instructions soient parvenues jusques à nous, telles qu'ils les ont données à leurs premiers disciples? *Le canon des Ecritures n'a pas été dressé du temps des Apôtres.* Cette difficulté ne peut embarrasser que des gens qui s'imagineroient que les 27 livres qui composent ce que nous appelons le Nouveau Testament, forment tellement l'objet complet de notre foi, que s'il nous en manquoit un, elle seroit imparfaite & qu'il lui manqueroit une 27 partie. Ce ne sont pas les livres, ce ne sont pas les versets & les mots qui fondent notre foi, ce sont les choses que ces livres nous apprennent, & on seroit Chrétien quand même on ne sauroit que ce qu'un des Evangélistes nous a laissé par écrit. *Toutes les Eglises n'ont pas reçu en même tems - ce sacré Livre;* que conclure de-là? Qu'on étoit sur



ses gardes pour ne se tromper point. Or si on examinoit dans ce tems-là, on ne s'est pas trompé sur des faits, dont l'examen étoit facile, puisqu'il rouloit sur des faits contemporains à ceux qui les examinoient.

La définition que l'Auteur donne, dès l'entrée de son discours, de la liberté de penser, m'avoit fait croire que ce mot signifioit chez lui, *le droit d'examiner avec circonspection dans la crainte de se tromper*. Mais la maniere dont il trouve à propos de raisonner, me découvre qu'il n'a débuté par une si sage définition, que pour s'insinuer dans l'esprit de ses lecteurs & s'acquérir leur confiance, pour les tromper plus aisément. La liberté de penser, de la maniere dont il en use, c'est une liberté de penser à la légère, de conclure avec précipitation, & d'adopter une opinion ou une autre, suivant qu'on la trouve de son goût. Quatre lignes qu'on a trouvées dans un seul Auteur lui suffissent pour renverser ce qu'on a cru depuis dix-sept siècles. „ Dans la Chronique de Victor de „ Tmuis, Auteur très-obscur, on lit que „ sous le Consultat de Messala & par le „ commandement de l'Empereur Anastase, „ les saints Evangiles ont été corrigés & „ réformés, se trouvant avoir été écrits par „ des Evangélistes qui étoient des idiots.”

Tout homme qui se croit obligé de suivre quelque ordre dans ses pensées, & quelque regle dans ses raisonnemens ne sauroit manquer de dire: il faut bien que ce dessein n'ait pas été exécuté, puisqu'on n'en trouve

nulle part aucune mention au-delà de ces quatre mots. Ce n'étoit pas là un projet qui pût s'exécuter en cachette, ni dont l'exécution pût s'achever en peu de jours. Depuis le Christianisme établi, il ne se feroit rien fait de plus intéressant, & le Prince qui l'auroit entrepris pour sa gloire, ou par principe de conscience auroit pris plaisir qu'on en eût conservé la mémoire. Mais non seulement ce projet a été fait, de plus il a été exécuté, quoiqu'on n'en voie aucune trace, il plaît à l'Auteur de le supposer ainsi. Il ne s'arrête pas là : On forme le dessein de corriger des fautes de copistes ; Donc selon lui on a tout refondu, & au lieu des livres que les Apôtres nous avoient laissés, nous en avons de tout autres, quoique sous le même nom. Il me semble que je lis des contes de Fées. Il n'y a donc qu'à supposer les choses du monde les plus difficiles & les plus inconcevables, & avoir pour ses suppositions une indulgence qui aille à faire croire que tout ce qu'on aime à supposer est arrivé tout comme on le suppose.

Y a-t-il aujourd'hui un ouvrage auquel on s'intéresse assez peu, pour qu'il fût possible de le refondre au point d'en donner un tout différent à sa place ? Il n'y auroit point d'Evêque, point de Chrétien qui n'eût livré son exemplaire pour recevoir en échange celui que les Commissaires de l'Empereur auroient fait écrire ? Les versions auroient été corrigées sur ce nouvel original ; les Juifs auroient changé leur texte ; les ouvrages où

les passages du Nouveau Testament étoient cités, auroient eu les mêmes correcteurs par toute la terre; & les Chrétiens de tous les lieux se feroient conformés à la volonté d'un Prince qui n'étoit pas leur maître! Des attentats de cette nature auroient été soufferts sans opposition, ni de la part des Peuples, ni de la part des Ecclésiastiques, dont le zèle toujours prêt à éclater, s'allume souvent jusques à la fureur pour des minuties.

Il y a donc toute apparence que le projet de l'Empereur (si tant est qu'il ait eu lieu) se termina à remédier à la négligence des copistes, qui oublioient des lettres ou des mots, qui les déplaçoient quelquefois, & qui souvent lioient ce qu'il falloit séparer, ou séparoient ce qu'il falloit lier, qui, enfin par précipitation ou par ignorance, manquoient à l'orthographe & quelquefois aussi à la construction; l'on put préposer des surveillans à ces abus, afin que les exemplaires trop défectueux ne pussent avoir aucun débit.

De la négligence des copistes sont venues ce qu'on appelle les différentes leçons, dont l'Auteur tire encore une matière de triomphe. Mais quand d'un fait si aisé à éclaircir, on tire une conclusion si précipitée, & qui suppose si faux, il faut que je l'avoue, ce n'est pas simplement manquer aux règles de la Logique, avec une négligence sans excuse, c'est manquer à celles de la bonne foi, avec une hardiesse qui n'est presque pas concevable.

Voici une conclusion qui est la suite naturelle & légitime des diverses leçons &



de la variété des exemplaires. Nous ne devons faire aucune difficulté de prendre l'Ecriture Sainte pour regle de notre croyance, puisque quelque exemplaire que nous trouvions à propos de choisir, quand même le hazard seul décideroit de ce choix, cet exemplaire, ainsi choisi, suffiroit pour fonder notre foi & pour régler nos mœurs, par sa conformité, à cet égard, avec tous ceux dont il differe à d'autres, & qui pourroient d'ailleurs être plus corrects. Il n'y a point de variété de leçons qui puisse être fatale; elles ne roulent point sur ce qui regle notre conduite & qui fonde nos espérances. Et il ne faut pas s'en étonner, les choses ne pouvoient tourner autrement. Les vérités essentielles & dont la foi & l'observation nous rendent véritablement Chrétiens & agréables à Dieu, sont répétées en tant d'endroits, que, si elles sont oubliées ou obscures dans l'un, elles se trouvent très-claires dans dix autres. Il n'étoit pas possible qu'il se glissât des fautes à établir tout le contraire, car auroit-il été possible qu'un copiste se trouvât assez fou, ou assez distrait pour écrire qu'il faut haïr ses ennemis; qu'il ne faut pas invoquer Jésus-Christ; que l'on peut avoir de la complaisance pour les idoles, & dérober, pourvu que ce soit avec modération, &c? Il n'y a personne à qui de pareilles fautes n'eussent fauté aux yeux, & qui ne les eût incontinent corrigées, comme des inadvertences d'un copiste qui pensoit à toute autre chose, ou qui avoit des vues sacrilèges, mais inutiles au-

tant que sacrileges. Si le savant & laborieux Docteur Mill se fût mis en tête de déclarer la guerre au Christianisme, & de s'ériger en trompette de libertinage, il auroit pu travailler à cet exécrationnable dessein avec plus de succès que M.\*\*\* au lieu que, dans les soins qu'il s'est donnés, il semble, au contraire, n'avoir eu pour but que de déconcerter par avance sa malice. Si donc ce Savant, après avoir passé quelques années à comparer les anciens Manuscrits, eût publié qu'il renonçoit à son dessein, & qu'il en avoit déjà assez vu pour se convaincre qu'il étoit inutile d'en voir davantage, & qu'il y avoit trop de différence entre les exemplaires pour pouvoir compter sur aucun, & continuer à regarder l'Ecriture Ste. comme une regle & une école de pure vérité; il n'y auroit pas eu moyen de se tirer de cette objection, qu'en récusant son témoignage, & en le défiant de le vérifier. Mais aujourd'hui nous n'avons qu'à jeter les yeux sur ces collections, pour nous convaincre pleinement, que les différentes leçons sont sans conséquence. Il est édifiant pour la Religion de voir que ceux qui l'abandonnent & qui se font un plaisir de la combattre, abandonnent en même temps la vertu & foulent aux pieds la bonne foi & la sincérité, sans lesquelles il n'y a point de vertu. Je ne puis assez m'étonner de la hardiesse avec laquelle l'Auteur que j'examine y renonce & prend plaisir à se jouer de ses lecteurs.

XIX. Il semble d'abord que M.\*\*\*, scandalisé de l'ambition des sophistes, & indigné

de la hardiesse des visionnaires, qui veulent qu'on les en croie sur leur parole, & ne peuvent souffrir qu'on travaille soi-même à s'assurer de la vérité, va rassembler des motifs pour nous maintenir dans le juste droit d'examiner & d'examiner attentivement.

Nous ne saurions, dit-il d'abord, nous ne saurions acquérir trop de connoissances, puisqu'à mesure que nous serons savans, nous entendrons mieux l'Ecriture Ste. ce Livre Divin, où Dieu a mis dans une juste proportion des parties, les objets de toutes les Sciences. Voilà ce qu'il pose en fait. Mais ce Livre, ajoute-t-il dans la suite, nous est parvenu si défiguré, que nous ne pouvons plus compter sur ce que nous y lisons.

Si l'Ancien & le Nouveau Testament nous sont parvenus si défigurés, qu'on ne peut plus compter sur ce qu'on y lit; à quoi bon étudier les Sciences humaines en vue de les mieux entendre? Quand on les entendroit, on ne pourroit s'assurer si on entend l'original, ou ce qu'on a substitué à sa place. De la manière dant il parle dans la page 12. il semble que l'intelligence de l'Ecriture doit être le but de nos études. De la manière dont il s'exprime ici, il conçoit l'Ecriture comme un livre inutile & sur lequel on ne peut point compter. Peut-on parler si différemment, quand on ne se fait pas un plaisir de se contredire? Mais dans les idées de M.\*\*\* il en est de la liberté de penser, de cette liberté dont les droits sont si clairs, qu'on est embarrassé à trouver des preuves qui ne cedent en évidence



dence à ce qu'elles sont destinées à établir ; il en est, dis-je, chez lui de cette liberté comme de la liberté de chanter. Aujourd'hui on chante un air à boire, & demain on condamne par ses chants la débauche ; aujourd'hui on chantera les éloges de la sagesse, demain on sollicitera les jeunes gens à la licence. Mais vous vous contredites ? Qu'importe ? J'use de ma liberté & je pense sans me contraindre, suivant mon humeur. Telle est la liberté où il nous invite, il ne nous affranchit pas d'un joug pour nous soumettre à un autre, la liberté de penser ne reconnoît aucunes regles ; il semble d'abord poser comme un principe sacré, qu'il ne faut rien admettre sans examen. Mais bientôt après il cite comme des oracles les paroles de Taylor, qui vont à anéantir la certitude de tout ce que nous pourrions conclure, soit de l'Ecriture, soit de la raison ; il tourne en ridicule les Evangélistes, les Prophetes, les Docteurs de l'Eglise, tantôt en les faisant disputer sur des points, auxquels le salut est attaché, tantôt en les représentant assez puériles pour s'imaginer qu'il manque un article essentiel à la Religion, parce que les Eglises manquent de *buffets* pour y renfermer les vases qui servent à la communion ; & tout cela, afin qu'après avoir accoutumé son lecteur à rire des ministres de la Religion, il l'amène plus aisément à se moquer de la Religion même. Nous verrons bientôt qu'il se joue également de la raison, & qu'il n'en ménage pas plus les lumieres, que ce qu'il avoit

d'abord fait semblant de regarder comme une révélation.

Depuis la page 118 jusques à la page 145 je trouve un si grand nombre de réflexions si justes & si précises, que ne pouvant comprendre qu'un Auteur qui raisonne, si bien dans un endroit, fasse de si grands écarts dans un autre, non seulement je crains de n'avoir pas bien pris sa pensée, dans les endroits que je viens de relever, mais je le souhaiterois de tout mon cœur, & je lui en ferois toutes les excuses imaginables. Je relis donc la section seconde, avec une attention nouvelle. Mais tout prévenu que je sois contre mes propres yeux, il m'est impossible de ne pas reconnoître que je vois ce que j'y vois. Il semble que cet Auteur est sujet à des paroxismes; il raisonne juste quand il se trouve d'humeur à penser attentivement; & il raisonne à bâtons rompus, lorsqu'il est d'humeur à penser de travers, parce qu'il veut toujours penser librement & ne suivre d'autre règle que celle de ne se contraindre jamais. Sans supposer ces inégalités, je ne comprendrois jamais qu'un homme qui, dans la section III. s'intéresse au salut des hommes, à la pureté de leur Religion & à leur vertu, travaille dans toute la seconde à leur arracher des mains, sur de légers prétextes, l'Ecriture Ste. comme un livre sur lequel on ne peut point compter. Il semble encore qu'il ne se me par-ci par-là quelques raisonnemens utiles, qu'en vue de se ménager des partisans, & de leur fournir des prétextes pour le dé-

fendre ; ou dans la crainte d'effaroucher ceux de ses lecteurs dont le cœur n'est pas entièrement gâté ; il s'empare de leur estime par intervalles , & dès qu'il s'en est saisi , il les amène insensiblement ( car les lecteurs , qui sont sur leur garde , ne sont pas le plus grand nombre , ) à ses conclusions favorites , avec la même précipitation avec laquelle il y tombe lui-même. Ce n'est pas que parmi les raisonnemens très-sensés que renferment ces 28 pages ( depuis la 118 jusques à la 145 ) il n'y ait quelques endroits qu'on ne doit pas lui passer aisément : tel est celui ci.

Qu'on parcoure l'Histoire des Turcs , qu'on examine leur gouvernement ; je m'assure qu'il n'y a personne qui du premier coup d'œil ne reconnoisse quelle paix & quelle tranquillité leur principe de tolérance répand dans tout leur Empire. Cette tolérance est fondée sur un article de leur Alcoran , qui porte que celui-là qui adore Dieu & qui pratique ce qui est bon , attire sans doute sur lui les bénédictions de Dieu , soit qu'il soit Chrétien ou Juif , soit même qu'il ait abandonné sa Religion pour en embrasser une autre. Ils ont réglé constamment leur conduite sur ce principe , & depuis le commencement de leur Empire jusques à présent , ils ont souffert différentes sortes de Religions & sur-tout celle des Chrétiens , moyennant seulement un léger tribut , quoiqu'ils fussent que ces mêmes Chrétiens regardent leur Prophete comme un imposteur , & qu'ils extirperoiént infailliblement par le fer & le feu , leurs pro-



secteurs d'à-présent , si le pouvoir suprême étoit entre leurs mains. Enfin la tolérance & la charité des Turcs conservent dans leur Empire une tranquillité si parfaite , en comparaison de celle dont jouissent les Chrétiens , que notre pieux Evêque Taylor a avoué qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire que Dieu n'étendît les limites de l'Empire des Turcs , & qu'il ne punit les Chrétiens d'une manière ou d'autre , à cause de leur entêtement à vouloir disputer sur des questions inutiles & impossibles à résoudre , & à cause de la haine & des persécutions qu'ils exercent envers leurs freres , qui devroient leur être aussi chers que leur propre vie & qu'ils ne peuvent souffrir , parce qu'ils refusent d'acquiescer aux vaines & folles opinions auxquelles ils veulent se soumettre les uns les autres. (pag. 99 , 100.).

Je remarque dans les Déistes une affectation à relever & à mettre en beau la Religion Mahométane. Ne seroit-ce point en vue de faire disparoître les avantages que la Religion Chrétienne a sur elle ? Certes quand des gens qui se piquent de raisonner & qui , frappés de l'aveuglement & des préventions du reste des hommes , semblent prendre le parti de la droite raison & de l'évidence ; quand des gens , qui font profession de ces principes , avancent néanmoins , dans des livres , qu'ils ont eu tout le temps d'examiner , des raisonnemens tres-minces , des réflexions pitoyables , ne donnent-ils pas tout lieu de croire qu'ils se sont du moins laissés éblouir par quelque intérêt secret ?

Veut-on opposer livre à livre? L'Evangile contient cent maximes de douceur, de charité, de support, d'éloignement enfin pour la violence, pour une qu'on rencontre dans l'Alcoran. Veut-on opposer conduite à conduite? A l'exception des Chrétiens qui, par le tribunal de l'Inquisition, violent si hautement les maximes de l'Evangile, de même que celles de l'humanité; quelle différence dans les maximes des Chrétiens & des Turcs? A entendre l'Auteur vous diriez que la maxime la plus sacrée des Turcs est de souffrir toutes les Religions moyennant un léger tribut de ceux qui s'éloignent de la dominante. Mais sans compter que Mahomet lui-même a étendu sa domination & sa Religion par les armes, & en répandant le sang de ceux qui refusoient de se soumettre à ses loix, au lieu que les premiers prédicateurs de l'Evangile n'ont opposé à leurs persécuteurs que leur patience & leur propre sang; sans compter qu'encore aujourd'hui les Turcs, animés du même esprit que leur fondateur, se font un devoir de Religion de ne faire jamais avec les Chrétiens d'alliance de paix, mais de se borner à des trêves, comme s'ils étoient obligés de n'abandonner jamais le dessein de les détruire; appellerons-nous un léger tribut le tribut, des enfans qui servent à entretenir le corps des Janissaires? Se borne-t-on à un léger tribut, quand on ne cesse de vexer, de piller, de harceler les Chrétiens, & sur-tout les Ecclésiastiques? On sait que les Patriarches des Grecs sont déposés suivant le capri-

ce des grands Visirs, & décapités même sur les plus légers prétextes. Les duretés de l'Inquisition l'emportent-elles de beaucoup sur celles dont les Turcs usent à l'égard des esclaves, qui, persévèrent dans le Christianisme? Enfin M. \*\*\* se flatte-t-il de ne rencontrer que des lecteurs qui n'auront jamais lu l'histoire des Turcs, qui ne sauront point que leurs prêtres y pressent la soumission aveugle autant & plus que dans aucune Religion du monde, que les Mahométans sont divisés en diverses sectes (7), qu'ils se haïssent à la fureur, & qu'il n'y a que la fuite qui puisse garantir du dernier supplice un homme qui abandonne l'Alcoran pour passer à la Religion Chrétienne.

On peut juger de l'esprit tolérant des Mahométans par ce trait qu'en rapporte Monfr. Carré dans son voyage des Indes Orientales Tom. I. A Carmicha, dit-il, ville assez considérable de Perse, j'assistai à une fête célèbre, qu'ils appellent le Noroux, & qu'ils célèbrent tous les ans le 10. de la Lune de Mai. Dès le matin toute la ville est en rumeur, & les habitans de la campagne y arrivent de toutes parts, pour honorer la fête. Toutes les rues sont pleines de monde; les fenêtres & les toits ne présentent pas un spectacle peu agréable, par une quantité de femmes & d'enfans dont ils sont remplis. La cérémonie commence par une marche confu-

(7) Les Sunnis & les Schiaïs sont les plus puissantes & les plus ennemies.



se de toutes fortes de gens qui rendent étroites les plus grandes rues. Tout ce monde fuit une espece de biere couverte des plus riches étoffes, parsemée de fleurs & environnée de cassiolettes & de parfums. Cette biere avance lentement, portée sur les épaules de six hommes entièrement nuds : mais c'est une chose affreuse que de les voir tout couverts de sang qu'ils se tirent du corps, à coups de couteau, pour honorer MORTUS-ALY. C'est ainsi qu'ils nomment le personnage dont ils prétendent célébrer la mort par cette sanglante tragédie.

Cependant ils sont entourés de joueurs d'instrumens, qui s'accordant le mieux qu'ils peuvent avec la voix des Mola (ce sont les Prêtres du pays) font un concert lugubre, qui ne met que de l'horreur dans l'esprit de ceux qui y font attention. Cette marche fait quelques tours dans les rues; ensuite elle se rend dans la grande place, où l'on trouve au milieu une tente magnifique destinée à recevoir le cercueil d'Haly. Quand il y fut placé, les Mola se rangerent tout autour, & avec la symphonie recommencerent leurs lamentations.

Cela dure jusqu'à ce que la populace armée de bâtons, de pierres, d'épées même & de sabres, se sépare en deux corps, comme deux armées qui sont en présence, & se prépare à donner. Aussitôt la musique cesse, & il n'y a par-tout qu'un silence religieux qui tient les spectateurs dans le respect, & dans l'attente du combat. Le plus ancien

Mola prend un livre, & lit tout haut la vie d'Haly. On l'écoute tranquillement : mais lorsque sur la fin il vient à lire comment Haly pour la défense de leur culté a été massacré indignement, alors, comme si c'étoit le signal du combat, les deux partis se choquent de furie, & frappent à outrance, avec aussi peu de ménagement que s'ils combattoient contre leurs plus mortels ennemis. Ils assomment leurs propres citoyens, leurs amis, leurs parens ; ils dépeuplent une ville, qui est bien aise d'être dépeuplée, tant la superstition a gagné les hommes, & leur a apporté de maux. Après une heure de combat, les Mola le firent cesser à grand peine. Ces enragés étoient acharnés les uns sur les autres.

Le tumulte étant fini, les hommes destinés à cet emploi, firent ranger le peuple ; & ayant ramassé tous les corps morts qui étoient couchés sur la place, ils les apportèrent proche de la tente. Il y en avoit un assez grand nombre, & la place retentissoit des acclamations du peuple, & des louanges que l'on donnoit à ces malheureux qui s'étoient sacrifiés.

On fit ensuite approcher les parens de ceux dont on avoit reconnu les corps ; & l'un des Mola fit un discours à leur honneur, comme on en faisoit dans l'ancienne Grece, à l'honneur des Citoyens qui avoient été tués en combattant vaillamment. La substance de son discours fut, qu'une fin si noble étoit le commencement d'une vie glorieuse & im-

mortelle; que pour ceux qui avoient perdu leurs proches, ils ne devoient point les regretter; mais qu'ils devoient seulement songer à les imiter & à les suivre.

Personne ne pleuroit dans un si grand sujet de pleurer; & la force de la superstition étoit telle, que tout en dansant & pleins de joie, ils emportèrent ces cadavres, & les mirent en terre avec des cérémonies qui ne ressembloient en rien à des funérailles. ”

On voit par-là quels soins on se donne pour perpétuer l'esprit de Schisme chez les Mohométans, pour y renouveler l'animosité des partis, & les rendre irréconciliables. On fait d'ailleurs à quel point ils se haïssent. Mais nos libertins dissimulent tout cela: aux divisions des Chrétiens qui ne sont ignorées de personne, ils opposent des portraits déguisés du Mahométisme & de sa douceur; il est aisé de voir à quel dessein: ils comptent que, dès qu'ils auront une fois amené un Chrétien à mettre l'Evangile en parallèle avec l'Alcoran, & à plus forte raison, lors qu'ils l'auront amené à le regarder au dessous, ce Chrétien se trouvera bientôt sans Religion. Mais que gagnent-ils par-là? Des gens qui s'impatientent de se perdre & n'attendent pour cela que la plus foible occasion, le plus léger prétexte.

XX. Je viens à l'objection qu'il faudroit donc donner une pleine liberté aux Athées de répandre leurs sentimens, de scandaliser & de troubler les simples par leurs sophismes & de répandre ainsi dans la Société des prin-



cipes qui vont à la bouleverser entièrement.

La troisième objection que l'on fait, est que si l'on autorise cette liberté de penser, quelques personnes pourront s'imaginer être tombés dans l'Athéisme, qui est regardé dans un Gouvernement comme le plus grand de tous les maux. Comme s'il étoit fort ordinaire de trouver des Athées?

1. Mylord Bacon dit en propres termes, qu'il est rare de trouver un Athée de spéculation : & plusieurs Théologiens soutiennent qu'il n'y en eût jamais un d'effet. C'est donc un fait si incertain qu'il peut à bon droit passer pour problématique; ainsi on n'a aucune raison valable de prendre des mesures pour se garantir d'un monstre chimérique.

Mais supposons que ce monstre si rare puisse se trouver, voyons ce que ce pourroit être. David nous en a donné le caractère en ces mots; le fou a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu; c'est-à-dire qu'il n'y a qu'une tête creuse, légère & oisive qui puisse nier l'existence d'un Dieu. Et M. Hobbes dit que ceux qui, étant capables de considérer les vaisseaux qui servent à la génération & à la nourriture, ne remarquent pas qu'ils ont été faits par un Etre plein d'intelligence, pour différentes fins, doivent passer eux-mêmes pour des gens destitués d'intelligence: à quoi on peut ajouter cette remarque de Mylord Bacon, qu'un peu de Philosophie tourne un esprit du côté de l'Athéisme, mais y devient-il profond? Il reprend aussi-tôt le parti de la Religion. (page 123, 124.).

A cette objection tirée de la tolérance qu'on devoit accorder aux *Athées* & de la liberté de penser qu'on devoit leur permettre, l'Auteur auroit pu faire une réponse décisive. C'est qu'un Athée ne peut point alléguer pour appuyer son droit, & pour justifier son zèle à répandre sa doctrine, qu'il s'y trouve obligé par conscience, puisque dans le système des Athées, les mots de devoir & conscience, sont des mots qui ne signifient rien, mais comme cette réponse tourneroit contre les Déistes, aussi bien que contre les Athées, il aime mieux en faire une autre, & dire qu'on n'a point à craindre les Athées, parce qu'ils sont très-rares, si tant est qu'il y en puisse avoir, mais de peur qu'on n'ailles'imaginer qu'il parle très-sérieusement, & qu'il panche à avoir de la Religion, il emprunte bientôt les paroles de Hobbes, & se couvre de son autorité. Or on fait bien que dans les idées de ce Politique si le mot de Dieu signifioit quelque chose, ce n'étoit qu'un Etre qui n'avoit soumis l'homme à aucune loi; il cite encore David, quoiqu'il ait averti ci-devant qu'on ne peut point compter sur l'Ecriture, mais de peur que son lecteur ne s'y trompe, & ne croie qu'en effet les Athées sont extrêmement rares, & que c'est précisément par-là qu'ils ne sont pas à craindre dans la Société, il adopte d'abord après les paroles de Bacon, *que le siècle d'Auguste où l'Athéisme a eu le plus de partisans a été un des plus polis*; grace à Auguste qui étoit poli naturellement. Mais si, dans ce siècle-là, avec la politesse on avoit eu

de la Religion, & sur-tout de saines idées sur la Religion, si seulement la Philosophie des *Stoïciens* avoit pris la place de celle des *Epicuriens*, la politesse se seroit soutenue, au lieu qu'elle tomba avec Auguste. L'Empire devint dans la suite & dans la Capitale & dans les Provinces un chaos de monstres & d'horreurs, ce qui souffroit quelque interruption, lorsque le Thrône étoit occupé par des Empereurs qui avoient des idées & des sentimens de Religion; mais qui recommençoit toujours avec les Athées & les brutaux. L'Athéisme est donc fort éloigné d'être, par lui-même, un principe de politesse. Un Athée, à proprement parler, n'a aucun principe; s'il se trouve par hasard d'un tempérament doux, & qu'il ait assez d'esprit pour comprendre qu'il ira plus sûrement à ses fins par la politesse, il se rendra poli; mais si par un effet d'un tempérament opposé, ou d'une mauvaise éducation, il est rude & prend plaisir à maltraiter les hommes, il fera en un mot tout ce à quoi son humeur le portera, sur-tout s'il n'a pas assez de génie pour bien démêler ses véritables intérêts, ou si la raison, qui l'éclairera quelquefois, ne se trouve pas chez lui le principe le plus fort & le plus efficace. On n'a pas à craindre des Athées les effets cruels de l'intolérance, j'en tombe d'accord, pendant qu'ils sont en petit nombre, & par-là réduits à la nécessité de se déguiser, mais si une fois ils devenoient les maîtres, en vertu de quel principe, je vous prie, regarderoient-ils



fans chagrin des gens qui les regarderoient eux comme les ennemis du Souverain de l'Univers, indignes de vivre par leur mépris pour l'adorable Auteur de leur vie & de toutes les douceurs dont elle est accompagnée. On sent vivement les maux présens; on connoît dans toute leur étendue ceux qu'on a sous les yeux; mais on ne se forme pas des idées si exactes de ceux qu'on n'apperçoit qu'en éloignement. C'est par cette raison que de grands hommes, frappés des tristes effets de la superstition & du fanatisme, en ont fait des paralleles avec l'Athéisme, où ils n'ont pas pensé à faire entrer tout ce que cet opprobre de la nature humaine a de dangereux. Des gens que vous connoissez & que le temps a fait enfin connoître à toute la terre, ont abusé en faveur de l'Athéisme de ce que de parfaitement honnêtes gens avoient avancé, sans aucun mauvais dessein, contre la superstition.

Les erreurs par lesquelles un superstitieux embrouille son système de Religion, sont toujours mêlées de quelques vérités, & ces vérités sont des principes, dont on peut, si on prend bien son tems, & si on fait bien les manières, se servir pour le ramener de ses erreurs, en sorte qu'avec le mal l'on trouve, dans l'esprit même du superstitieux, des remèdes pour le guérir. J'en dis autant du fanatique, quand ses visions n'ont pas pour fondement quelque dérangement physique du cerveau.

Mais l'Athéisme, de l'aveu même de l'Au-

teur, suppose un renversement total de la raison, & quand un homme est résolu de ne se rendre à quoi que ce soit & de prendre sur toutes choses le parti de l'incertitude, on ne trouve en lui quoi que ce soit par où l'on puisse le saisir. Un homme engagé dans le vice, mais qui ne laisse pas d'admettre des principes de Religion, a des momens de calme, dont on peut profiter pour l'engager à renoncer à ses vices, ou du moins à en suspendre ou à en modérer le cours, mais si un Athée se plaît dans l'injustice & dans la débauche, par où l'engagera-t-on à renoncer à ses penchans & à se faire violence ? En quoi peut un Athée faire consister le souverain bien, que dans la volupté ? & le souverain mal, que dans la douleur ? Or suivant la maxime de Cicéron que notre Auteur veut bien adopter comme fort juste (pag. 145.) Lorsqu'on ne fait point dépendre le souverain bien de la vertu & de l'honnêteté, & qu'au lieu de l'y faire consister on ne le mesure que par l'utilité & l'intérêt ; il est clair que, si l'on veut être d'accord avec soi-même, & si la bonté du naturel ne l'emporte quelquefois sur les principes, on ne sauroit être ni bon ami, ni équitable, ni bienfaisant ; & qu'il n'est pas possible de trouver ni force dans celui qui croit que la douleur est le souverain mal, ni tempérance dans celui qui fait son souverain bien de la volupté. (p. 145.)

XII. Mais notre Auteur se surpasse lui-même & observe à merveille la maxime des Rhéteurs que le discours doit toujours pren-

dre de nouvelles forces, lorsque pour prouver que tous ceux qui sont partisans de la liberté de penser doivent passer, considérés sous ce caractère, pour les personnes les plus vertueuses qui se puissent trouver dans le Monde; il fait une liste de ceux qui se sont distingués par la solidité de leur jugement. Relisez la, Monsieur, je vous prie, cette liste d'un bout à l'autre, vous sentirez d'abord que c'est un pot pourri où l'Auteur s'est voulu donner le ridicule plaisir de rassembler des fables & des vérités; des hommes aussi opposés entr'eux que la lumière & les ténèbres; des noms respectables avec des noms flétris, & des leçons de vertu avec des principes de licence. Il fait monter sur la scène Socrate, Platon, Aristote, Epicure, Plutarque, Cicéron, les deux Catons, Sénèque, Salomon, les Prophètes, Joseph, Origène, Minutius Felix, Synesius, Bacon, Taylor, Tillotson. Le sujet que l'Auteur traite a beau être sérieux, on ne sauroit lire ce catalogue sans avoir envie de rire. Il débute par Socrate & le loue d'avoir eu sur la nature & les attributs de Dieu des idées entièrement conformes à celles de la révélation: & d'où fait-il que les hommes ont eu une révélation? D'où fait-il ce qu'elle contient? puisque selon lui, on ne peut faire aucun fond sur les livres où on prétend qu'elle soit renfermée. Nouvelle preuve que la liberté de penser est dans l'idée de notre Auteur le droit de se contredire.

Dans la liste de ces grands hommes qui



se sont distingués dans tous les siècles par la solidité de leur jugement, à *Socrate* il associe *Epicure*, & cependant si celui-ci a pensé juste, *Socrate* doit passer pour un des plus grands visionnaires que l'on ait jamais vus. Quand notre Auteur nage dans les contradictions, il nage dans son élément. La peine qu'un Ecclésiastique s'est donnée de traduire en vers Anglois le Poème *Lucrece*, qui contient le système d'*Epicure*, système, dit-il, complet d'Athéisme, lui fournit une occasion de répandre sur ce Théologien & sur ses confreres les plus affreux soupçons. Mais dans la page 151. ce même *Epicure* a été reconnu parmi les savans de tous les siècles pour un homme d'une rare vertu, aussi bien que pour un grand fauteur de la liberté de penser; parce qu'il est un de ces illustres, qui s'étant donné cette liberté a excellé en solidité de raisonnemens propres à conduire à la vertu. Mais les disciples d'*Epicure* se sont rendus célèbres par la douceur de leur commerce, par leur politesse, & par la constance de leurs amitiés. J'avoue que quelques-uns d'entr'eux se sont rendus d'autant plus célèbres par-là, que leurs principes y menoient moins: mais une douceur de tempérament, ( nous venons d'en rapporter le passage après Mr. \* \* \*. ) comme le remarque *Cicéron*, l'emportoit chez quelques-uns sur leurs principes. Quelques *Epicuriens*, qui ne cherchoient qu'à passer mollement leur vie, avoient renoncé aux emplois, & sans se mêler de la République, sans entrer dans les partis

partis & dans les divisions, vivoient en retraite dans de paisibles amusemens : mais pour les Epicuriens qui, sans être retenus par aucune crainte de la Divinité ni par aucune appréhension de l'avenir, se laissoient aller à leur ambition, & cherchoient leur contentement à s'élever au-dessus des autres, ils remplirent tout de confusion & désolèrent leur patrie, & en cela, ils suivirent leurs principes & leur humeur en même tems. Pour ce qui est de l'amitié, elle étoit d'autant plus estimée chez les Payens qu'elle étoit plus rare ; car celle qui n'a d'autre fondement que la conformité d'humeur ne sauroit guère subsister, parce que l'humeur change ; celle qui n'est appuyée que sur une conformité d'intérêt est encore plus sujette à finir. La véritable, la solide a pour son premier fondement la vertu, & la vertu étoit rare chez les Payens.

XXII. Cependant notre Auteur s'exprime comme si elle devoit encore être plus rare parmi des Chrétiens qui prendroient uniquement pour regle l'Evangile, où le nom même d'amitié ne se trouve pas seulement. Tout ce qui peut-être échappé de mal conçu à quelque Auteur, le nôtre s'en saisit avec empressement, comme d'un trésor, dès qu'il peut servir à donner atteinte à la Religion. Rien n'est plus inconsideré que les parolés de Taylor pag. 152.

L'attachement qu'Epicure avoit pour l'amitié devoit nous inspirer pour lui infiniment plus d'estime que Cicéron n'en avoit, puisqu'il nous dépeint si bien une si admirable

vertu, à la pratique de laquelle nous ne nous trouvons cependant engagés par aucune loi de notre sainte Religion. En effet l'Evêque Taylor observe fort bien, dans le traité qu'il en fait, que le terme d'amitié, dans le sens qu'on le prend ordinairement, ne se trouve seulement pas dans tout le Nouveau Testament, & que notre Religion ne nous prescrit rien touchant cette vertu. Ceci vous surprendra, dit ce Prélat; mais lisez le Nouveau Testament, & suspendez votre étonnement, jusqu'à ce que vous l'ayiez lu. Il est vrai, qu'il y est fait mention d'amitié avec le Monde, & elle y est traitée d'inimitié avec Dieu; mais le mot ne s'y trouve nulle autre part, ni en ce sens, ni en un autre. On y parle souvent d'amis; mais sous ce nom on entend nos connoissances, nos parens, les alliés de notre famille, ou ceux qui ont du rapport à notre secte. Il y est touché quelque chose de société, ou d'honnêteté, ce qui ne marque qu'une expression de tendresse, & de civilité, un engagement de bienfaits, ou de devoirs, de service, ou de soumission. De sorte que je crois avoir raison d'affurer que le mot d'ami n'est employé dans les Evangiles, les Epîtres, ou Actes des Apôtres, que pour signifier ces différentes relations (page 152, 153.).

Rien n'est plus inconsidéré que ces paroles, & rien n'est plus injuste que l'usage qu'en prétend faire notre Auteur, comme si on trouvoit avec éclat chez les Epicuriens mêmes, ce dont on ne remarque pas



seulement une trace dans la foi des Chrétiens. Rien au monde n'est plus faux. On doit au contraire dire ; la loi de l'Evangile est la loi de la plus parfaite amitié. Que l'on forme son cœur sur ses préceptes , & l'amitié la plus intime , que les Philosophes bornoient à deux ou trois personnes , s'étendra à des milliers. Les premiers Chrétiens , qui observoient plus exactement cette loi , n'étoient *qu'un cœur & qu'une ame*, Act. 4. 32. quoiqu'ils fussent déjà une grande *multitude*. Aucun d'eux ne regardoit comme sien ce qu'il avoit hérité de ses peres , ou qu'il avoit gagné par son travail ; chacun considéroit son capital & ses revenus comme le bien de la société. Ils prenoient ensemble leurs repas *avec joie & avec simplicité de cœur*, non pas en se faisant une fête comme les Epicuriens , de se moquer de la Divinité & de ceux qui la servent , mais en adorant le Dieu de l'Univers. L'amitié , qui les lioit , ils la fondonient sur ce *rocher des siècles*. *Je ne vous appelle plus mes serviteurs , je vous appelle mes amis : A ce caractère je vous reconnoîtrai pour miens , si vous vous aimez les uns les autres comme je vous ai aimés : Jean : 15. & jusques où veut-il qu'on la pousse cette affection qu'il exige ? Jusqu'à être prêt de donner sa vie les uns pour les autres.*

La parfaite union est tellement le but de l'Evangile , que Jésus-Christ exprime ainsi le plus ardent de ses vœux : *Pere , mon desir est que comme je suis en toi & toi en moi , eux*

*aussi soient un en nous.* Par-tout les Chrétiens sont avertis, qu'ils ne composent qu'un seul corps, dont Jésus-Christ est le Chef. Le nom de *freres* est leur nom commun, l'amour fraternel leur caractere, la dilection la premiere des vertus, au-dessus de la foi, au-dessus de l'espérance: *Aimez & vous avez accompli la loi.* 1. Cor. 15. Il faut aimer ses freres d'œuvres & de vérité. *Qui n'aime pas son frere, n'est pas de Dieu, il est du Diable.* Jean III. 18. C'est le commandement ancien. C'est le commandement nouveau. Ibid. v. 11. C'est celui que Jésus-Christ & ses Apôtres ne peuvent jamais assez réitérer. Jésus-Christ lui-même donne, dans son affection pour St. Jean, un exemple de ces attachemens de tendresse & de distinction. Il le considère tellement comme un autre soi-même qu'en mourant il dit à la bienheureuse Vierge, *Femme, voilà ton Fils.* Jean 17, 26. Voyez avec quel épanchement de cœur St. Paul rend graces à Dieu de ce qu'il lui a conservé Epaphrodite. Phil: 2. Quelle tendresse de sentimens ne marque-t-il pas pour Timothée? Les salutations, par où il finit les Epîtres, où il vient de traiter des sujets de la dernière importance, ne prouvent-elles pas ces attachemens d'amitié pour les personnes dont il fait une mention particuliere? Enfin les *Agapes* des premiers Chrétiens ont été célèbres, par l'union du cœur qui en étoit le principe & par la pureté qui les accompagnoit. Après cela ne m'est-il pas permis de trancher le mot, & de dire qu'il faut

être marqué au coin de la plus excessive effronterie, pour oser diffamer l'Évangile & le mettre au dessous de la doctrine d'Epicure, sous prétexte que l'on n'y trouve point ce précisément qu'on y trouve le plus, & qui fait au contraire son plus brillant caractère. *Sous le nom d'Amis*, ou sous des noms synonymes, quand ils se trouvent dans l'Évangile, *il ne faut entendre que des gens qui ont du rapport à notre secte.* Peut-on parler ainsi? La parabole du Samaritain n'enseigne-t-elle pas tout le contraire? *Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, que faites-vous qui ne soit pratiqué par les Payens & par les Péagers?* Rom. 9. est-ce par un esprit de parti que St. Paul exprime en termes si forts son affection pour les Juifs? C'est précisément chez les Epicuriens que l'amitié n'étoit qu'un effet de parti, l'esprit de secte les unissoit.

Peut-on de bonne foi regarder l'union des Chrétiens comme l'effet d'un esprit de parti, & l'opposer à la douceur des Epicuriens & à la pure & généreuse amitié qui les lioit ensemble, après ce que Cicéron Philosophe Académicien & très-moderé, qui d'ailleurs comptoit parmi ses amis beaucoup d'Epicuriens nous apprend sur l'humeur d'Epicure leur chef. „ Il avoit, *dit-il*, traité „ Aristote avec beaucoup d'indignité, il s'étoit honteusement emporté contre Phédon. „ Parce que Timocrate s'étoit tant soit peu „ éloigné de ses sentimens, il l'avoit déchiré dans des volumes entiers, tout frere



„ qu'il fût de Métrodore son meilleur ami.  
 „ Il avoit enfin paru fans reconnoissance  
 „ pour Démocrite dont il avoit adopté la  
 „ Philosophie.”

*Cum Epicurus contumeliosissime Aristotelem vexarit, Phædoni Socratico turpissimè maledixerit, Metrodori sodalis sui fratrem Timocratem, quia nescio quid in Philosophia dissentiret, totis voluminibus conciderit, in Democritum ipsum, quem secutus est, fuerit ingratus. Cic. de Nat. Deorum.*

Mais l'Auteur, pour faire usage de la liberté de penser, se plaît à entasser des extravagances, il nous donne Epicure comme un de ces modeles illustres qui, par la liberté de penser à laquelle ils se sont élevés, sont parvenus à raisonner solidement, & nous invite par leur exemple à penser aussi librement qu'eux, afin de parvenir à raisonner aussi juste.

Quel modele qu'Epicure ! quelle autorité que la sienne ! puisque son sentiment sur le souverain bien, sentiment dont il fait le principe de sa morale, renverse de fonds en comble la vertu, comme Cicéron le démontre ; & comme l'Auteur en louant cette conclusion de Cicéron semble le reconnoître.

Voici encore un des raisonnemens par où Epicure combat le sentiment des Stoïciens qui attribuoient la disposition de l'Univers à une Puissance Suprême. Quels leviers ne lui auroit-il pas fallu pour soulever ces poids immenses, quelles machines pour mettre en mouvement & pour ranger dans leur juste

place, tant de masses énormes ? Quels crocs, quels fers assez puissants pour les lier, &c ? La Divinité n'auroit pu faire ce dont les Méxicaïns sont venus à bout, de bâtir sans fer & sans machines. Pourvu qu'on se déclare contre Dieu, ou contre sa Providence, c'est assez pour passer pour un grand homme, dans l'esprit des libertins. Si on leur demande d'où vient qu'ils s'élèvent avec tant de hardiesse & d'opiniâtreté contre des sentimens reçus de tout le reste des hommes ? C'est, répondent-ils, que nous ne pouvons nous rendre qu'à la plus parfaite évidence. Mais les obscurités impénétrables de Spinoza, & les impertinences des Epicuriens, plus semblables à des rêves qu'à des raisonnemens sérieux, ne les rebutent point. Ces grands hommes sont les seuls qui aient su se servir de leurs yeux. C'est de cette manière qu'Epicure, en se donnant la liberté de penser, est venu à bout de raisonner solidement. Prenons le pour exemple : Mr. \*\*\* nous l'ordonne ; pensons comme Epicure, afin de penser comme cet Auteur.

Pour mettre plus de bigarrure dans sa liste, après avoir associé Epicure à Socrate & à Platon, à Epicure il joint Sénèque & Plutarque, de tous les Philosophes les plus opposés aux Epicuriens. Mais Plutarque lui fournit de beaux traits contre la superstition, & les Déistes se flattent qu'à force de rendre odieuse la superstition par rapport à l'Athéisme, ils accoutumeront peu-à-peu les esprits

à regarder d'un œil favorable les Athées leurs confreres.

Il trouve aussi à propos de mettre Cicéron dans sa liste, mais de peur de faire tort à ce grand homme & de nuire à son dessein, par des autorités qui appuyeroient quelque article de Religion, il prend grand soin de nous apprendre que la liberté de penser avoit abouti chez Cicéron à ne rien croire & en particulier il s'applique à désabuser ceux qui, en lisant ses ouvrages, auroient pu croire que ce célèbre Orateur espéroit l'immortalité de l'ame: il ne la croyoit point, dit M.\*\*\*: Qu'on ne lui fasse point ce tort. Voici encore un endroit où il ne se fait point scrupule de manquer à la bonne foi. Cicéron croyoit l'immortalité de l'ame autant que qui que ce soit. Il ne croyoit pas que nous puissions être assurés d'aucune vérité, parfaitement & sans aucun mélange de doute, mais il ne mettoit pas toutes les opinions au même rang, & les unes lui paroissent beaucoup plus vraisemblables que les autres. C'est ainsi qu'il mettoit la Philosophie des Stoïciens fort au-dessus de celle d'Epicure, pour laquelle il ne pouvoit s'empêcher de marquer du mépris & de l'indignation. Il regardoit de même le sentiment de l'immortalité de l'ame, comme beaucoup plus vraisemblable que le sentiment opposé; &, bien différent de nos Déistes, il déclaroit sans détours, qu'il aimeroit mieux errer sur ce point avec *Socrate & Platon*, que de



penfer vrai avec tout le refte des Philofophes. Il ne faut pas douter qu'une pleine certitude fur ce fujet ne l'eût rendu plus fage & plus vertueux. Mais l'Auteur, avec fa jufteffe ordinaire, s'efforce de nous préfenter comme un des plus beaux endroits de Cicéron, & un des plus excellens effets de fa liberté de penfer, précifément ce qu'il y a en lui de plus défectueux, & vraisemblablement la caufe de toutes les fautes qu'on peut lui reprocher.

Cicéron aimoit la Philofophie, mais il aimoit encore plus les grandeurs; il avoit de la fageffe, mais il avoit encore plus d'ambition. Les foins de la République, fes intrigues de Rome, l'application à s'y faire un parti rempliffoient la plus grande partie de fon temps & de fon attention, il ne lui en reftoit que pour effleurer les fciences. Il ne faut donc pas s'étonner fi, dans un tems où la Philofophie étoit beaucoup plus obscure qu'aujourd'hui, & où les routes qui conduifent à la certitude, par un examen bien réglé, étoient moins connues qu'elles ne le font; il ne faut pas s'étonner fi dans ce tems-là, Cicéron, qui n'avoit eu le loisir que de parcourir les fentimens des Philofophes, avoit pris le parti de demeurer en fufpens; il ne vouloit pas fe déterminer à la légère, & il ne pouvoit pas fe donner tout entier au foin d'examiner. Cette maniere de philofopher s'accommodoit encore tout-à-fait à fon génie, de même qu'à la route qu'il s'étoit faite pour parvenir aux dignités. Un Orateur qui veut

toujours être prêt à plaider toute sorte de causes, suivant les divers intérêts qui l'y engageront, comprend qu'il lui est avantageux de s'accoutumer à soutenir le pour & le contre, & à donner des tours également éblouissans aux opinions les plus opposées.

Mais, comme je viens de le dire, ce fut là un grand foible dans Cicéron, sa vertu se sentit du défaut de ses lumieres, elle chancela de même: son cœur fut irrésolu comme son esprit; & ce Cicéron, qu'on admire comme un des plus grands hommes, quand il parle en Philosophe, on ne peut s'empêcher de le mépriser, comme un petit génie, quand il se peint dans ses lettres au naturel: incapable de prendre un parti, toujours accablé de difficultés, dont il ne fait point se tirer, toujours dans les allarmes, & en proie aux frayeurs. Imitons donc Cicéron dans ses incertitudes à la sollicitation de Monfr. \*\*\*, afin de devenir comme lui flottans dans la vertu.

Voici de quelle maniere Cicéron pensoit sur l'immortalité de l'ame & comme il en parle, sous le nom de Caton, qui est aussi un de ceux que Monfr. \*\*\* nous propose pour modele. C'est dans son livre de la vieillesse.

„ Rien ne peut m'empêcher de vous dire  
 „ ce qu'il me semble de la mort; & que je  
 „ crois voir d'autant mieux, que j'en suis  
 „ plus proche.

„ Je suis persuadé que vos peres, ces illustres personnages, que j'ai tant aimés,  
 „ n'ont point cessé de vivre quoiqu'ils aient

„ passé par la mort; & qu'ils sont toujours  
 „ vivans de cette sorte de vie qui seule  
 „ mérite d'être appelée de ce nom-là.  
 „ Car tant que nous sommes dans les liens  
 „ du corps, nous y sommes comme des  
 „ forçats à la chaîne, puisque notre ame est  
 „ quelque chose de divin, qui du ciel, com-  
 „ me du lieu de son origine, est jettée &  
 „ comme abîmée dans cette basse région de  
 „ la terre qui est un lieu d'exil & de suppli-  
 „ ce, pour une substance céleste & éternel-  
 „ le de sa nature. Mais je crois que si les  
 „ Dieux ont engagé nos ames dans nos  
 „ corps, c'est afin que ce grand ouvrage de  
 „ l'Univers eut ses spectateurs, qui admiras-  
 „ sent le bel ordre de la Nature, & le cours  
 „ si réglé des corps célestes; & qui l'expri-  
 „ massent en quelque sorte par le régle-  
 „ ment & l'uniformité de leur vie.

„ Et ce n'est pas seulement le raisonne-  
 „ ment & la méditation qui m'ont imprimé  
 „ ce sentiment, mais encore l'autorité de tout  
 „ ce qu'il y a eu de plus grands Philosophes.  
 „ Car ne savons-nous pas que c'est ce qu'en  
 „ ont pensé Pythagore & ses disciples; &  
 „ que ces Philosophes, que nous pouvons  
 „ appeller nos compatriotes, & à qui on a  
 „ donné, dès les premiers tems, le nom de  
 „ PHILOSOPHES ITALIQUES, n'ont jamais dou-  
 „ té que nos ames ne fussent des portions de  
 „ cette Intelligence universelle que nous ap-  
 „ pellons Dieu.

„ C'est ce que m'a encore fait compren-  
 „ dre l'excellent discours de l'immortalité



„ de l'ame, que fit le dernier jour de sa  
 „ vie, celui que l'oracle même d'Apollon  
 „ a déclaré le plus sage de tous les hom-  
 „ mes.

„ Enfin quand je vois ce qu'il y a d'acti-  
 „ vité dans nos esprits, de mémoire du pas-  
 „ sé, de prévoyance de l'avenir; quand je  
 „ considère tant d'art, de sciences, & de  
 „ découvertes où ils sont parvenus, je crois,  
 „ & je suis pleinement persuadé, qu'une  
 „ Nature qui a en soi le fond de tant de  
 „ grandes choses ne sauroit être mortelle.

„ Je vois d'ailleurs que l'esprit étant dans  
 „ un mouvement perpétuel, & n'ayant point  
 „ d'autre principe de ce mouvement que lui-  
 „ même, ce mouvement ne finira point;  
 „ puisque l'esprit qui se le donne ne s'aban-  
 „ donnera pas lui-même.

„ Je vois encore que l'esprit est quelque  
 „ chose de simple, sans mélange d'aucune  
 „ substance d'une nature différente de la  
 „ sienne, & qu'il est par conséquent quelque  
 „ chose d'indivisible: or ce qui est indivisi-  
 „ ble ne sauroit périr.

„ Quant à l'origine éternelle des ames, je  
 „ ne vois pas qu'on en puisse douter s'il est  
 „ vrai que les hommes viennent au monde  
 „ munis d'un grand nombre de connoissan-  
 „ ces. Or une grande marque que cela est  
 „ ainsi, c'est la facilité & la promptitude a-  
 „ vec laquelle les enfans apprennent des arts  
 „ très-difficiles, & où il y a une infinité de  
 „ choses à comprendre: ce qui donne lieu  
 „ de croire qu'elles ne leur sont pas nouvel-

„ les, & qu'en les leur apprenant on ne fait  
 „ que leur en rappeler la mémoire. C'est  
 „ ce que nous apprend notre bon ami Platon.  
 „ Je puis ajouter, à ce que je viens de di-  
 „ re, le discours que le premier Cyrus fit à  
 „ ses enfans sur le point de mourir, & qui  
 „ est rapporté par Xénophon.  
 „ Gardez - vous bien de croire, mes chers  
 „ enfans, leur dit-il, que je ne sois plus  
 „ rien, ou que je ne sois nulle part, quand  
 „ je vous aurai quittés. Car dans le tems  
 „ même que j'étois avec vous, vous ne vo-  
 „ yiez point mon esprit: mais ce que vous  
 „ me voyiez faire vous faisoit penser qu'il y  
 „ en avoit un dans mon corps. Ne doutez  
 „ donc point que cet esprit ne subsiste, a-  
 „ près même qu'il en sera séparé, quoi qu'il  
 „ ne se marque plus par aucune action. Car  
 „ rendroit-on aux grands hommes les hon-  
 „ neurs qu'on leur rend après leur mort,  
 „ si leur esprit étoit sans aucune action qui  
 „ put en faire durer la mémoire. Pour moi,  
 „ je n'ai jamais pu me persuader, que nos  
 „ esprits ne vivent qu'autant qu'ils sont dans  
 „ nos corps, & qu'ils meurent quand ils en  
 „ sortent; ni qu'ils demeurent dépourvus  
 „ d'intelligence & de sagesse, lorsqu'ils sont  
 „ détachés d'un corps qui n'a par lui-même  
 „ ni sens ni raison. Je crois au contraire que  
 „ quand l'esprit dégagé de la matiere se trou-  
 „ ve dans toute la pureté, & toute la simpli-  
 „ cité de sa nature, c'est alors qu'il a le plus  
 „ de lumiere & de sagesse.  
 „ A la mort on voit ce que deviennent

„ les parties dont nos corps sont composés ;  
 „ & elles retournent d'où elles ont été ti-  
 „ rées. Mais l'esprit qui est d'une autre na-  
 „ ture, ne se voit, ni quand il est dans le  
 „ corps, ni quand il en sort.

„ Rien n'est plus semblable à la mort  
 „ que le sommeil. Or c'est pendant le som-  
 „ meil que l'esprit fait le mieux voir qu'il  
 „ est quelque chose de divin. Car c'est alors  
 „ qu'étant moins occupé du corps, il perce  
 „ dans l'avenir, & y découvre une infinité  
 „ de choses. Que fera-ce donc quand il en  
 „ sera entièrement dégagé ?

„ Cela étant donc ainsi, il est de votre  
 „ devoir de m'honorer comme un Dieu a-  
 „ près ma mort. Mais quand l'esprit mour-  
 „ roit avec le corps, toujours le respect que  
 „ vous devez aux Dieux, qui gouvernent  
 „ l'Univers, & qui le tiennent dans un si bel  
 „ ordre, devroit-il vous obliger de conser-  
 „ ver des sentimens de tendresse & de véné-  
 „ ration pour ma mémoire.

„ Voilà ce que disoit Cyrus sur le point  
 „ de mourir. Mais si vous le voulez bien,  
 „ revenons de chez les étrangers à ce que  
 „ nous trouvons parmi nous.

„ Jamais on ne me persuadera, que ni  
 „ votre pere, Paul Æmile, ni vos deux  
 „ aïeux, Paul & Scipion l'Africain, ni le  
 „ pere de celui-ci, ni son oncle, ni tant  
 „ d'autres grands hommes, dont il n'est pas  
 „ besoin de faire le dénombrement, eussent  
 „ entrepris tant de grandes choses, dont la  
 „ postérité conserveroit la mémoire, s'ils



„ n'eussent vu clairement, que l'avenir même le plus éloigné ne les regardoit pas moins que le présent.

„ Et pour me vanter aussi à mon tour, selon la coutume des vieillards, croyez-vous que j'eusse travaillé jour & nuit comme j'ai fait, & à la guerre, & dans l'intérieur de la République, si la gloire de mes travaux eût dû finir avec ma vie? N'aurais-je pas sans comparaison mieux fait de la passer dans le repos, sans m'embarasser d'aucune sorte d'affaire? Mais mon ame, s'élevant en quelque sorte au-dessus du tems que j'avois à vivre, a toujours porté ses vues jusques à la postérité, & j'ai toujours compté que ce seroit après la fin de cette vie mortelle que je serois le plus vivant. C'est ainsi que tous les grands hommes comptent; & si l'ame n'étoit immortelle, ils ne feroient pas tant d'efforts pour arriver à l'immortalité.

„ Mais de plus, d'où vient que les plus sages sont ceux qui prennent la mort le plus en gré; & que plus on est dépourvu de sagesse, plus on est fâché de mourir? N'est-ce pas que plus l'esprit a d'étendue & de lumière, plus il voit clairement que la mort n'est qu'un passage à quelque chose de meilleur, & que moins il en a, moins il le voit? Pour moi je brûle d'ardeur de me rejoindre à vos pères, pour qui j'ai eu tant d'amour & de vénération; & non seulement à ces grands hommes que j'ai connus, mais à ceux même

„ mes dont j'ai entendu parler & dont j'ai  
 „ lu ou écrit moi-même les actions. Je vais  
 „ donc vers eux avec tant de joie, qu'on  
 „ auroit peine à me retenir, & on ne me  
 „ feroit pas plaisir de me refondre, comme  
 „ Pélias, pour me renouveler & me faire  
 „ recommencer à vivre. Non, quand quel-  
 „ que Dieu voudroit me faire revenir à l'en-  
 „ fance, & me remettre au berceau, pour  
 „ recommencer une nouvelle vie, je m'y  
 „ opposerois de tout mon pouvoir; & du  
 „ bout de la carrière; où je suis, je ne vou-  
 „ drois pas qu'on me remît au commence-  
 „ ment.

„ Car qu'y a-t-il d'agréable dans la vie,  
 „ & de combien de peines & de maux est-  
 „ elle traversée? Mais pour ne me pas arrê-  
 „ ter à en déplorer les misères, comme ont  
 „ fait tant de gens; & même des plus habi-  
 „ les; quelque agréable que fût la vie, on  
 „ vient enfin à s'en rassasier, comme de tou-  
 „ te autre chose; & il y a un point où l'on  
 „ peut dire *c'est assez*. J'ai d'autant plus de  
 „ droit de parler ainsi, que j'ai vécu d'une  
 „ manière, à ne me pas repentir d'être venu  
 „ au monde. J'en sors donc comme d'une  
 „ hôtellerie, & non pas comme de ma propre  
 „ maison. Car la Nature ne nous a mis au  
 „ monde que comme dans un lieu de passa-  
 „ ge, & non pas comme dans une demeure  
 „ arrêtée.

„ O! heureux jour, que celui où je for-  
 „ tirai de cette foule impure & corrompue  
 „ pour me rejoindre à cette divine & heureu-

„ se troupe de grandes ames, qui ont quitté  
 „ la terre avant moi ! J'y trouverai, non seu-  
 „ lement ces grands hommes dont j'ai parlé,  
 „ mais encore, mon cher Caton, que je  
 „ puis dire avoir été un des meilleurs hom-  
 „ mes, du meilleur naturel, & des plus fi-  
 „ deles à ses devoirs qu'on ait jamais vu.  
 „ J'ai mis son corps sur le bucher, au lieu  
 „ qu'il auroit dû y mettre le mien. Mais son  
 „ ame ne m'a point quitté ; & sans me per-  
 „ dre de vue, il n'a fait que me devancer,  
 „ dans un pays où il voyoit que je le rejoin-  
 „ drois bien-tôt.”

Dans la premiere des Questions Tusculanes qui roule sur le mépris de la mort, il rapporte encore sur le même pied & pousse plus loin les preuves qu'il apporte de l'immortalité, il fait remarquer que c'est l'ame qui voit, qui entend, qui rassemble en elle tout ce que nous attribuons à divers sens. Il montre que son origine ne peut être terrestre, il exhorte à en sentir l'excellence & prétend que c'est-là l'esprit du précepte *Connois-toi toi-même*. Il conclut enfin qu'après la mort, nous ferons des Dieux nous-mêmes, ou du moins nous vivrons éternellement avec eux.

XXIII. Après Cicéron on met Sénèque si grand zélateur de la liberté de penser, & qui en a su faire un si bon usage qu'il mérite d'être proposé aux Chrétiens pour modele. Tout religieux qu'il fût, il ne laissoit pas de nier l'immortalité de l'ame, & par sa liberté de penser il étoit parvenu à aimer si peu la Divinité, qu'il étoit ravi de confondre, par



la mortalité de l'ame, son sort avec celui des animaux brutes, pour n'avoir jamais de commerce avec elle. L'Auteur continue ici dans la bonne foi & par-là fait honneur à la Religion qu'il combat, à laquelle il est glorieux d'avoir de tels ennemis. Sénèque croyoit, dit-il, comme le reste des Stoïciens la mortalité de l'ame. Qui est-ce qui en lisant ces paroles, & comptant, dans une matiere de fait, sur la bonne foi d'un Auteur, qui prétend que la vertu est la fidelle compagne de la liberté de penser, n'attribue aux Stoïciens d'avoir cru, que tout meurt avec le corps, dans l'homme comme dans la bête? C'étoit pourtant tout le contraire; les Stoïciens à la vérité, n'avoient pas une idée bien nette de l'ame, non plus que les autres Philosophes, mais ils soutenoient, sans détour, qu'elle ne périssoit point avec le corps; ils ne s'exprimoient pas toujours de la même manière sur son état à venir. Tantôt ils disoient qu'elle se réuniroit à la Divinité, dont ils la concevoient une partie, & comme une étincelle; tantôt ils supposoient qu'après une très-longue durée, elle subiroit, comme le reste des parties de l'univers, un renouvellement, & passeroit par des transformations.

Lorsque Sénèque s'attache à prouver qu'il ne faut pas craindre la mort, & qu'on ne doit pas pleurer ceux qui ont perdu la vie, jamais il ne pose en fait que l'ame est morte avec le corps, & toutes les fois qu'il raisonne sur cette supposition, il en fait tou-

jours un membre d'une proposition alternative, dont l'immortalité de l'ame est l'autre partie. Ou l'ame est morte, ou elle vit. Si elle est morte pourquoi pleurez-vous celui qui n'est pas mal? vous n'avez non plus de sujet de pleurer celui qui ne vit plus, que vous n'en aviez, quand il ne vivoit pas encore. Mais après avoir raisonné sur cette supposition, il reprend l'autre, & c'est celle sur laquelle il s'étend; & qu'il travaille à se persuader & à persuader aux autres.

Pourquoi courir au sépulchre de votre fils, dit-il à Marcia? Les os & les cendres qu'il renferme, ne sont non plus des parties & des débris de ce fils que vous pleurez, que les habits dont il couvroit autrefois son corps: Il n'a rien laissé sur la terre, mais après s'être quelque peu arrêté dans des régions supérieures, pour s'y purifier de ce qui pouvoit lui rester encore de vices & de foiblesses, il a passé tout entier au séjour des ames bienheureuses, où une troupe sacrée l'a reçu.

Je suis persuadé, dit-il, dans sa lettre 80. que l'ame de Scipion est retournée dans le ciel, d'où elle étoit venue, non pas à cause de sa valeur, mais à cause de sa modération & de sa piété. Et dans la lettre 32. O quand verrez-vous le *Temps*, où vous saurez que le *Temps* ne vous regarde plus & que dans une tranquillité profonde vous jouirez parfaitement de vous-même!

Je pourrois rapporter cent citations de cette force, & si les Stoïciens n'ont pas donné dans les fables des demeures souterraines &

des ombres errantes, c'est qu'ils ne vouloient rien mêler de fabuleux au dogme important de l'immortalité de l'ame.

Plus j'y pense, plus je m'étonne de la hardiesse avec laquelle on attribue aux Stoïciens d'avoir cru & d'avoir enseigné la mortalité de l'ame. *Antonin* est traduit & est dans les mains de tout le monde. *Epictete* le fera bientôt tout entier, & dès qu'on le lira il restera aussi peu de doute sur sa croyance que sur sa vertu. Voici l'idée qu'il se fait de la mort. Mon Capitaine, dit-il, fait sonner la retraite. Je me retire en chantant ses louanges; je suis venu quand il l'a commandé; je m'en vais quand il l'ordonne, je ferai ce qu'il lui plaira, bien assuré qu'il connoît & qu'il veut ce qui me convient beaucoup mieux que moi-même.

XXIV. L'auteur de la liberté de penser, à force de se jouer de son lecteur, dans les citations qu'il vient de lui mettre sous les yeux, espere qu'il l'aura disposé à souffrir, qu'il se joue enfin de ce qu'il y a de plus sacré. SALOMON dont nous respectons les ouvrages, comme une partie de la regle de notre Foi & de nos mœurs; s'il vivoit aujourd'hui, & qu'il parlât; comme il parle dans les livres, qui portent encore son nom, il donneroit contre lui de si violens soupçons d'Athéisme & il fourniroit, dans ses discours, des preuves si convaincantes à ses accusateurs, qu'il ne lui seroit pas possible de se tirer d'affaire qu'en les adoucissant par d'excessives libéralités, c'est à-dire que les livres de Salo-



mon, où nous croyons que la Religion est renfermée, font une école d'Athéisme. *Crains Dieu & garde ses commandemens.* Que signifie cela? C'est le langage d'un Athée. Ne voyez-vous pas, par l'ouvrage même de M.\*\*\* que ces excellens hommes se font un plaisir d'entasser des contradictions, & de détruire dans une page ce qu'ils ont avancé dans une autre.

En vérité il faut compter sur la stupidité & sur la corruption de ses lecteurs, avec un aveuglement & une prévention qui n'est pas concevable, pour présenter au Public de pareilles propositions; il me semble que je vois un homme riche environné de parasites qui l'écoutent avec des airs d'admiration, lorsqu'entre deux vins il se répand en impiétés & en extravagances; notre Auteur se figure qu'une partie de ses lecteurs ressemblera tout-à-fait à ces gens-là.

Sa hardiesse va jusques à dire. Mais afin qu'on ne m'accuse de rapporter aucun fait sans preuves, voyons ce que dit Salomon, dans son Ecclésiaste C. I. v. 4. 9.

Une Génération passe, & l'autre Génération vient; mais la terre demeure toujours ferme. Le soleil de même se leve, & le soleil se couche, & court avec rapidité vers le lieu d'où il se leve. Le vent va vers le midi, & tourne vers l'aquilon; il va tournant ça & là & continuellement il revient sur ses pas, tous les fleuves vont à la mer, & la mer n'en est point remplie; les fleuves retournent au lieu d'où ils étoient

partis pour revenir à la mer. Ce qui a été, c'est ce qui sera; & ce qui a été fait, c'est ce qui se fera; & il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Peut-on faire une plus élégante description de l'éternité du Monde? & le Poëte Manilius a-t-il parlé autrement quand il a dit: Il n'y a rien de créé qui ne soit assujetti à un continuel changement; la terre change de face au retour de chaque année, & il n'y a point de Nation qui voie écouler un siècle sans éprouver quelque révolution. Il n'en est pas ainsi du Monde; toujours le même, on ne voit point de changement chez lui, ses jours, qui se suivent, ne le voient pas croître, & sa vieillesse ne le rend pas plus foible, sa course toujours égale, ne le fatigue pas, & il fera toujours le même, parce qu'il l'a toujours été; tel que nos ancêtres l'ont vu, tel le verra notre postérité; en un mot, c'est un Dieu, il n'est sujet à aucun changement.

Celui qui parle ainsi croit que le Monde est éternel & ne reconnoît aucun Créateur, (pag. 172.) M. \*\*\* veut voir un tel sens dans ces paroles, & il veut que nous le voyions, sa preuve est tirée de son autorité; il n'y en a point d'autre. Pour moi j'y vois tout le contraire. *Salomon* convaincu, par sa propre expérience, de la vanité des amusemens sensuels & tellement incapables de rendre l'ame solidement heureuse, qu'ils sont au contraire des sources de chagrins, rentre sérieusement en lui-même, retourne à la sagesse qu'il avoit abandonnée, & pour y ra-

mener ses lecteurs & les y attacher, il leur fait comprendre qu'il faut chercher quelque chose de plus solide que le Monde, tel que cette vie nous l'offre. La terre est un théâtre, où, depuis très-longtems, on ne voit que les mêmes roles; ce qui y naît passera, on y verra des événemens tout semblables à ceux que l'on a déjà vus, & ces événemens disparoîtront de même: il faut donc devenir la proie de l'ennui & la victime du dégoût, ou trouver quelque chose de plus solide?

Mais *Salomon* & *Manile* s'expriment l'un comme l'autre. Comparez ce que notre Auteur rapporte de l'un & de l'autre, & vous verrez, dans ses citations mêmes, une preuve des préjugés, & de ce goût exquis des Déistes pour la vérité, qui leur fait voir tout ce qu'ils veulent & ne leur laisse voir que ce qu'ils veulent.

*Manile* énonce son sentiment en termes exprès, il découvre tout à plein son impiété, *Il sera toujours le même parce qu'il a toujours été. C'est un Dieu. Il n'est sujet à aucun changement.* Ces dernières paroles déterminent le sens des premières qui sans cela seroit équivoques; il faut prêter ces dernières paroles de *Manile* à *Salomon* pour le faire penser de même, & l'accabler sans retour du reproche d'Athéisme, maintenant qu'il est dans l'impuissance de corrompre ses juges, & de s'en laver par des présens. Mais revenons à *Salomon*. Dans ce livre de l'Ecclésiaste il décrit ses égaremens & il les déplore: J'ai pensé en mon cœur, dit-il, sur l'état des hommes,



que Dieu les en éclairciroit, & qu'ils veroient qu'ils ne sont que des bêtes; car l'accident qui arrive aux hommes, & l'accident qui arrive aux bêtes, est un même accident: quelle est la mort de l'un, telle est la mort de l'autre, & ils ont tous un même souffle; & l'homme n'a point d'avantage par dessus la bête; car tout est vanité: tout va en un même lieu, car tout a été fait de poudre, & tout retourne en poudre. Qui est ce qui connoît que le souffle des enfans d'Adam est celui qui monte en haut, & que le souffle de la bête est celui qui descend en bas en terre? J'ai donc connu qu'il n'y a rien de meilleur, sinon que l'homme s'éjouisse en ce qu'il fait, d'autant que c'est-là sa portion; car qui est-ce qui le ramenera pour voir ce qui sera après lui? (p. 172, 173.).

C'est le portrait qu'il fait de lui-même dans le temps de ses extravagances; c'est la confession publique de sa honte & de ses péchés: ainsi raisonnent les hommes qui se veulent perdre, & Salomon cherchoit à s'étourdir par des raisonnemens semblables, dans le temps que la sensualité l'avoit enivré, & avoit troublé sa raison; par conséquent c'est ainsi qu'il ne faut point raisonner, & dans ces paroles ce Prince repentant se donne aussi peu pour modele, que dans celui-ci, *Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont demandé, & je n'ai refusé aucune satisfaction à mon cœur.*

Voulez-vous savoir ce que Salomon pense, revenu à lui-même & éclairé de la véritable

sagesse, *Le corps retourne en poudre d'où il a été tiré, & l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné*: il exprime nettement dans ces paroles, deux parties bien différentes, & dont le sort fera tout opposé. *Parce que la sentence contre les œuvres mauvaises ne s'exécute pas incontinent, le cœur de l'homme est plein d'envie de mal faire, Eccl. 8.* aussi je connois, qu'il sera bien à ceux qui aiment Dieu & qui réverent sa face. *Jeune homme, réjouis toi au jour de ta jeunesse, mais sache que pour toutes ces choses Dieu t'amenera en jugement. Eccl. 12.* De quel jugement le menace-t-il? Par quel frein veut-il modérer son empressement pour les plaisirs: est-ce simplement par la crainte des jugemens temporels? Mais les gens de bien, les hommes modestes, généreux, équitables, & attentifs à se refuser tout ce qui n'est pas dans les règles du devoir, vivent-ils plus long-temps que ceux qui sont attentifs à leurs intérêts, & qui ont un peu plus d'indulgence pour leurs desirs? Leurs champs sont-ils moins exposés à la grêle, & sont-ils plus à couvert des maux que l'envie, que les divisions, que la guerre traînent avec soi. Salomon ne pensoit pas ainsi; *Un même accident arrive à tous, &c. Eccl. 2: 14.* Et puis dira un jeune homme, dominé par ses passions, j'aime mieux une courte vie, que je  
 „ passerai agréablement, au gré de mes de-  
 „ sirs, que quelques années de plus, dont le  
 „ nombre est toujours petit, que je ferai  
 „ obligé de passer, avec toutes les autres;

„ dans une pénible vigilance , & dans une  
 „ application à me contrarier moi-même. ”

A quoi bon encore cette exhortation de Salomon, *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse ? Eccl. 12 : 3.* Est-ce le langage d'un homme qui égale le sort de notre espece, à celui des animaux brutes ? Pourquoi occuper notre attention de l'idée de notre Créateur ? Nos sages Déistes prétendent qu'il regarde tout ce que nous faisons dans un parfaite indifférence : je ne veux point me remplir de chimeres, dira un jeune homme formé dans leur école, j'aime mieux m'occuper de ce que je vois que de ce que je ne vois pas. Que signifieroit encore ce que Salomon ajoute, pour rendre plus efficace son exhortation, *Avant que les jours viennent auxquels tu diras, Je n'y prens point de plaisir, c'est-à-dire qu'il faut de bonne heure se faire une habitude de penser à son Créateur, sans quoi on ne pourra jamais s'acquitter de ce devoir.* „ Et qu'importe que je m'en acquitte, répondra le jeune mortel, quelle  
 „ consolation me fera-ce de penser, sur les  
 „ bords de ma fosse, que j'ai eu un Créa-  
 „ teur, qui après m'avoir gehenné par ses  
 „ loix, pendant ma courte vie, va la re-  
 „ prendre pour jamais, & semble n'avoir ouvert mes yeux à la lumière, que pour me  
 „ la faire regretter : ma vie a passé comme  
 „ un songe, ai-je eu le tems d'en jouir ? Au  
 „ lieu de la passer dans de tristes réflexions,  
 „ & de sérieuses actions de grâces, dont je



„ ne tirerai point de fruit, & qui trouble-  
 „ ront incessamment la douceur, en rame-  
 „ nant dans mon esprit l'idée de ma fin ;  
 „ puisque je ne puis l'éviter, j'aurai soin  
 „ du moins de n'y penser pas, & le meilleur  
 „ parti qu'une victime de la mort, comme  
 „ moi, puisse prendre, c'est de se dissiper  
 „ & de s'étourdir. ”

On ne sauroit donc attribuer à Salomon le sentiment de la mortalité de l'ame, & beaucoup moins le dessein d'en persuader les autres, sans le faire tomber en contradiction avec lui-même. Ainsi, quand même on ne le regarderoit point comme un auteur Sacré, il suffiroit de le supposer un homme sensé, pour en conclure que l'explication, que donnent à ses paroles les personnes qui ont de la Religion, est beaucoup plus raisonnable que celle des Déistes.

Faites réflexion, Monsieur, je vous prie, sur le peu de soin que cet Auteur prend de donner de la vraisemblance à ses raisonnemens. Pourvu qu'il tombe sur la Religion tout lui est bon ; sa fureur s'arme de tout. Salomon est un grand exemple de la liberté de penser, & une belle preuve de l'usage qu'on en peut faire, pour se rendre plus vertueux. Vous vous souviendrez, Monsieur, que c'est-là le but de sa liste, ou du moins qu'il veut paroître la donner dans cette vue. Tous ceux qui sont partisans de la liberté de penser, doivent être considérés sous ce caractère, pour les personnes les plus vertueuses qui se puissent trouver dans le monde. —

Ceux qui se font le plus distingués dans tous les siècles, par la solidité de leur jugement; ont fait profession de la liberté de penser; & où est-ce, je vous prie, que cette heureuse liberté de penser a conduit Salomon? A découvrir & à établir l'Athéisme, l'éternité du monde, & la mortalité de l'ame.

Cependant un peu plus haut Mr. \*\*\* loue le pere de Salomon d'avoir pensé qu'il n'y a qu'une tête creuse, légère & oisive qui puisse penser qu'il n'y a point de Dieu; & par où prouvera-t-on son existence, si on suppose que le Monde n'est point son ouvrage. Il cite encore comme très-sensées ces paroles d'Hobbes: Ceux qui étant capables de considérer les vaisseaux qui servent à la génération & à la nourriture, ne remarquent pas qu'ils ont été faits par un Etre plein d'intelligence, doivent passer eux-mêmes pour des gens destitués d'intelligence.

La liberté de penser a conduit Salomon à des conclusions tout opposées. Voilà une découverte que nous donne M. \*\*\* Il a plu à Salomon de penser à cet égard autrement que les hommes de son temps, sans quoi ces sentimens ne pourroient être allégués en preuve de sa liberté de penser, & quelle fureur auroit saisi ce Prince, si habile & si éclairé, pour s'aviser de remplir de ces maximes les esprits de ses sujets? Il sapoit par-là le fondement le plus ferme de leur obéissance & de leur fidélité, il anéantissoit son droit & celui de sa famille au Thrône, il faisoit passer David son pere pour un fou;

ou pour un menteur, qui avoit usurpé la Couronne & fait une injuste guerre pour se l'assurer, puisque tout ce qu'il avoit pris pour prétexte des ordres du Ciel, n'étoit qu'un tissu de fables.

Cependant ce Prince est si acharné à établir la mortalité de l'homme; qu'il prend soin de prévenir le plus spécieux des argumens par où on se promet une autre vie après celle-ci.

Le raisonnement dont on a coutume d'appuyer l'existence d'une vie à venir est celui-ci; Pourquoi les gens de bien seroient-ils ici dans une continuelle misère, pendant que les méchans y regorgent de biens, s'il n'y avoit une Oeconomie future, où leurs conditions seront bien différentes; *Cur Bonis male & Malis bene?* Salomon prévient les conséquences qu'on peut tirer de ce raisonnement & les prévient par ces paroles: au jour du bien, dit-il, use du bien, & au jour de l'adversité, prens y garde; aussi Dieu a fait l'un à l'opposite de l'autre afin que l'homme ne trouve rien à redire après lui. Enfin il dit en un autre endroit: les morts ne savent rien, & ne gagnent plus rien, & au sépulchre il n'y a ni œuvre, ni discours, ni science, ni sagesse.

Il faut se donner une pleine licence de dire, sans pudeur, tout ce qui vient dans l'esprit, ne s'y présentât-il qu'avec autant de confusion que les songes, pour alléguer ces paroles comme une réponse à l'argument qu'on vient de proposer en faveur de l'im-



mortalité de l'ame. D'où vient que les bons passent leur vie exposés aux mêmes accidens que les scélérats & souvent moins agréablement? Ils auroient tort de se plaindre, répond Salomon: *Au jour du bien il en faut user, Au jour du mal il y faut prendre garde.* Mais quand des douceurs se présentent, est-ce que les méchans n'en profitent pas aussi habilement que les gens de bien? & quand elles sont suivies de quelques maux, est-ce qu'ils ne prennent pas soin de s'en tirer le mieux qu'ils peuvent? Je demande donc d'où vient qu'il n'y a pas plus de différence dans leur sort; puisqu'il y en a tant dans leurs principes & dans leurs mœurs. Il faut user du bien quand il se présente, & prendre en patience le mal quand il vient. Mais cela même fonde l'objection, loin de lui servir de réponse. Les uns & les autres font cela. N'y auroit-il jamais d'inégalité dans le bonheur des hommes si inégaux par rapport à la vertu & au vice?

Je laisse à part que l'Auteur fait maintenant dire à Salomon; que *Dieu a fait ces choses à l'opposite l'une de l'autre, afin qu'on ne trouve rien à redire après lui.* Tel est dans le langage de cet Athée Salomon qui a si clairement établi l'éternité du Monde, & la mortalité de l'ame, qu'aujourd'hui il ne pourroit se tirer d'affaires, qu'en disposant par ses largesses les *Ecclésiastiques* à trahir leur cause & celle de Dieu pour la laisser en repos. Dieu, dit-il, a tout fait si sagement qu'on ne sauroit raisonnablement trouver à redire à

à ce qu'il a fait. Mais, ajoute l'Auteur, il ne faut pas s'étonner si Salomon a cru que l'ame étoit mortelle. On n'avoit point encore pensé avant lui à une vie à venir. Mais que deviendra ce grand exemple de la *liberté de penser* que l'Auteur nous présente en Salomon? Il en a si peu fait usage, qu'on le trouve dans toute l'ignorance où l'on avoit vécu jusques alors, & si éloigné de sortir de la route & de l'erreur commune, qu'il en entreprend vivement la défense. Vous le voyez, Monsieur, cet Auteur se propose de chagriner les personnes qui ont à cœur la Religion: & pourvu qu'il y réussisse, ce plaisir lui est si cher, qu'il veut bien l'acheter par la honte de se contredire à chaque page; il n'en plaira que plus à ses chers Déistes, quand il se donnera ainsi un air soutenu de tout fouler aux pieds, & de mépriser la raison autant que la Religion.

C'est dans le Nouveau Testament, dit-il, p. 175, qu'il faut rechercher les principes sur lesquels on fonde l'immortalité de l'ame, car l'Ancien, en nous disant qu'Adam, en mangeant du fruit défendu, se rendit sujet à la mort, avec toute sa postérité, nous donne par ce mot de mort, une idée que nous ne trouvons expliquée que dans le Nouveau Testament, qui nous apprend que par la mort il faut entendre une vie éternellement malheureuse; alors nous apprenons que Dieu n'avoit qu'un moyen de nous rendre capables de jouir d'une félicité éternelle, & qui consistoit à envoyer dans le monde Jésus-Christ,

qui est Dieu & homme, & fils de Dieu, d'une même essence avec ce Dieu dont il est fils, mais dont les personnes sont distinctes, & qui pouvoit, ( par ses souffrances comme homme, & non comme Dieu, qui ne peut ni souffrir ni mourir, ) donner une satisfaction d'un prix infini à Dieu, infiniment offensé & infiniment miséricordieux, afin d'appaiser sa colere, & sauver par ce moyen les élus.

Mais à quoi pensez-vous M. \*\*\* ? A qui parlez-vous ? pour qui écrivez-vous ? Ce que vous posez pour principe dans les paroles que je viens de transcrire, pour en tirer ensuite votre conséquence, le croyez-vous ? Si vous le croyez, vous comptez donc sur la révélation, *sur laquelle on ne peut compter* selon vous, & votre orthodoxie va à adopter tout ce qu'il y a de plus mystérieux & de plus contesté, dans les systèmes de Théologie. Mais si vous ne croyez pas ce que vous venez d'écrire dans cet article, effacez-le donc.

Mais, dira-t-on, il fait ici un *argument ad hominem*. Il combat les Chrétiens par leur propres principes. Si c'est-là son dessein, il use encore de sa mauvaise foi ordinaire. Ceux qui sont dans les principes dont il fait une exposition dans cette page 175 comptent que l'immortalité bienheureuse étoit déjà acquise aux fideles au commencement du monde, en vertu de ce sacrifice de Jésus-Christ qui s'accompliroit infailliblement, & que Dieu regardoit comme fait.

XXV. Mais puisque nous en sommes sur  
cette



cette matiere, il me paroît que chaque mot de l'Ecriture est une preuve de l'immortalité de l'ame, puisque chaque mot fait partie d'une révélation qui établit une Religion. Le sort des gens de bien a trop peu d'avantage par dessus celui des méchans (sans compter que très souvent il est plus infortuné) pour s'imaginer qu'il n'y ait point d'autre vie, supposé que Dieu se mêle des hommes.

Je ne vois pas en quoi le Peuple de Dieu auroit été plus heureux que les autres peuples & quel sujet il auroit eu de se féliciter, si tout ce que Dieu avoit fait pour lui s'étoit borné à cette vie. Les Israélites soumis à de dures loix ne pouvoient les violer sans en être d'abord très-sévèrement punis, & pendant qu'ils persévéroient dans l'obéissance, leur récompense n'étoit pourtant que médiocre. Les autres peuples de l'Asie, qui vivoient au gré de leurs desirs, vivoient dans un plus grand lustre & ne vivoient pas dans une moindre abondance. Abraham auroit passé ses jours plus heureusement au milieu de sa parenté, qu'il ne les passa à parcourir des pays inconnus, à travers mille dangers; les plus beaux de ses jours s'écoulerent sans espérance de se voir des successeurs, & sans cette douceur, si chere aux Anciens, d'élever des enfans. Il se vit ensuite obligé à éloigner Ismaël & sa mere & à s'en séparer pour toujours. Les habitans des pays où il est obligé de passer sa vie lui plaisent si peu, qu'il se résout à faire chercher une femme pour son fils Isaac, parmi les parens qu'il

avoit été obligé d'abandonner, & que sans doute il ne connoissoit que peu. Ces magnifiques paroles du Créateur de l'Univers, *Je suis ton Protecteur & ta grande récompense*, se réduiroient-elles à ce sens: „ Si tu as „ peu de douceur avec les habitans des Con- „ trées que tu traverses, tu ne laisseras pas „ d'y acquérir beaucoup d'esclaves & d'y „ voir multiplier tes troupeaux. Quand tu „ ne feras plus & que tu n'auras aucun senti- „ ment, ta postérité, après plusieurs géné- „ rations & plusieurs souffrances, formera „ enfin un Peuple à qui ces pays, où tu es „ maintenant étranger, appartiendront en „ propre.”

Esaü n'a-t-il pas vécu plus heureusement que Jacob? L'un se voyoit Prince à la tête d'une petite Armée, conformément à ses inclinations, pendant que l'autre éprouvoit, sous un dur & injuste maître, les rigueurs à-peu-près de la servitude. Il est ensuite affligé par des dissensions domestiques, il vit peu avec sa chère Rachel; les disputes de ses enfans lui causent bien des larmes; il éprouve les frayeurs de la famine, il reconnoît enfin que *ses jours ont été courts & mauvais, les jours*, dit-il, *de son pèlerinage*. Regarde-t-on la vie comme un voyage, quand on ne se propose ni but, ni patrie? Et ce but & cette patrie, où au lieu des jours de pèlerinage courts & mauvais, on se promet un doux & long repos, est-ce le sépulchre où l'on n'a plus de sentimens? Mais ils étoient éclairés de la connoissance du vrai Dieu. Et que leur

fervoit cette connoissance s'ils ne l'aimoient pas? & s'ils l'aimoient, quel supplice de ne le point connoître dans cette vie, & de n'espérer pas de le connoître dans une autre?

Dieu prescrit aux hommes des loix, & ces loix sont en elles-mêmes très justes; mais l'attachement que l'on a pour les objets de la terre & leur pouvoir sur nos sens & sur notre cœur, nous détourne de la soumission que nous devons à l'autorité de Dieu & à la justice de ses loix.

Dieu, qui connoît notre foiblesse, nous anime à notre devoir en maître infiniment bon, par le motif des récompenses: mais si ces récompenses se terminent aux biens de cette vie, nous ne pourrons être touchés de ce motif, nous ne pourrons même être sensibles à la reconnoissance que les bontés de Dieu méritent, qu'à proportion que nous aimerons ces biens de la terre qu'il propose à nos espérances. Il faudra donc que les hommes, pour être vivement reconnoissans, & céder de tout leur cœur aux motifs que la sagesse de Dieu trouve à propos d'employer, il faudra, dis-je, qu'ils s'animent à aimer, & qu'ils aiment vivement ces biens terrestres, dont l'amour est la grande source de leurs désobéissances.

Quand David s'écrie avec tant de sensibilité, sur le bonheur d'un *homme à qui Dieu n'impute point son péché*; quelle est, je vous prie, son intention? Se borne-t-il à penser qu'un homme vit bien heureusement lorsque Dieu ne prend pas garde à ce qu'il fait, &



le laisse en pleine liberté de se conduire comme il le trouve à propos, sans punir jamais ses désobéissances d'aucun châtiment ? Son zèle se réduiroit-il à chanter le bonheur d'un scélérat impuni ?

Mais si le bonheur, qui fait l'objet de son admiration & de ses vœux, est celui d'un homme qui, après s'être assez oublié pour se rendre digne de l'indignation de son Créateur, peut néanmoins s'assurer qu'il est reçu en grace, & qu'il n'a pas moins de part à sa faveur, que s'il ne lui étoit jamais arrivé de l'offenser, à quoi se réduit ce bonheur tant exalté, si tout notre sort se termine avec cette vie ? On ne parviendra à cette assurance qu'après de profondes soumissions, d'amères douleurs, de vives confusions, de cruels reproches, un changement enfin & un renouvellement d'inclinations & de conduite ; & quel est le fruit de ce pardon qu'il coûte tant d'acquérir ? On se trouve affranchi de quelques allarmes, on n'est plus travaillé par l'appréhension de quelque châtiment temporel ; on ne craint plus une maladie, une perte de biens ou quelque autre inconvénient de cette nature. Mais ce calme qu'un homme de bien achete si cher, & auquel il ne parvient que par ses troubles, un vicieux se le procure sans aucune peine, par le peu de soin qu'il se donne de s'applaudir dans tout ce qu'il lui plaît de faire. Mais les maux qu'il ne craint pas tomberont sur lui & l'accableront sans qu'il les ait prévus ? L'expérience nous apprend plutôt le contraire, &

d'ailleurs ces maux sont d'une telle nature, que souvent il vaut mieux les sentir, sans les avoir prévus, que de passer sa vie dans les allarmes pour les prévenir. Nos inquiétudes sont des maux certains, par où nous nous rendons misérables, en vue de nous garantir de quelque misère incertaine.

David est appelé par excellence l'*Homme selon cœur de Dieu*. Si donc il n'y avoit dans ce temps-là, que des récompenses temporelles pour ceux qui étoient aimés de leur Créateur, David a dû vivre le plus fortuné des hommes. Mais si cela avoit été, il faudroit le regarder comme le plus ingrat & le plus difficile à contenter qu'il y eût jamais eu; ses Cantiques sont beaucoup plus remplis de plaintes, que d'actions de grâces. Il est parvenu sur le trône, il est vrai; mais par quelle suite de misères n'a-t-il pas passé avant que d'y monter, quoiqu'il eût reçu de la part de Dieu l'ordre d'y penser? A-t-il joui de beaucoup de calme sur ce trône? Parce qu'il aimoit Dieu & qu'il en étoit aimé, il ne pouvoit faire un écart sans en être puni avec une extrême sévérité, quand le reste des Rois de la terre vivoient sans trouble & sans châtement, dans une entière licence.

Mais en s'assurant de la grace de Dieu & du pardon de ses fautes, on s'assuroit de la durée de ses jouts, dans ce temps où une longue vie étoit la récompense de la vertu. J'avoue que je ne vois pas le prix de cette récompense, dans la supposition de la mortalité de l'ame. La promesse d'une longue vie

touche à proportion, qu'on aime à vivre & à réfléchir qu'on vivra; mais à proportion qu'on se plaît dans ces pensées, on craint la mort, & l'idée de cette mort inévitable qu'on regarde comme une extinction totale de son être, répand une amertume sur la vie, qui en empoisonne toute la douceur. Il n'y a point de remède à ce malheur que de s'entourdir & de chasser les réflexions, mais par-là on devient insensible à la récompense & on ne s'applique point à la mériter.

Mais l'homme ayant été condamné à la mort parce qu'il avoit péché, il falloit une révélation pour lui apprendre que cette mort ne regardoit que le corps. C'est la remarque de l'Auteur page 176.

Comment un homme pouvoit-il, sans une révélation expresse, savoir que cette mort signifioit une vie éternellement malheureuse, ou que la postérité d'Adam deviendrait, à cause de la transgression du pere des hommes, sujette à une damnation éternelle? Comment un système aussi sublime que celui de l'Evangile, qui est l'unique fondement d'une immortalité bienheureuse, pouvoit-il, sans être révélé, entrer dans l'imagination même du plus sage de tous les hommes? (p. 176.)

Si les lumieres de l'homme n'ont pu s'élever à faire cette distinction, la révélation y aura suppléé. Ceux qui pensent qu'Adam n'a été créé qu'avec une médiocrité de lumieres, & ceux qui pensent que sa chute a presque réduit à rien tout ce qu'il avoit eu de connoissances & de génie avant que de tomber,



pourquoi se feroient-ils une peine de supposer, que la même bonté du Créateur, qui aida aux premiers hommes à découvrir ce qu'il leur étoit le plus nécessaire de savoir, comme l'usage du feu, la manière de semer, de faire du pain &c: connoissances où ils ne seroient peut-être parvenus qu'après plusieurs siècles, pourquoi, dis-je, se feroient-ils une peine de supposer, que cette même bonté du Créateur, qui les avoit avertis de lui offrir des sacrifices, soit comme des hommages de ce qu'ils tenoient de lui, soit comme des confessions réelles de ce qu'ils croyoient mériter, ne leur auroit pas aussi révélé, que son pouvoir de récompenser & de punir s'étendoit au-delà de la vie & que l'homme ne pouvoit pas même par la mort se soustraire à sa domination.

Après tout, cette vérité ne paroît point difficile à établir par la raison. On peut distribuer les hommes en trois classes. Il y en a qui aiment la vertu plus que toutes les douceurs des sens, qui en font leur objet chéri & qui s'y donnent tout entiers. Il y en a qui flottent entre leur devoir & les intérêts qui de temps en temps les en détournent & dont la vie est une vicissitude perpétuelle de chûtes & de retours.

Il y en a enfin qui vivent sans se contraindre au gré de leurs desirs, de quelque nature qu'ils soient. Si l'ame est immortelle, je ne vois pas ce qu'on pourroit reprocher à ceux qui prennent ce dernier parti; il me semble qu'ils choisissent le mieux, & qu'

ils font les plus heureux, sur-tout si à leur empressement pour les douceurs de la terre, ils joignent quelque habileté à se les procurer, & à s'en assurer la possession : ils jouissent de ce qu'ils aiment, & ce qu'ils aiment est réel. Suivant l'humeur dont ils seront, & suivant le tempérament dont ils se trouveront, il se peut qu'ils abrègeront leur vie de quelques années; mais la plus longue vie passe si rapidement, que de la prolonger de quelques années, cela ne mérite pas d'être compté, & puis ne vaut-il pas mieux vivre peu, mais vivre agréablement, que de passer une plus longue vie dans l'ennui & dans la contrainte? Celui qui vit sans réflexion ne craint point la mort & vit heureux. Celui qui, pour reculer l'arrivée de ce phantôme effrayant, est attentif à ses démarches, passe misérablement ses jours, car une longue vie troublée à tout moment par l'idée de sa fin, loin d'être une félicité & une récompense, est plutôt un long supplice. Mais quelle honte de négliger son Créateur & de fouler aux pieds ses loix, avec une insolente ingratitude! & qu'importe, diront ceux dont je parle: quel fruit tirerions-nous de notre reconnoissance? nous éviterions par-là les invectives éloqu岸tes de quelques esprits mélancoliques, mais nous perdrons des doux plaisirs & des avantages très-réels: d'ailleurs ce Créateur, aux loix prétendues duquel vous vous intéressez, fait assez connoître, par le peu de différence qu'il met entre ceux qui les observent & ceux qui les négligent, qu'il ne s'y intéresse

pas, & que notre attachement à son service lui est indifférent.

Quant à ceux dont la vie est une circulation perpétuelle d'attention & de négligence, de chûtes & d'efforts, soit pour se soutenir, soit pour se relever, qui tantôt s'applaudissent, & tantôt se font des reproches, qui respectent assez la vertu pour n'oser se permettre de l'abandonner entièrement, mais qui ne la trouvent pas assez aimable pour lui sacrifier tous leurs autres intérêts, on ne sauroit disconvenir que ces gens-là, dont la vertu & les vices ne sont que médiocres, ne passent leurs jours beaucoup plus misérablement, que ceux qui ont pris leur parti & qui ne se conduisent que par les motifs de leurs intérêts & de leurs passions.

Il y a enfin des hommes qui ont la satisfaction de se soutenir constamment dans la vertu, & dont la vie n'est pas troublée par des confusions & par des reproches, parce qu'ils ont le courage & la constance de sacrifier à leur devoir tout ce qui s'y oppose, de quelque prix qu'il paroisse aux yeux des hommes. Examinons, sans nous prévenir, ce qu'il faut penser de la félicité de ceux qui sont parvenus à cette perfection.

Il n'est pas nécessaire de remarquer que si quelques-uns parviennent à cette perfection, le nombre en est certainement très-petit, & que la perfection des hommes sur la terre se réduit à une application constante, & des soins assidus à tendre à la perfection & à s'en approcher. Voilà déjà une source d'ennuis,



& d'ennuis fans remede, si nous n'avons d'esperance que dans cette vie & si nous savons que nous ne ferons plus rien dès que nous aurons cessé de respirer. Plus on aime la vertu, plus l'on est frappé de sa beauté, plus l'on est charmé de son idée, plus aussi on doit souffrir quand on pense qu'on ne la possédera jamais que très imparfaitement. On passe ses jeunes années & tout ce que la vie a de plus beaux jours, à se faire des violences, à réprimer ses passions, à refuser à ses sens une partie de ce qu'ils demandent, & quand enfin dans un âge plus calme, mais plus foible, on s'est rendu plus aisée par l'habitude, la pratique de la vertu, & qu'on est en état d'y faire de plus grands progrès, quand on est sur les routes de la vérité, & qu'on pourroit s'avancer à grands pas dans sa connoissance, il faut quitter pour jamais & connoissances & vertu ; on s'est travaillé en vain. La lumiere de la vérité, plus chere encore que celle du jour, va se perdre dans une éternelle nuit.

On a beau être vertueux, on est homme, & si la pensée de l'attachement à la vertu ne nous étoit un garant de l'approbation de Dieu, & de ses précieuses suites, à moins que d'être d'un tempérament bien mélancolique, bien sombre & bien dur, on auroit souvent beaucoup de peine à se soutenir.

Donnez - vous la peine, Monsieur, de reprendre les principes que je viens de poser : La vie des hommes qui n'ont pour la vertu que de l'indifférence & qui ne sont attentifs

qu'à leurs plaisirs & à leurs intérêts, se passe plus heureusement que celle de ceux sur qui elle a quelque pouvoir. Ceux-là mêmes qui en font le grand objet de leur attachement, ne sont heureux qu'à proportion qu'ils se passionnent pour une belle chimere, & qu'ils sont éloignés de s'appercevoir qu'on se trompe, en attendant un meilleur sort après la fin de cette vie. Si le sentiment des Déistes est vrai, l'illusion est le parti le plus consolant pour ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur. Quant à ceux qui le respectent à la vérité, mais non pas au point de lui sacrifier tout, ils sont les plus misérables. Mais pour ceux qui le négligent tout-à-fait, & ne se font aucun scrupule de violer ses loix, ils sont les plus heureux. La réalité du bonheur est pour eux. Peut-on se mettre dans l'esprit qu'un Dieu bon, un Dieu sage & qui aime l'ordre, un Dieu puissant enfin, connoisse ces désordres sans daigner jamais les réparer? Et peut-on jeter les yeux sur l'Univers? Peut-on en étudier quelque partie que ce soit sans se convaincre que son Auteur est bon & puissant, & sage, & aime l'ordre dans ses ouvrages? L'ordre physique, l'ordre insensible seroit-il le seul qui lui agréât? l'ordre moral, l'ordre des pensées, l'ordre des mouvemens & de la conduite, l'ordre qui est un effet du discernement & du choix, ne le regarderoit-il qu'avec une parfaite indifférence? Dieu s'aime lui-même & s'aime infiniment, car sans cela il ne s'aime-roit pas, comme il mérite d'être aimé, & il

ne seroit pas le Dieu bienheureux , & par conséquent il ne seroit pas Dieu. S'aimant soi-même infiniment, se peut-il qu'il n'approuve pas plus ceux qui l'aiment & l'adorent, que ceux qui le méprisent ? Et s'il met entr'eux de la différence ; puisque leur sort demeure confondu dans cette vie, ne faut-il pas conclure qui les distinguera dans l'autre ?

Arrêtez un peu votre attention sur ce portrait que *Séneque* fait du monde, portrait accablant pour ceux qui aiment la sagesse, & dont la vue paroît incompatible avec leur tranquillité.

„ On ne sauroit sortir de sa maison, que  
 „ de quelque côté qu'on aille, on n'ait à tra-  
 „ verser des foules de gens, dont les uns sont  
 „ aussi ardens à grossir leurs trésors que les  
 „ autres insensés à les dissiper. De part &  
 „ d'autre on ne rencontre personne qui ait  
 „ une véritable idée de l'honneur: Il n'y a  
 „ qu'à être hardi pour réussir dans ses des-  
 „ seins. On se trouve heureux à ses pro-  
 „ pres yeux, & encore plus à ceux des au-  
 „ tres, à proportion qu'on foule aux pieds la  
 „ pudeur avec moins de retenue. Dès le  
 „ point du jour on se rend au barreau, pour  
 „ y faire plaider d'injustes procès, par des  
 „ avocats plus injustes encore & plus infames  
 „ que ces procès qu'ils entreprennent.  
 „ L'un se plaint de son pere dont il n'a tenu  
 „ qu'à lui de mériter la faveur. Un autre  
 „ plaide avec sa mere. L'un se présente dé-  
 „ lateur d'un crime dont il est coupable lui-  
 „ même, & le Juge qui condamne l'accusé



„ prononce une sentence contre ce qu'il a  
„ fait plus d'une fois. Un moment après une  
„ mauvaise cause l'emporte par l'habileté de  
„ son défenseur, & la multitude applaudit à  
„ ce triomphe de l'éloquence ou de la bri-  
„ gue. De quelque côté que vous jettiez  
„ les yeux, que le peuple soit assemblé pour  
„ des affaires sérieuses, ou pour des divertis-  
„ semens, autant que vous compterez d'hom-  
„ mes, autant à très-peu-près vous pourrez  
„ compter de scélérats. A peine décou-  
„ vrirez-vous quelqu'un qui ne soit vendu à  
„ quelque vice. A en juger par leur conte-  
„ nance, vous les croiriez dans une pro-  
„ fonde paix; mais ce n'est rien moins que  
„ cela, ils sont en fureur les uns contre  
„ les autres; le moindre intérêt suffit pour  
„ les engager à perdre ceux avec qui ils  
„ paroissent le plus étroitement unis; ils  
„ ne savent s'enrichir, ils ne savent s'a-  
„ grandir qu'aux dépens les uns des autres.  
„ Il n'est pas possible d'être bien avec qui  
„ que ce soit, on se fait un plaisir de haïr  
„ ceux que l'on croit heureux, & un hon-  
„ neur de mépriser ceux qui paroissent mi-  
„ sérables. On se trouve accablé à l'idée de  
„ tout ce que l'on voit au-dessus de soi,  
„ & on ne s'en console qu'en accablant tout  
„ ce que l'on apperçoit au dessous. Un su-  
„ périeur, & un inférieur heureux paroissent  
„ également des obstacles à la félicité qu'on  
„ veut posséder seul, & qui ne paroît plus  
„ félicité dès que les autres y ont part. Au  
„ moindre chagrin que l'on sent on voudroit

„ envelopper le genre humain dans la dis-  
 „ grace où l'on se trouve, & pour se con-  
 „ soler d'avoir échoué dans un dessein, sou-  
 „ vent on verroit de bon cœur l'Etat entier  
 „ renversé. Tous les hommes ressemblent  
 „ à des troupes de gladiateurs qui vivent &  
 „ mangent ensemble, mais toujours prêts à  
 „ s'égorger, & toute la différence que je  
 „ trouve entr'eux & les bêtes les plus fé-  
 „ roces, c'est que celles-ci épargnent leur  
 „ espece, & perdent même leur férocité à  
 „ l'égard de ceux qui les nourrissent & qui  
 „ prennent soin de les adoucir. La licence  
 „ est allée trop loin, pour espérer qu'on la  
 „ réprimera; chaque jour on s'y abandonne  
 „ avec plus d'emportement & avec moins de  
 „ honte. C'est peu de dire que la probité  
 „ est rare; pour parler exactement il faut  
 „ trancher le mot, & prononcer qu'il n'y  
 „ en a plus.

„ On ne juge du droit que par le succès,  
 „ c'est être criminel que d'être malheureux.  
 „ Mais on est toujours digne d'éloges,  
 „ quand on réussit. Les traités les plus fa-  
 „ crés & les sermens les plus solennels sont  
 „ de foibles liens. On ne se croit obligé à  
 „ les observer qu'autant qu'on y trouve son  
 „ compte; le même intérêt, qui les forme,  
 „ les rompt. On ne doit plus rien dès qu'on  
 „ est le plus fort, & il n'est rien qu'on ne  
 „ se permette sur ceux que l'on peut acca-  
 „ bler. Les tribunaux, (dit-il ailleurs,) <sup>o</sup>  
 „ établis pour être l'asile de l'équité, sont  
 „ devenus les places où s'exercent les plus

„ honteux trafics , de même que les plus  
 „ injustes brigandages , mais en même tems  
 „ les plus impunis & les plus autorisés. ”

Il auroit pu ajouter : Envain on compte sur la bonté de son droit & sur l'évidence des raisons qui l'établissent. Il ne faut compter que sur l'humeur ou sur l'intérêt des Juges ; leurs décisions font l'effet de leurs fantaisies , ou de la fureur des partis auxquels ils se dévouent.

On pourroit charger ce tableau d'une infinité d'autres traits qui ne seroient pas moins conformes à la vérité. Souvent la tendresse d'un pere est une occasion à ses enfans de le mépriser & ils s'empresrent d'autant moins à lui plaire , qu'il est plus digne de leurs empressemens. Les freres se portent envie , ils se supplantent , ils s'égorgent. Les loix de l'hospitalité autrefois si sacrées , sont des loix dont à peine on connoît le nom. La sincérité , le fondement le plus solide de la félicité de même que de la vertu , semble bannie de la terre. La vie se passe sans qu'on ait le plaisir de connoître ce que c'est que de vivre dans une parfaite ouverture de cœur , les nœuds les plus sacrés ne peuvent tenir contre l'habitude du déguisement. Mais pourquoi entreprendre un détail qu'on ne sauroit jamais finir ? Quand un homme aime parfaitement la vertu , avec qui peut-il vivre dans un commerce agréable ? & que voit-il de tous côtés , que des démarches odieuses & tout opposées à ses inclinations.

Le genre humain est réduit à trouver un



redoublement à ses maux dans ce qui paroît uniquement établi pour y apporter du remède. Pour éviter les désordres de l'Anarchie & pour se garantir des ennuis & des duretés d'une vie agreste & semblable à celles des animaux brutes, on s'est soumis à des loix & à des conducteurs. Mais ces maîtres, qui ont à cœur la félicité de leurs peuples sont si rares, que ce n'est pas un petit éloge pour eux, quand on peut dire que sous leur regne on est heureux de se voir pere, (8) parce que pour l'ordinaire on ne se multiplie que pour être exposé par plus d'endroits à leurs coups, & pour porter leurs chaînes dans un plus grand nombre de corps.

L'autorité dégénere si aisément en tyrannie que celle qui par sa nature en devroit être la plus éloignée, l'autorité des ministres de la Religion, qui devroit n'être que raison, que douceur, que modération, est presque toujours devenue la plus injuste & la plus insupportable. On se met peu en peine d'éclairer, on travaille seulement à faire respecter des ténèbres. Les promesses & les menaces suppléent à l'évidence des raisons; on vous défend de vous instruire; on vous ordonne de croire. L'erreur charme toujours pourvu qu'on en soit le pere, & la vérité déplaît presque toujours quand il faut l'apprendre d'une autre bouche; c'est un présent qui rend odieuse la main

(8) *Tollere liberos cupiunt, bene se meritum de liberis suis quisque non dubitat. Sen. de Clem. Talis est ut sub te liberos tollere libeat & expediat. Plin. Paneg.*

main dont on le reçoit : ceux qui font profession de l'enseigner aux autres , au lieu de s'unir pour la chercher , & de faire par-là un bon usage de leur tems , le perdent misérablement en se traversant les uns les autres pour s'empêcher de la trouver ; on se l'arrache des mains , on la fait disparaître à force de disputes , de contradictions , d'aigreur , de soupçons & d'emportement. *Vérité* , *Sincérité* , *Utilité publique* , termes pompeux , noms respectables , sont pour la plupart des hommes des mots vuides de sens , ou des prétextes pour cacher leur vanité , afin d'imposer aux autres. La passion qui les occupe c'est celle de primer , & le plaisir qu'ils préfèrent à tous les autres , c'est celui de regarder le reste des hommes au dessous d'eux.

Regardera-t-on comme un bien de naître pour vivre témoin de ces horreurs ? Le don de la vie n'est-il pas un don empoisonné & une véritable punition , si elle ne doit pas être suivie d'une autre qui nous console des désordres de celle-ci ? & ne vaudroit-il pas mieux que Dieu n'eût pas créé l'homme , que de le créer , pour lui permettre de s'abandonner à toute l'extravagance de ses desirs sans lui en demander jamais la raison. On a beau dire avec Sénèque que les horreurs des méchans relevent le prix des travaux , de la gloire & des triomphes du juste ; car il n'y a rien pour lui au-delà de cette vie , de quoi triomphe-t-il , & à quoi aboutissent ses travaux si ce n'est à travailler ? Il arrive à son but , il est vrai , s'il ne se propose d'autre

but que de se donner de la peine; mais les méchans arrivent aussi à leur but, & ce but c'est le plaisir, c'est la joie, & souvent le plaisir de traverser les gens de bien. Mais ceux-ci offrent au Ciel un spectacle digne de son attention, Dieu aime à voir cette grandeur d'ame & d'attachement invincible à la vérité & aux loix dont il est la source. Si cette vue lui plaît, s'il aime ces actions & ces sentimens, il les récompensera donc, & puisqu'il ne le fait pas dans cette vie, il se réserve de le faire dans l'autre d'une manière plus digne de lui. Mais le vertueux ne trouve-t-il pas sa récompense dans la vertu même? Cette maxime a besoin de quelque éclaircissement. Notre ame qui a été créée pour connoître la vérité, & pour se former sur la vertu, trouve, je l'avoue, dans la connoissance de la vérité & dans l'attachement à la vertu, une douce satisfaction: mais dans l'état où sont les choses, la connoissance de la vérité coûte tant, & on n'y avance qu'à si petits pas; l'acquisition de la vertu demande tant d'attention & tant d'efforts, un homme qui aime à vivre sagement & à remplir ses devoirs se trouve exposé à tant de fatigues, & à tant de traverses, il est souvent témoin de tant d'horreurs, que ce qu'il sent de triste chez lui & ce qu'il voit de hideux chez les autres, affoiblit & suspend même à tout moment la satisfaction qu'il a de voir clair & d'aimer la sagesse, s'il ne trouvoit moyen de se soutenir par l'espérance d'un meilleur sort dans une autre vie.



Me voici bientôt à la fin de l'ouvrage que j'examine, & je vous avoue que je me fais un plaisir d'y arriver, car il est triste d'avoir, à toutes les pages qu'on lit, occasion de penser qu'il y a des hommes dont le cœur est assez mauvais, pour trouver excellent tout ce qui leur vient dans l'esprit pourvu qu'il paroisse contraire à la Religion; il est triste de penser que notre Auteur, pour s'être vu applaudi dans ses pitoyables raisonnemens par quelques esprits gâtés, s'est promis que son livre trouveroit un bon nombre de lecteurs à qui il plairoit & chez qui il viendrait à bout de faire évanouir l'espérance de l'immortalité pour les amener à faire leur tout de cette vie & de ses biens passagers.

Pour faire passer le sentiment de l'immortalité de l'ame pour un sentiment inconnu aux Anciens M. \*\*\* insinue que Phérécyde en est l'Auteur; mais Cicéron, dont il a tiré cette remarque, n'en parle pas ainsi. „ Je „ suis, dit-il, dans la pensée qu'on s'est entre- „ tenu sur l'immortalité de l'ame dans les „ siècles les plus reculés, mais Phérécyde „ est le plus ancien Auteur dont nous ayons „ sur ce sujet quelque chose par écrit. Cet „ Auteur est fort ancien, ajoute-t-il, & il „ a précédé Pythagore.”

*Itaque credo equidem etiam alios tot sæculis disputasse de animis; sed, quod litteris exstet, Pherecydes Syrus primum dixit animos hominum esse sempiternos; antiquus sane: fuit enim meo regnante gentili. Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maxime confirmavit.*

S'il est permis d'alléguer des preuves de cette nature, ce ne peut être que dans les disputes de l'école, où un opposant avance ce qu'il peut, pour donner matière au répondant de parler & de faire voir à l'Auditoire qu'il entend les theses dont il a entrepris la défense.

Quelle apparence qu'un Philosophe de Syrie après s'être mis dans l'esprit une opinion à laquelle personne n'avoit encore pensé, se soit fait rapidement de tous les hommes autant de disciples, & que sur un paradoxe philosophique les Poëtes, les Prêtres aient établi incontinent dans l'esprit des peuples, la nécessité de la Religion, la crainte des enfers & la chimere des Champs Elysées. Il y a des gens qui se font un mérite de ne vouloir rien croire & qui pourtant ne laissent pas de *digérer* les suppositions les plus incroyables.

M \*\*\* prétend qu'il y a toujours eu après Salomon dans le peuple Juif une école d'illustres qui ont usé, comme ce Prince, de leur liberté de penser pour combattre l'erreur de l'immortalité de l'ame. Il nous décrit ces écoles des Prophetes sous l'image des Universités.

„ Je trouve après Salomon une succession, pour ainsi dire non interrompue, de gens qui faisoient une profession ouverte de penser librement, ce sont les Prophetes. Il y avoit parmi les Juifs peu de personnes mieux instruites qu'eux, ils étoient élevés dans des especes d'Académie qu'on nommoit les écoles

des Prophetes ; c'étoit - là qu'ils apprenoient à prophétiser , ou plutôt ils y apprenoient à jouer des instrumens & à boire , deux qualités qu'ils regardoient comme très - propres pour obtenir l'esprit Prophétique. Nous les entendons dans leurs écrits se déchaîner continuellement contre la Religion établie parmi les Israélites , avec autant de liberté que s'ils la regardoient comme un tissu d'impostures , quoique les peuples la respectassent comme instituée de Dieu même ; en un mot , les Prophetes ont plus décrié & les Prêtres & les autres Prophetes tout inspirés qu'ils étoient , que n'a fait l'Auteur des Droits de l'Eglise à l'égard des Prêtres & des Prophetes de notre Israël qui sont sans inspiration. Mais venons à la preuve de ces deux sujets sur lesquels les Prophetes ont usé d'une entière liberté de penser ( p. 176. )”

Suivant Mr. \*\*\* les écoles des Prophetes ressembloient à nos Universités , à cela près qu'au lieu que , dans ces Universités , ceux-là-mêmes qui foulent aux pieds les préceptes de la Religion par leur conduite , ne laissent pas bien souvent de marquer un grand zèle pour en soutenir les droits & la vérité ; les écoles des Prophetes au contraires n'étoient remplies que de malheureux , assez scélérats pour annoncer aux hommes , de la part de Dieu , des maximes qui ( suivant Mr. \*\*\* ) alloient à faire regarder la Religion comme un tissu d'impostures. Voilà les illustres modeles dont Mr \*\*\* charge sa liste pour nous animer par leur exemple à penser librement , & néan-



moins dans la suite il les trouve assez dans le cas du D. Sacheverel, dont il parle ailleurs avec un extrême mépris, tant il se met peu en peine de souffler le froid & le chaud, pourvu qu'il se satisfasse, en répandant tout le ridicule qu'il peut sur ce qui est un objet de respect pour ceux qui ont de la Religion.

Si les Prophetes avoient eu l'intention que leur prêtre Monfr. \*\*\*, ils auroient eu grand tort de se plaindre des traitemens qu'on leur faisoit. Ils n'ignoroient pas que les loix fondamentales de l'Etat étoient confondues avec celles de la Religion, & qu'ils ne pouvoient combattre celles-ci sans anéantir tous les droits du Peuple Juif sur la terre de Canaan, & sans violer des loix dont l'observation étoit prescrite sous peine du dernier supplice.

Tout ce que Mr. \*\*\* se donne le soin de rassembler des écrits des Prophetes pour preuve de leur prétendue fureur à renverser la Religion, se réduit à deux choses, ils censuroient vivement les Sacrificateurs, & les Ministres publics de la Religion: & ils travailloient à ramener le Peuple de son attachement excessif pour l'extérieur dont il faisoit le tout de la Religion, se permettant au reste d'en violer les loix les plus essentielles.

Le zèle des Prophètes les animoit à reprendre ceux qui, par leurs vices, leurs erreurs, & leurs superstitieuses interprétations de la loi, travailloient à renverser dans les esprits des Peuples l'idée de la véritable Religion. Ces mêmes Prophètes affligés de voir

avec quelle affreuse négligence on abandonnoit cette loi si raisonnable, si sainte, si auguste que Dieu avoit prononcée lui-même avec tant d'éclat, & tant de majesté, cette loi dont l'observation avoit attiré ses faveurs sur les Patriarches, en mémoire desquels Dieu avoit encore de l'indulgence pour son Peuple, tout ingrat & tout corrompu qu'il fût, pressoient la nécessité d'observer ces saintes loix, & faisoient sentir aux hommes le tort qu'ils avoient de leur préférer des cérémonies, dont l'observation ne rend l'ame ni plus raisonnable ni plus pure, n'adoucit point les mœurs, & ne répand pas plus de beauté sur la conduite, cérémonies que Dieu n'avoit ordonnées que par condescendance pour la foiblesse & pour les préjugés d'un Peuple grossier, qui auroit méprisé la simplicité de la Religion & qui auroit plutôt donné dans l'idolâtrie, que de vivre sans un culte pompeux, chargé d'observances extérieures. Ces vérités sont si connues qu'on ne peut être excusable quand on feint de les ignorer.

JOSEPHE vient ensuite, excellent modele pour nous animer par son exemple à penser librement sur la Religion; car ce juif distingué & favorisé des Romains dans le tems que sa Nation étoit l'objet de toute leur indignation, écrivant l'Histoire du Peuple Juif au lieu de la donner fidèlement, telle qu'il la trouvoit dans les seuls monumens qui en restoient, l'a déguisée, par-ci par-là, pour s'accommoder au goût de ceux pour qui il écri-

voit, & à qui il vouloit plaire. Où est la force de cet argument, qui n'aboutit qu'à rendre Joseph méprisable?

ORIGENE, qui est le premier Chrétien qu'il cite, a vécu & est mort très-persuadé de la Religion Chrétienne, dont il a soutenu la vérité avec beaucoup de zèle & de succès. Est-ce en cela qu'il veut que nous l'imitions? Non sans doute, car que gagneroient par-là les libertins? Mais Origene a donné trop de carrière à son imagination sur les allégories, & Mr. \*\*\* & ses amis ne seroient pas fâchés que les Chrétiens prissent tous ce parti-là. Ils donneroient belle prise à ceux qui ne souhaitent rien tant que des occasions de les mépriser.

XXVI. Il n'y eût jamais de parodie, où l'on se soit plus éloigné du sens & de l'intention de l'Auteur dont on y emprunte les termes que fait Mr. \*\*\* dans tout ce qu'il cite de MINUTIUS FELIX. Quel sujet de se féliciter s'il pouvoit n'être pas dans la classe des libertins, cet excellent Auteur qui tient le premier rang après les livres de la Bible?

Je rapporte tout le passage de Mr. \*\*\* (pag. 186.) Cet Auteur avoit une si haute idée du Christianisme, qu'il avance que tous les Chrétiens étoient Philosophes ou que tous les Anciens Philosophes étoient Chrétiens. Et sur ce que les Payens reprochoient aux Chrétiens qu'ils n'avoient ni temples, ni autels, ni prédication, ni assemblées publiques, Minutius répond comme auroit fait un libertin moderne, (car c'est ainsi que les Prêtres



trouvent bon de qualifier les Chrétiens qui se mettant au-dessus des préjugés, examinent les choses librement & en parlent de même) Quel temple puis-je bâtir à ce Dieu, que toute la vaste étendue de la terre ne peut contenir? Moi qui n'étant qu'un simple homme aime à me loger commodément, comment oserois-je entreprendre de renfermer dans un petit édifice toute l'Immensité de mon Dieu? n'est-il pas infiniment plus digne de la Majesté de cet Etre parfait de lui consacrer un temple dans nos cœurs? Offrirois-je à Dieu en sacrifice ces choses qu'il a la bonté de me donner pour mon usage? ne seroit ce pas, pour ainsi dire, refuser ses présens? & ne tomberois-je point par-là dans la plus basse des ingratitude, sur-tout sachant que le sacrifice qui lui est le plus agréable c'est la justice, la pureté, la sincérité? C'est pour-quoi celui qui vit innocemment, l'adore; celui qui fait ce qui est juste, lui sacrifie; celui qui a en horreur tout ce qui s'appelle fraude, se le rend favorable; celui qui sauve son prochain du danger, lui offre de toutes les victimes la plus agréable. Aussi sont-ce-là nos sacrifices & notre service divin; c'est ainsi que parmi nous le plus honnête homme est celui que nous regardons comme le plus religieux.

Minutius Felix fait voir dans ce beau passage qu'on regardoit de son tems & qu'il regardoit lui-même les autels, les sacrifices, les prédications, comme des choses qui ne faisoient nullement partie du culte religieux;

& par une conséquence absolue il falloit qu'il crût que les prêtres n'étoient pas plus nécessaires; aussi s'est il servi des couleurs les plus vives pour nous dépeindre les maux que causent ces sortes de gens, & quel étoit le bonheur de la Société avant qu'il y en eût; voici comme il s'exprime: Peut-on trouver des lieux où il se donne plus de rendez-vous, où il se fasse plus de commerces honteux, où il se concerte plus d'adulteres que dans les temples & au pied des autels, & cela par les prêtres mêmes? Et ne s'abandonne-t-on point aux impuretés les plus sales, dans toutes les chapelles dont les temples sont pleins, avec plus de licence que dans les maisons les plus débauchées. Mais de quelle nécessité sont ces prêtres? Avant qu'il y en eût au monde, oui avant qu'il y eût ni Pontifes, ni Prêtres de Cères & de Bacchus, ni Saliens, ni Vestales, ni Augures, les Empires des Assyriens, des Medes, des Perses, des Grecs & des Egyptiens ont subsisté, & même avec gloire. Enfin il faut avouer que ce sage Romain connoissoit bien le foible & la malice du genre humain, lorsqu'il disoit que quoique nous fussions que nos peres ne nous ont laissé que des fables & des absurdités, cependant, ce qui est insupportable, nous y donnons toute notre attention, nous en faisons toute notre étude.

Quelle conclusion prétend tirer de-là l'Auteur de la liberté de penser? La voici, que de l'aveu de Minutius Felix le Christianisme n'étoit qu'une Philosophie semblable à celle des

sages qui avoient vécu dans le sein du Paganisme. Mais pourquoi écrire contre les Payens une Apologie de la Religion Chrétienne, si on la confond avec la Philosophie de ceux qui ont fait profession extérieure du Paganisme ? Il n'est pas permis d'attribuer à un Auteur dont il vient de faire l'éloge de pareilles contradictions. Il étoit aisé de connoître les vues de Minutius Felix ? Les Payens étoient Idolâtres & vivoient dans la licence. Pour les ramener de ces deux excès on leur représentoit que la doctrine même des Philosophes conduisoit à reconnoître l'unité d'un Dieu, la pureté de la morale de l'Evangile & la nécessité de son observation. Ils avoient donc parmi eux des témoins contre eux-mêmes, les plus pures lumières de la raison donnent gloire au Christianisme en se faisant jour comme des éclairs au milieu de l'épaisse nuit de l'idolâtrie & de la superstition. Les Payens uniquement attachés à l'écorce & à l'extérieur de la Religion, méprisoient les Chrétiens qui n'avoient ni temples magnifiques, ni ornemens pompeux dans les lieux où ils s'assembloient. Minutius Felix fait voir l'inutilité de toutes ces choses, & représente de plus les abus que l'on en faisoit. A cause de cela ne veut-il ni assemblées ni ministres, & de quelle Religion fait-il donc l'apologie ? Enfin ces paroles de Minutius Felix, *quoique nous sachions que nos peres ne nous ont laissé que des fables ; cependant nous y donnons toute notre attention*, &c. par où cet Apologiste de la Religion Chrétienne, exprime l'aveuglement & l'opiniâtreté infiniment



déraisonnable des Romains attachés au Paganisme, M. \*\*\* les répète comme une parodie, qu'il se fait un plaisir d'appliquer à la Religion, dont les faits sont si bien établis & le culte si raisonnable. Si Minutius Felix a usé de la liberté de penser, le fruit de son attention & de son examen a été de l'éclairer sur la vérité & la nature de la Religion Chrétienne, il a démêlé ce en quoi elle consiste, d'avec un extérieur en quoi elle ne consiste pas, quoique les mauvais Chrétiens le regardent à-peu-près comme l'essentiel, & que les Déistes voudroient qu'on n'y vît rien d'autre afin de pouvoir la décrier entièrement.

XXVII. Mr. \*\*\* n'insère *Synesius* dans son catalogue, que pour avoir occasion d'alléguer un conte sur la résurrection, comme si la vérité d'un dogme étoit ébranlée, dès que parmi ceux qui le croient, il s'en trouve à qui il arrive de l'appuyer sur des preuves qui manquent de force.

XXVIII. L'Auteur de la liberté de penser voudroit bien pouvoir répandre ses soupçons d'Athéisme, sur un Savant aussi célèbre, que le Chancelier BACON; mais ce qu'il en cite fait voir en même tems & la foiblesse & la malice de ses efforts. Ce grand homme s'est déclaré contre la superstition; il panchoit donc vers l'extrémité opposée; quelle conséquence! Lorsque des gens peu amis de la Religion exercent leur esprit à faire l'apologie de l'Athéisme, si on les soupçonne d'y avoir du penchant & que ce soupçon les incommode, leurs amis se récrient vivement sur la calomnie, & pourquoi donc

répandre ces soupçons sur un grand homme parce qu'il a vivement écrit contre la superstition ? Mais , dit Mylord Bacon : (pag. 191.) la Nature a mis dans toute créature vivante une espece de fouci & de crainte pour la conservation de sa propre vie & de son être , pour aller au devant & résister aux maux qui peuvent lui arriver ; cependant cette Nature n'a pu s'empêcher d'y entremêler des craintes vaines & frivoles ; en sorte que si on pouvoit pénétrer dans l'intérieur de ces créatures , on trouveroit qu'elles sont pleines de terreurs paniques : sur-tout les hommes & particulièrement ceux du vulgaire , qui dans des circonstances mêlées de dangers & d'adversités sont en proie à mille superstitions , qui ne sont que des frayeurs paniques. Que signifie cela si ce n'est que les hommes se trouvent naturellement tels , c'est-à-dire naissent & sont élevés d'une telle maniere , que leur cœur se trouve souvent exposé à de vaines frayeurs. Qui est-ce qui ignore que ces expressions *La Nature nous a faits tels* , *La Nature nous a refusé* , &c. sont des expressions peu justes , mais qu'un long usage a tellement autorisées que ceux-là mêmes qui ne les approuvent pas ont de la peine à s'en abstenir toujours. Si Bacon distingue le vulgaire des autres , cela fait bien voir que ce qu'il attribue à la Nature , il le regarde comme un effet de l'éducation , car il n'y a pas deux natures , deux causes (intelligentes ou aveugles ,) qui président , l'une à la formation du vulgaire , & l'autre à celle des hommes d'un plus haut rang.

XXIX. Enfin Mr. \*\*\* acheve de se moquer de ses lecteurs, quand pour les encourager à penser librement, par le succès de ceux qui s'étant servis de cette liberté se sont rendus plus vertueux, il nous cite *Thomas Hobbes*, à qui il attribue la lâcheté de s'être attaché par politique au parti des rigides les plus grands ennemis de la liberté de penser. *Hobbes* nous fait concevoir les hommes comme naturellement si libres qu'ils sont en droit de faire tout ce qu'il leur plaît, ils se lient par des pactes & s'imposent des obligations par des traités qu'ils font les uns avec les autres. Mais qui les a obligés à faire ces traités? Qui que ce soit; or s'ils s'imposent eux-mêmes des loix, ils peuvent donc eux-mêmes les révoquer, de sorte que par les principes d'*Hobbes* tous nos devoirs tombent par leur fondement.

*Hobbes* mérite si peu d'être mis au nombre des partisans de la liberté de penser qu'il établit le Prince Juge suprême de tous les articles de la Religion, & ne reconnoît pour véritables & bons sujets que ceux qui n'ont d'idées & de volonté que ce qu'il plaît au Prince, qu'ils en aient; mais en nous soumettant en esclaves à la tyrannie des hommes, il nous affranchit des loix de Dieu. Il nous apprend à secouer son Empire & à ne le point craindre. En voilà assez pour mériter l'éloge de défenseur de la liberté de penser.

XXX. Si l'Auteur du Traité que j'examine parle sincèrement dans les éloges qu'il fait de l'illustre *TILLOTSON* & dans les passages qu'il en rapporte, s'il ne se propose



en cela aucune vue secrète, je ne fais point l'accorder avec lui-même, & je ne puis comprendre comment un homme qui paroît respecter & chérir un Théologien du premier rang, de qui il n'a tenu qu'à lui de recevoir de justes, d'aimables & de grandes idées sur la Religion, a pris plaisir à semer par tout son ouvrage, des traits propres à faire douter de cette Religion des lecteurs négligens & disposés à l'incrédulité & à faire de cette maniere un chaos & de ses ennemis & de ses défenseurs. Si Mr. \*\*\* n'a pas eu l'intention mauvaise, il faut avouer qu'il a écrit avec une extrême négligence, & qu'il s'est exprimé avec si peu de circonspection, qu'il paroît n'avoir eu en vue que d'ébranler la Religion & n'avoir fini par les éloges de ce célèbre Archevêque, que pour dépayser son lecteur, ou pour avoir le plaisir de remplir son ouvrage du pour & du contre.

XXXI. Ce que cet Auteur fait constamment sentir à toutes les pages de son livre, c'est un extrême mépris du gros des Ecclesiastiques & tout le penchant imaginable à les chagriner. Je conçois fort bien de quelle maniere une forte aversion pour les ministres de la Religion peut insensiblement engager à prendre de l'éloignement pour la Religion même. Le cœur humain va bien vite dans ses décisions, il confond ordinairement les objets entre lesquels il trouve quelque liaison, & il aime à se persuader que ce qui lui déplaît à quelques égards, mérite de lui déplaire en tout.

C'est de tout tems que les hommes ont jugé de la divinité par les ministres qui faisoient profession de la servir, & qui, par cette raison, en devroient avoir une plus parfaite connoissance.

On ne sauroit imaginer une cause plus vraisemblable de l'extravagance des Payens de l'Orient, à adorer leurs pagodes & à se représenter la Divinité sous des images également grotesques & monstrueuses, dont les unes ne sont propres qu'à faire rire, & les autres qu'à faire peur. Il y a apparence que des prêtres bien nourris & bien boursoufflés, la plupart d'une sévérité affreuse & insultante, affectant un sourire impertinent, tous d'une taille & d'une démarche ridicule, furent les premiers modeles, dont on tira des images pour être des objets de culte; ces prêtres pleins d'admiration pour leur ressemblance, & ravis de se voir admirés & adorés jusques dans leurs images, consacrerent l'erreur. Mais nous avons des gens qui, aussi fous que ces Orientaux, raisonnent sur les mêmes principes, quoiqu'ils en tirent de tout autres conclusions. Ils jugent de la Religion, de même que ces peuples grossiers, par les défauts de ceux qu'ils en croient les ministres. Mais au lieu de respecter ces défauts comme font les peuples d'Orient, ils se croient en droit de les mépriser & de mépriser avec eux la Religion, qu'ils en croient, mal à propos, la source. Ils ont grand tort, sans contredit, & cette maniere de penser est si ridicule, que ceux-là mêmes qui pensent

sont ainsi, n'en veulent point convenir, ils se cachent leur faute à eux-mêmes. Mais s'ils ont tort, il faut avouer aussi que ceux qui donnent lieu à leur faute & qui leur fournissent les occasions de se tromper de cette manière, ont de grands reproches à se faire. C'est à quoi je voudrois qu'on pensât plus souvent.

Vous vous souvenez, Monsieur, d'un jeune Seigneur en qui vous reconnoissiez de même que moi, bien des vertus & des qualités très aimables; cependant il n'avoit que très peu & presque point de Religion; & quelle en a été la cause? Vous le savez encore, la brutalité d'un pédant Ecclésiastique qui l'avoit fièrement & grossièrement censuré. Il y a des esprits qui ne reviennent pas, dès qu'ils se font une fois révoltés; les passions, les objets sensibles, les plaisirs & la dissipation achevent ce que le dépit a commencé. Il seroit bien à souhaiter que les ministres de la Religion craignissent de donner lieu à des écarts de cette nature, & d'avoir à se reprocher des imprudences, dont les suites peuvent devenir si fatales. Il faut de l'adresse pour corriger, mais il ne faut que de l'orgueil pour censurer. Ils doivent regarder comme le plus grand des malheurs de renverser le Trône de Jesus-Christ dans les cœurs des hommes, qui sont soumis à leur conduite, par un trop grand empressement à y établir leur Domination. Les Protestans surtout qui ont toujours dans la bouche les hauteurs du Clergé Romain pour les condamner, doivent soigneusement étu-



dier leur cœur pour découvrir s'il ne renferme point quelque semences de ces penchans impérieux qui se fortifiant peu à peu, ont enfin fait de l'Eglise une espece de Monarchie Temporelle. Pour moi je ne puis jamais penser ; sans en être affligé, à la vanité & à l'impudente fierté de ce Consistoire de la Rochelle qui sous un prétexte de zèle, eût l'audace de censurer le Roi de Navarre, censure qui put bien ébranler, dans ce Prince, la bonne volonté qu'il avoit pour les Réformés, & la changer en un dégoût dont ils ont éprouvé les suites. Nathan étoit Prophète, il étoit chargé d'un ordre exprès de Dieu ; cependant de quelle circonspection n'use t-il pas ? Il ne va à son but que par des détours innocens ; aussi sa modestie & sa circonspection produisit tout l'effet que l'on pouvoit s'en promettre. Mais s'il s'étoit laissé gouverner par des mouvemens d'ambition, il auroit pris le parti de censurer & de gronder d'un plein faut son Souverain. Un de ces Ministres Rochelois auroit sans doute cru avilir la dignité de son caractère, si dans une audience particuliere il s'étoit jetté aux pieds de ce Prince, pour le supplier, au nom de tous les Réformés, de ne plus exposer dans la suite, par ses écarts, une Religion à laquelle il faisoit tant d'honneur par un grand nombre de vertus heroïques, & de ne porter pas avec le scandale, la désolation dans le cœur d'une infinité de Chrétiens, dont il faisoit les délices & les espérances. Mais enfin, dans quelque desordre que tombent les ministres de la Religion,

il y auroit de l'extravagance à en conclure que la Religion n'est pas Divine en'elle-même, car Dieu n'a promis nulle part de la soutenir, en faisant de tous ceux qui se mêlent de l'annoncer, autant d'anges & de saints; il ne viole point les loix de la Nature sans nécessité, & de la maniere dont les choses sont établies dans le monde, il faudroit miracle sur miracle, pour faire que tous les Ecclésiastiques fussent, je ne dis pas des anges & des saints, mais seulement des hommes raisonnables. L'envie, l'esprit de bagatelle, l'esprit de parti, l'entêtement pour des privileges, la pédanterie, la licence, voilà ce qui regne dans les écoles, où on les forme, & souvent dans les plus célèbres écoles. Et ce mal n'est pas prêt à finir, c'est au contraire une nécessité qu'il se perpétue, car les disciples deviennent naturellement semblables à leurs maîtres, & surtout à des maîtres redoutables à ceux qui ne les imitent pas, & devenus maîtres à leur tour, ils se font des disciples semblables à eux. Mais la propagation de ces désordres contribue à relever les soins de la Divine Providence qui fuscite, de tems en tems, à son Eglise d'heureux génies qui, par la force de l'excellent naturel qu'il leur donne & par le secours de sa grace, s'élevant au dessus des défauts d'une mauvaise éducation, ne se font pas moins aimer par leur douceur & par leur modestie, que respecter par l'étendue & par la netteté de leurs lumieres. Il s'en faut beaucoup que tous les Ecclésiastiques ne ressemblent aux

*Sacheverel* & aux *Atterbury*. On en trouve & en bon nombre, qui sont infiniment éloignés des extravagances de l'un & de la brutalité de l'autre; on en trouve dont les mœurs tout aimables portent le caractère de la doctrine dont ils publient la divinité. Par le moyen de ces hommes choisis, & de ces vaisseaux d'élite, d'un côté, & d'un autre encore plus par la simplicité & la clarté avec laquelle la parole de Dieu nous présente tout ce qu'il est essentiel de savoir & de suivre, la promesse de Jesus-Christ s'accomplit, son Eglise subsiste & se soutient sans que les conseils & la puissance de l'enfer soient capables de la détruire, sans que la tyrannie de ceux qui devroient être des modèles de modération, & sans que les ténèbres dont obscurcissent les voies de salut, & les épines dont les hérissent ceux qui devroient uniquement s'appliquer à les applanir & à les rendre aisées à suivre, puissent empêcher ceux qui ont à cœur de *vivre selon la vérité & la piété*, (*Tit. 1.*) d'en venir à bout & de s'avancer dans cette route qui conduit au Créateur qu'ils adorent.

XXXII. VOILA, Monsieur, les remarques qui me sont venues dans l'esprit, en lisant avec quelque attention le *Discours sur la Liberté de Penser*. Elles sont, comme vous vous en ferez apperçu, très simples, & il n'est point nécessaire d'être savant pour défendre la Religion contre les coups qu'on lui porte dans cet ouvrage, qui pour répondre à son titre, auroit dû tendre à l'affermir.

Au reste je trouve tant de satisfaction à



estimer les autres hommes, & j'ai tant de répugnance à condamner qui que ce soit, que tout autant de fois qu'il m'est arrivé de tomber dans quelque page de ce Traité, où l'Auteur m'a paru penser juste, & faire un meilleur usage de son attention & de sa liberté d'examiner, je me suis fait des reproches de l'avoir repris ailleurs, & dans la crainte de m'être trompé, j'ai toujours relu avec une extrême attention, & plein de défiance pour mes premières vues, ce que j'avois pris la liberté de combattre; mais par-là aussi je me suis toujours plus convaincu, que, soit de dessein prémédité, soit faute de circonspection, ce livre est semé de tout ce qu'on auroit pris soin d'y répandre, si on l'avoit écrit en vue d'engager les hommes à renoncer à la Religion, sous prétexte de les inviter à faire usage de leur liberté de penser, & de leur droit d'examiner.

Je connois des gens que cet Ouvrage a troublés. J'en connois qu'il a ébranlés & peut-être y en a-t-il qu'il a plus fait que d'ébranler. Il faudroit avoir bien peu de commerce avec le Monde, & avoir bien peu réfléchi sur la manière dont on vit, & dont on pense aujourd'hui, pour ignorer que la plupart des hommes saisisent avec empressement tous les prétextes qui s'offrent de douter de la Religion, & que la corruption de leur cœur prête toute sa force aux plus légères objections, par où on essaie de la combattre. Peut-être n'a-t-on jamais vu les hommes plus esclaves de l'ambition & de la

sensualité; jamais le bien n'eut tant d'appas, & on ne peut rien ajouter ni à l'ardeur qu'on a pour l'acquérir, ni à l'extravagance avec laquelle on le dissipe. Mais en même tems on n'est plus assez stupide pour s'imaginer qu'on peut porter aussi loin qu'on le fait, la débauche, la fierté, l'envie, la fraude, sans cesser pourtant d'être Chrétien, & on ne fau- roit aujourd'hui se tranquilliser par de si grossières illusions; les esprits sont plus é- clairés, il faut opter, & on se trouve dans la nécessité, ou de renoncer à des passions chéries, ou de se persuader que la Religion, qui les condamne, n'a que de vaines terreurs à y opposer. L'instinct des passions ne man- que pas de devenir l'unique regle de ce choix, dès qu'on fait venir à bout de s'é- blouir par quelque fausse lueur, & de se per- suader qu'on a la raison de son côté, en mê- me tems qu'on choisit conformément à ses in- clinations. On peut juger par-là des obliga- tions qu'a la Société à ces Sages de nouvelle datte, à ces Génies sublimes & charitables, dont l'esprit, libre de prévention, fournit au reste des hommes des raisons pour les dis- penser de se corriger de leur vices.

Mais encore une fois si l'Auteur du Traité de la liberté de penser n'est pas de ce nom- bre, s'il pense sur la Religion comme l'illus- tre l'Archevêque, par les éloges duquel il fi- nit, & si, dans les mouvemens de son indi- gnation pour ceux qui, par leurs mauvais raisonnemens, de même que par leur con- duite, déshonorent une Religion à la gloire

de laquelle ils devoient tout sacrifier, il lui est échappé des expressions dont il n'a pas prévu toutes les conséquences, je lui fais dès ce moment toutes les excuses imaginables, de ce qu'il m'est arrivé de combattre comme siens, des sentimens dont il est fort éloigné.

XXXIII. JE CROYOIS, Monsieur, avoir fini, mais vous voulez encore quelques remarques sur la lettre du Médecin Mahomé-tan & sur un petit livre apologétique de M.\*\*\* dédié à M. *Pfaff*. Les voici en peu de mots.

C'est le sort de la République des Lettres qu'un bon original y soit toujours suivi de plusieurs mauvaises copies. Monsieur de la Bruyere a vu la quatorzieme édition de ses Caractères, & tel les a imités qui peut-être n'a pas vu débiter la premiere. L'Epître Dédicatoire de Mathanasius a diverti ses Lecteurs ; à son imitation l'Auteur d'un Supplément au Traité que je viens d'examiner a dédié son ouvrage à M. *Pfaff*, parfaitement honnête homme, Théologien de la meilleure intention du monde & très-respectable par sa piété & par ses vertus. Il ne convient pas à un homme qui tient pour l'innocence de l'erreur, de traiter si rudement ceux en qui il reconnoît encore quelque préjugé. Ces tours & ces airs de mépris révoltent les plus modestes mêmes, & ce n'est pas là le moyen de faire des Partisans à la liberté de penser, il faut plus de douceur & plus de *prudence*, j'ajouterai même plus de



*charité.* On fait de quelle maniere on instruit la jeunesse dans les écoles & surtout dans les écoles de Théologie. On fait avec quelle application le zèle des maîtres accoutume les Disciples à plier sous l'autorité & à redouter les suites & les dangers d'un examen entièrement libre de prévention. Cela posé, il me semble qu'on doit convenir qu'il y a tel Théologien à qui un Tolérant, pour agir conformément à ses principes, doit, de bonne grace, passer au moins sept préjugés, pour un dont il voudra bien se donner la peine de revenir. C'est beaucoup de reconnoître qu'il y en a, & c'est une espece de miracle que d'oser inspirer aux lecteurs de son parti le courage de s'en défier.

J'en dis de même de la lettre du Médecin Mahométan : c'est une misérable copie d'un ouvrage très ingénieux, *L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens.*

L'Auteur de cette lettre supposée, pour enlever aux Chrétiens un argument dont ils se servent contre la Religion des Mahométans, change l'état de la question. Il ne s'agit point de savoir si Mahomet a été en droit d'entreprendre les premières guerres qui lui ont réussi, & au cas qu'il n'ait pas toujours eu la justice de son côté, si des Princes Chrétiens n'ont pas été dans de semblables torts, & n'ont jamais travaillé à se rendre plus puissans par des usurpations. En un mot, il ne s'agit point de ce que les Chrétiens ont fait, contre les préceptes de leur Religion & les maximes de Jesus-Christ; ni

de ce que peuvent avoir écrit , pour leur justification , des Docteurs qui se sont laissés surprendre par quelque intérêt & par quelque faux zèle. Mais voici de quoi il s'agit. Depuis Jesus - Christ jusqu'au siècle de Constantin , certainement la Religion Chrétienne n'a dû sa propagation qu'à sa vérité ; tout autre secours lui manquoit. Si Mahomet a été envoyé de Dieu pour établir une Oeconomie plus parfaite encore que celle de l'Evangile , d'où vient que sa Religion s'est répandue par des voies si inférieures en perfection à celles par où l'Evangile s'est étendu ? Je ne vois rien que de naturel dans l'établissement de la Religion Mahométane & j'y vois des duretés que l'Auteur de la lettre condamne dans les Chrétiens avec raison , car elles sont contraires à l'Evangile. Un prince heureux & redoutable passe au fil de l'épée ceux qui osent lui résister , il traite favorablement ceux qui embrassent sa Doctrine ; & pour ceux qui plient sous ses premières menaces , sans adopter ses sentimens , il leur fait grace de la vie , mais il les charge d'un plus rude joug que les autres. L'ont - ils mérité ? Mais pourquoi n'ont - ils pas d'autres yeux , ou pourquoi ne sont - ils pas hypocrites ?

Mahomet a rétabli la Polygamie & le droit d'avoir des concubines que l'Evangile avoit fait disparaître , je joins ces deux articles en un. On ne sauroit disconvenir que l'Evangile ne mette plus d'égalité entre le sort de l'homme & celui de la femme. Or là où il y a plus d'égalité , il y a plus d'équité. Parmi

les Mahométans le sort des femmes est infiniment inférieur à celui des hommes. Cela devroit paroître bien injuste à ceux sur-tout qui en font un si grand cas, que le Paradis même ne seroit point un Paradis sans leur commerce. Une excessive jalousie, & toute la dureté des précautions qu'elle fait prendre, sont des suites nécessaires de la Polygamie, & ces suites entraînent d'autres très-préjudiciables à la Société, & qui s'opposent à la félicité & à la perfection du genre humain. L'esprit des femmes qui vivent dans la retraite & l'esclavage languit sans culture, & les hommes qui ne voient que des esclaves restent dans l'impolitesse & la grossièreté.

Le dernier article où l'on affecte de justifier les imaginations des Mahométans sur la félicité céleste, ne sauroit même faire rire que des gens de la plus grossière sensualité. Mais des esprits qui se comptent du premier ordre s'applaudissent de l'approbation de ces gens-là.

Si la félicité du Paradis étoit imparfaite, dès qu'une espèce de plaisir y manqueroit, il faudroit que les bienheureux vécussent éternellement dans l'imperfection. Ils devroient jouir du plaisir de la bonne chère, & de toutes ses suites. Mais qui ne fait, par sa propre expérience, que souvent un nouveau genre de plaisir fait évanouir tout ce qu'on avoit de goût pour d'autres. Je me souviens fort bien que, dans mon enfance, je ne comprenois pas qu'on pût être heureux quand on ne se plaifoit pas à de cer-



137  
SUR LA LIBERTÉ DE PENSER.

tains amusemens qui m'étoient chers , & aujourd'hui j'ai perdu jusqu'à l'idée du plaisir que j'y trouvois. La félicité du Paradis seroit imparfaite & indigne de la présence de Dieu qui en fait le fonds , si des voluptés corporelles détournent la plus noble partie de nous-mêmes , de se livrer toute entiere aux douceurs qui conviennent infiniment mieux à sa nature.

Les Mahométans , & les Déistes même , reconnoissent une Puissance au-dessus de la Nature , & capable par conséquent de faire des miracles. Supposons donc un enfant qui dans l'âge , où l'on n'a encore aucune idée de l'amour , a plus de goût & de talens pour les sciences , qu'on en ait jamais vu dans aucun homme fait : supposons qu'il n'a qu'à s'appliquer pour découvrir ce qu'il cherche , qu'il n'a qu'à prendre la plume pour mettre au net les vérités les plus composées , qu'il ne fait jamais d'efforts inutiles ; & que ses efforts ne sont jamais fatigans , que sa vie est une suite perpétuelle de desirs d'apprendre toujours plus , & du plaisir d'acquérir sans cesse de nouvelles connoissances. Il n'y a point d'homme à qui la vue de la vérité soit chère & qui ait éprouvé la satisfaction qu'elle donne , qui ne regardât comme extravagant celui qui s'aviserait de plaindre le sort de cet enfant privilégié , parce qu'il ne seroit jamais détourné de ses délicieuses occupations , par des voluptés grossieres. Il n'y auroit pas là moins de ridicule que dans les imaginations d'un chasseur qui trouveroit qu'il manque un grand point à la félicité des

## EXAMEN DU DISCOURS

Savans, le plaisir de courir les bois, ou d'un berger qui les plaindroit de n'avoir jamais le plaisir de paître des chevres & de voir son propre troupeau mieux nourri que celui de son voisin.

Le droit de penser librement n'est point un droit de mettre en parallele l'extravagance avec la vérité, & de se rendre l'avocat de toutes les bizarreries qui peuvent venir dans l'esprit. Nous vivons dans l'obligation de chercher la vérité de tout notre cœur. Nous devons craindre de lui égaler l'erreur & de la recevoir en sa place. Voilà pourquoi nous ne devons point nous payer de mots vuides de sens, ni nous rendre à des propositions dont on n'allegue point de preuve, où dont les preuves nous paroissent sans force. On ne sauroit nous ravir ce droit & nous défendre de remplir cette obligation, sans la plus injuste tyrannie. Mais sous prétexte qu'aucun homme n'est en droit d'assujettir notre maniere de penser à la sienne, de s'en rendre Juge & de nous punir de nos erreurs; se faire un plaisir de contredire les sentimens reçus, affecter des routes singulieres, chicaner les preuves les plus fortes, & se dérober à leur évidence, quand elles sont proposées par les autres, pendant que d'un autre côté on se rend aux probabilités les plus minces, qu'on les adopte avec une entiere indulgence, qu'on les étale avec confiance & avec hauteur, quand on les a inventées soi-même, c'est abuser du plus sacré de tous les droits & de la plus indispensable de toutes les obligations.

*Fin du second & dernier Tome.*



